



Amérique à vendre

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

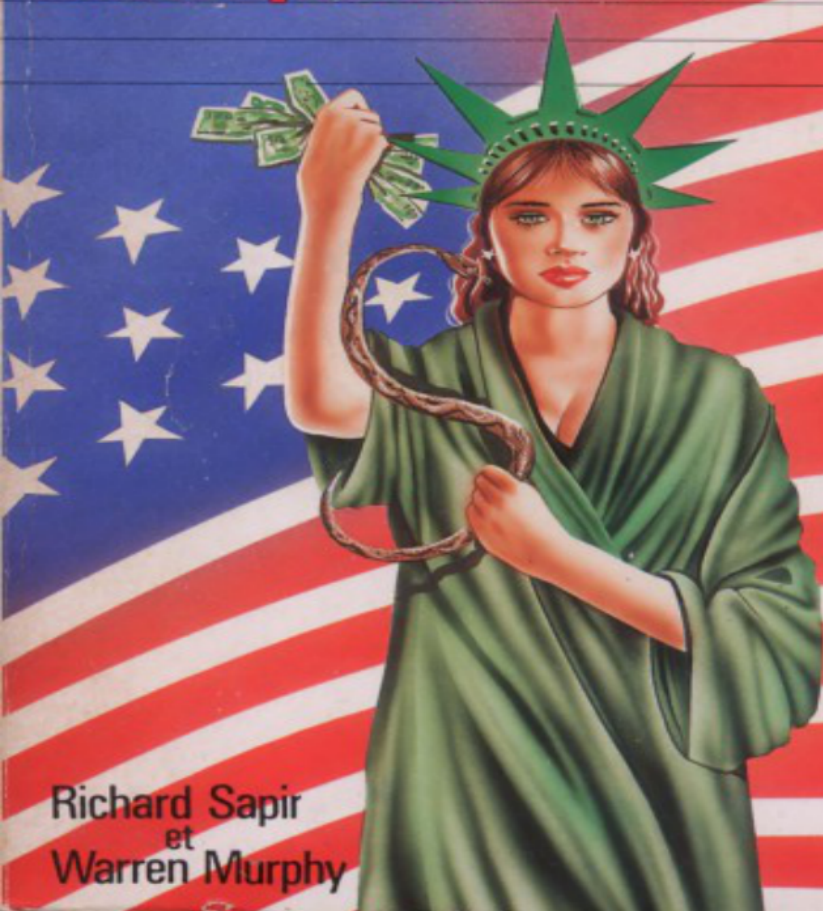
LANZAROTE
Caliente.COM

GERARD DE VILLIERS

PRESENTE

L'IMPLACABLE

Amérique à vendre



Richard Sapir
et
Warren Murphy

VAUGIRARD

AMÉRIQUE À VENDRE

SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS-MONDE
- 11 MARCHE OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMIQUE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELLE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGLANT
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW-BOY
- 36 PORNO-DOLLARS
- 37 PEUR JAUNE
- 38 MAFIA-CITY

39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE
40 JEUX DANGEREUX
41 TORCHES VIVANTES
42 DOUCE ÉNERGIE
43 NOIR LINCEUL
44 BYE BYE L'ESPION
45 SAINTE APOCALYPSE
46 BAIN DE SANG
47 MENACE COSMIQUE
48 PÉTRO-MASSACRE
49 PLUS JAMAIS
50 TOXICO-JOUVENCE
51 FUREUR AVEUGLE
52 L'OR DES MAUDITS
53 MORTEL SACRILÈGE
54 CITIZEN CAME
55 ALERTE ROUGE
56 VISITE SPATIALE
57 CADEAU MORTEL
58 ADO CONNECTION
59 JEU DE VILAIN
60 TRANS-MORT AIRLINES
61 MEGAMOUCHE
62 LA SEPTIÈME PIERRE
63 TERRE BRÛLÉE
64 LE DERNIER ALCHEMISTE
65 LES AVOCATS DU DIABLE
66 LES ASSASSINS DU TEMPS
67 QUI VEUT LA PEAU DE RABINOWITZ ?
68 RAGE DE GUERRE
69 LES LIENS DU SANG
70 LA ONZIÈME HEURE
71 RETOUR DE FLAMME
72 EXTERMINATION INVISIBLE
73 L'USURPATEUR
74 RÉVEIL EN ENFER
75 CYNIQUE RAILWAY
76 GOLFE PERSHING
77 RÈGLEMENT DE COMPTE ET CASH À L'EAU
78 SOVIET BLUE-DJINN

79 SILENCE, ON TUE !

80 IMPLACABLEMENT MORT

**RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY**

L'IMPLACABLE

**AMÉRIQUE
À VENDRE**

TRADUIT ET ADAPTÉ DE L'AMÉRICAIN

PAR THOMAS BAUDURET



Titre original :
HOSTILE TAKEOVER

Illustration de couverture : LORIS

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause*, est illicite (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© by Warren Murphy, 1990

© Presses de la Cité Poche/GECEP, 1991

pour la traduction française

ISBN : 2-285-00723-X

Édition originale :

ISBN : 0-451-16601-9

Nal PENGUIN INC.

New York – N.Y. 10019

CHAPITRE PREMIER

La panique commença à Hong-Kong.

Il était dix heures du matin à la Bourse de Hong-Kong, et les investisseurs hurlaient leurs ordres d'achats ou de vente avec leur frénésie habituelle. C'était un jour comme les autres. En apparence.

Loo Pak fut le premier à remarquer les informations débitées par l'ordinateur de poche qu'il portait à la ceinture. Il venait alors d'acheter soixante actions IBM et décida de jeter un coup d'œil à son gadget. Il appuya sur un bouton, et l'allumage à cristaux liquides scintilla. En échange d'un loyer mensuel confortable, l'agence anglaise Reuter le tenait au courant, minute par minute, des informations cruciales affectant le monde fluctuant de la finance internationale. Les nouvelles transmises par la boîte noire ne seraient pas publiées avant plusieurs jours – si elles l'étaient jamais.

Pour le commun des mortels, les bulletins Reuter apparaissaient souvent comme fragmentaires ou insignifiants. Mais pas pour Loo Pak. Pour lui, le prix du maïs à Chicago ou la situation au Cambodge pouvaient avoir un impact immédiat sur sa subsistance. Le service Reuter constituait un système de détection aussi précis qu'un radar.

Loo Pak écarquilla les yeux en lisant le court message. « GLB en baisse de 27 points à l'indice Nikkei. »

Ce qui, aux yeux de Loo Pak, signifiait que le prix des actions florissantes du conglomérat Global Communications venait, fait sans précédent, de perdre vingt-sept points à la Bourse de Tokyo. En termes clairs, elles tombaient en flèche.

Loo Pak avait fortement investi dans Global. En quatre secondes, le temps qu'il digère la mauvaise nouvelle, il avait déjà perdu plusieurs milliers de dollars. Il fit un bond en agitant les mains.

— Global à vendre ! cria-t-il.

Un acheteur lui offrit cinquante-cinq par action. Visiblement, il n'était pas au courant. En quelques échanges rapides, Loo Pak venait de se débarrasser de son stock d'actions GLB et l'autre épargnant était en position idéale pour y laisser sa chemise. À moins que GLB ne remonte.

Elle ne remonta pas. Le nouveau prix fut affiché, et la nouvelle se répandit comme une traînée de poudre ; GLB, le plus grand conglomérat de communications au monde, mordait la poussière. La

chaleur monta de quelques degrés alors que le prix de l'action baissait encore de quelques points.

Et, sur le tableau électronique dominant la salle, les autres actions se mirent, elles aussi, à baisser.

Le processus était en marche. Et une fois enclenché, rien ne pouvait l'arrêter.

En un quart d'heure, deux mille professionnels de la Bourse de Tokyo apprirent que l'indice Hang Seng de Hong-Kong venait de perdre cent cinquante-cinq points – abattu par les ventes massives d'actions GLB. En un clin d'œil, d'énormes blocs monétaires se déplacèrent comme autant de Léviathan spectraux, invoqués par un cri ou un doigt appuyant sur un bouton. Pas une seule pièce ne fut déboursée. Pas une action ne fut touchée par une main humaine. Seuls des nombres abstraits furent modifiés sur des ordinateurs et des comptes en banque internationaux. Mais ces nombres étaient, essentiels, car ils représentaient plus que de l'or ou des bijoux. Ils représentaient la confiance des hommes en leurs prochains et les règles régissant la haute finance internationale. Foi qui était d'ailleurs en train de s'effiloche.

Tokyo se débarrassa avec frénésie de ses avoirs GLB. Et dix minutes plus tard, Singapour et Melbourne faisaient de même. Les marchés de Francfort et Zurich se mirent à acheter des dollars, puis réalisant que la Bourse de New York n'était qu'à quelques heures de l'ouverture, revendirent le tout.

À l'heure de l'ouverture de la Bourse de Londres, la vague était devenue un raz de marée qui submergea le district financier de Londres comme une tempête invisible, réduisant de riches investisseurs à la mendicité en quelques minutes. Puis, son œuvre accomplie, la vague se déplaça vers l'ouest, invisible, impalpable, irrésistible, dévastatrice.

Les satellites météo observèrent placidement la planète tourner sur son orbite comme elle le faisait depuis toujours et enregistrèrent un octobre nuageux des plus ordinaires – une tempête de sable sur le Sahara, un cyclone en formation au-dessus de Porto Rico, des pluies diluviennes sur le Brésil et la première apparition de tempête de neige sur le Manitoba... Mais les objectifs ne pouvaient distinguer le plus grand cataclysme de l'histoire moderne. Car il ne s'agissait que d'une panique, entretenue par la peur et maintenue en vie par les satellites de communication qui crachotaient des informations d'un continent à l'autre.

Puis le trafic bipolaire d'informations se modifia et se dirigea vers l'ouest, en un délire de télex, de fax et de câbles qui engorgèrent

chaque ligne de communication existante. Chacun ne contenait qu'un seul mot. Un mot des plus communs mais qui, dans un tel contexte, avait le pouvoir de plonger le monde dans un abîme de ténèbres et de désespoir.

Ce mot était : « Vendez. »

CHAPITRE II

Son nom était Remo et il tenait une gerbe de ballons multicolores et personnalisés devant son visage en entrant à Talhassee, le Capitole de la Floride.

Le garde remarqua immédiatement les ballons et interpella Remo de derrière son bureau.

— Je le savais que c'était pas une bonne idée, marmonna Remo, interposant son bouquet de ballons entre le garde et lui.

— Qu'est-ce que vous venez faire ici ? s'enquit le garde.

— Ballonogramme pour le gouverneur, dit Remo sans déguiser son timbre de voix.

Le problème n'était pas là. C'était plutôt son visage... et ses poignets épais. Ces derniers le trahissaient plus encore que son visage aux pommettes hautes. Voilà pourquoi son uniforme de coursier était trop large et débordait sur ses mains, recouvrant les poignets.

— Je vais appeler son bureau, dit le garde.

Remo réfléchit à toute allure, il ne voulait pas bousculer le garde qui faisait tout simplement son travail. Et lui était là pour éliminer le gouverneur. Rien de plus.

— Impossible. C'est censé être une surprise. C'est son anniversaire, objecta Remo, un ballon turquoise masquant ses narines.

— Vais toujours demander à sa secrétaire. Ça ne peut pas faire de mal.

— Si, ça va faire mal. Croyez-moi.

— Pourquoi ? hésita le garde.

— C'est sa femme qui m'envoie. Et, ajouta-t-il dans un soupir, le gouverneur et sa secrétaire sont... très liés... vous me comprenez ? Et si vous appelez la secrétaire, elle répondra sans doute que ce n'est pas l'anniversaire du gouverneur ou je ne sais quoi. Vous savez comment les secrétaires peuvent se montrer jalouses !

— J'aimerais bien. Mais je dois prévenir. C'est mon boulot.

— D'accord, mais je vous aurai averti.

Le garde pianota sur son téléphone portatif. Son appel dura plus d'une minute.

— Elle dit que ce n'est pas l'anniversaire du gouverneur.

— Qu'est-ce que je vous disais !

Le garde hésita. L'homme n'avait pas l'air d'un dingue. Les dingues portent des couteaux, pas des ballons.

— Écoutez, dit Remo, si vous me laissez passer, la secrétaire va vous sauter sur le poil, mais elle n'a aucun pouvoir. En revanche, la femme du gouverneur, elle, va faire un de ces raffuts si les ballons n'arrivent pas ! Et vous, vous serez dans de sales draps.

— Bon, d'accord, allez-y.

Remo prit l'ascenseur jusqu'à l'étage du gouverneur.

Des officiels du gouvernement le remarquèrent et échangèrent quelques plaisanteries. Remo fit la grimace. Il attirait davantage l'attention ainsi que s'il était venu en civil. Mais en haut lieu, on avait été formel : personne ne devait voir son visage. Encore qu'il ne se souciât plus guère des ordres...

Enfin, il vit le visage de la secrétaire entre deux ballons stratégiquement placés afin de cacher le sien.

— Qu'est-ce que vous faites là ? cria-t-elle, j'ai pourtant dit au garde de ne faire entrer personne.

— Ballonogramme pour le gouverneur. De la part de sa femme.

— Oh, fit la secrétaire.

Remo se demanda si effectivement elle n'avait pas une liaison avec le gouverneur.

— Donnez-moi ces ballons, dit-elle en avançant des doigts aux ongles longs, vernis.

— Non, dit-il, c'est un message chanté, à délivrer en main propre.

— Je ne peux vous laisser voir le gouverneur sans rendez-vous !

— Dites-le à la femme du gouverneur. Écoutez, je suis un professionnel. Ouvrez juste la porte, j'entre et je vous garantis qu'après mon départ Son Honneur n'aura pas un seul mot pour protester.

— D'accord.

La secrétaire ouvrit en grand la double porte. Le gouverneur de Floride écarquilla les yeux en voyant Remo pénétrer dans son bureau.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il d'une voix précipitée.

— Ballonogramme, chanta (faux) Remo.

— De quoi s'agit-il ? grogna le gouverneur en étendant la main vers son intercom.

— C'est de la part de votre secrétaire. À propos, je crois qu'elle a un petit faible pour vous.

— Oh ? fit le gouverneur d'une voix laissant entendre que non, il n'avait pas de liaison avec sa pulpeuse secrétaire, mais qu'il restait ouvert à toute éventualité.

— Bon, allez-y, chantez.

— Il faut que vous me teniez mes ballons. Je ne peux pas chanter si je n'ai pas les mains libres. Je suis italien, vous comprenez.

Le gouverneur tendit les deux mains pour attraper la grappe de ballons. Lorsqu'il eut une bonne prise, Remo frappa soudain ses phalanges, les soudant entre elles. Le gouverneur ressentit comme une piqure, et ses paumes restèrent collées.

Une idée absurde s'imposa à son esprit, totalement absurde mais c'était la seule explication.

— C'est quoi, dit-il, surpris, de la superglu ?

— Du Sinanju. Nuance, dit Remo en repoussant le gouverneur au fond de son fauteuil.

Celui-ci vit alors le visage de Remo. Le nom « Remo Williams » était écrit sur son uniforme.

— Ce nom, souffla le gouverneur... Il me dit quelque chose. Je l'ai déjà entendu il y a très longtemps...

— C'est le mien. Je ne l'ai guère utilisé depuis vingt ans. Vous avez signé mon arrêt de mort il y a un mois, continua-t-il d'une voix dure. Ça vous revient ? Un type nommé Norvell Ransome vous a conseillé de mettre mon exécution à l'ordre du jour, sinon il répandrait la nouvelle que vous fricotiez avec tout ce qui existe comme trafiquant de drogue au nord de Medellin.

— J'ignore tout de ces allégations sans fondement, répliqua le gouverneur, soudain baigné de sueur.

La phrase sentait tellement la langue de bois politicienne que Remo lui rit au nez.

— Mais si, vous êtes au courant. Et vous savez aussi que j'ai réussi à échapper aux griffes de ce Norvell Ransome qui s'était pendant un certain temps retrouvé à la tête d'une organisation nommée CURE, dont vous n'avez certainement jamais entendu parler, je suppose ?

— Je nie catégoriquement avoir jamais entendu ce nom.

— Bonne réponse. CURE a été créé pour s'occuper des gens tels que vous. Des politiciens corrompus jusqu'à l'os. Et c'est là que j'interviens. Voyez-vous, je suis un assassin.

— Un assassin ? émit faiblement le gouverneur.

— Il y a une chose que vous ignoriez en ordonnant mon exécution, c'est que je suis déjà mort. Pas mort et enterré, mais mort. Du moins officiellement. Il y a vingt ans, je suis passé sur la chaise électrique. Lorsque je me suis réveillé, je travaillais pour CURE. Non pas que cela me plaisait tellement, mais c'était toujours mieux que de se retrouver au quartier des condamnés. Naturellement, j'ai fini par m'y retrouver d'ailleurs. Mais ceci est une longue histoire. Pour vous résumer la situation, un jour, mon portrait s'est étalé à la une de tous les journaux. En s'apercevant que ma couverture était grillée, mon supérieur est tombé dans le coma. Le Président a été obligé de le remplacer ; il a nommé votre copain Ransome. Seulement Ransome était une planche pourrie. Il m'a fait enlever, il a tout effacé de ma mémoire en remontant jusqu'à ma condamnation et m'a renvoyé en prison, histoire de se débarrasser de moi. En réalité, j'ai appris plus tard que c'était une idée loufoque de mon supérieur pour pouvoir prendre sa retraite tranquillement. Le problème c'est que, si j'ai bel et bien oublié CURE, je n'ai jamais oublié Sinanju.

— Superglu ?

— Je comprends pourquoi vous êtes dans la politique ! Non, pas Superglu, Si-nan-ju ! C'est un art martial coréen.

— C'est du karaté ?

— Comparer Sinanju au karaté, c'est aussi bête que comparer votre canard en plastique à un cygne. Je vous laisse deviner lequel est le cygne...

Le gouverneur regarda ses mains.

— Vous allez pouvoir les décoller, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas, répondit joyeusement Remo, aucun de ceux à qui j'ai fait ça jusqu'à présent n'a survécu assez longtemps pour déposer une telle requête.

— Vous êtes donc là pour m'assassiner...

— Non, pour vous exécuter, corrigea Remo. Kennedy a été assassiné. Gandhi a été assassiné. Vous, vous n'êtes qu'une vermine vendue aux marchands de dope. Vous allez être exécuté.

— J'ai de l'argent, protesta rapidement le gouverneur.

— Emportez-le, répliqua froidement Remo en l'attrapant par la mâchoire et le soulevant de son fauteuil. Au fait, continua-t-il, j'ai jamais tué de gouverneur. Des juges, oui. Des chefs d'État étrangers, de temps en temps. Je crois que je me suis fait un parlementaire, une fois. Mais jamais de gouverneur. Bon, voyons, vous n'avez pas de four

à micro-ondes, ici ?

Le gouverneur secoua la tête.

— Ça ne fait rien. De toute façon, je crois que ça ne marche que si on ferme la porte. Même si j'avais pu fourrer votre tête à l'intérieur, elle n'aurait pas cuit. C'est dommage qu'il n'y ait pas de chaise électrique dans le secteur. Réfléchissons, quelles sont les méthodes d'exécution les plus populaires ? La pendaison ? Exclu. Le gaz ? Le bureau n'a pas l'air étanche. Tiens, à propos, ça sent le renfermé. Un peu d'air frais nous fera du bien.

Il souleva la fenêtre et poussa la tête du gouverneur à l'extérieur. En contrebas, le trafic s'écoulait bruyamment.

— Bon, continua Remo, les pelotons d'exécution sont démodés, d'ailleurs je ne suis pas armé. Qu'est-ce que vous dites ? Une guillotine ? Mais où va-t-on trouver un truc pareil ?

Le gouverneur essayait désespérément de remuer la tête et des ondes de contractions musculaires parvinrent jusqu'aux doigts de Remo.

— Comment dites-vous ? Je n'ai qu'à improviser ? Je vous entends mal, ce doit être toutes ces voitures.

Remo laissa retomber la fenêtre si violemment que le verre se brisa en une toile d'araignée givrée. Et, tandis que le corps du gouverneur tressautait, Remo récupéra ses ballons en sifflotant. Quelques secondes plus tard, le bruit de quelque chose de mou heurtant le sol, plusieurs étages plus bas, fut couvert par le claquement de la porte du bureau.

— Alors ? demanda la secrétaire, s'adressant au bouquet de ballons qui masquait le visage de Remo.

— Il a mis son veto, dit-il tristement. Il m'a dit qu'il n'aimait pas la couleur des ballons. Il n'en veut que des noirs ; ce sera pour la prochaine fois.

— Mauvais pour moi, dit la secrétaire en se précipitant vers la porte.

Remo l'arrêta.

— Je ne vous conseille pas d'entrer maintenant. Je me suis mis à chanter et il a perdu la tête. De vous à moi, je crois que son mariage est foutu.

Remo descendit et avertit le garde que le gouverneur ne voulait voir personne. Une fois dehors, il faillit trébucher sur la tête de feu le gouverneur de Floride.

Il regarda autour de lui. Personne en vue. Alors il attacha les

ballons aux cheveux du gouverneur. La tête monta doucement, et une brise légère emmena l'équipage par-dessus le Capitole. Il fut rapidement hors de vue.

Remo déchira son uniforme et s'en alla. Un attroupement devant un magasin de télévision attira son attention.

— Qu'est-ce qui se passe, demanda-t-il à un homme en costume gris, quelqu'un de célèbre est mort ?

— La Bourse s'est effondrée, dit un homme à la voix serrée. Une fois de plus !

— Vraiment ? Oh, après tout, ce n'est pas mon problème, dit Remo en partant à la recherche d'un taxi.

CHAPITRE III

Harold W. Smith était assis derrière son bureau, le visage luisant de transpiration. Ses yeux étaient rivés à l'écran de l'ordinateur, qui lui transmettait les ordres de vente câblés depuis tous les points du monde.

Ils étaient parvenus tout au long de la matinée en vagues successives comme d'invisibles missiles qui se seraient écrasés sans bruit ni lumière ni onde de choc. Et pourtant, chacun d'eux blessait l'Amérique aussi profondément que des fusées perforant les rues de New York. Chacun atterrissait aux alentours de Wall Street, mais les dégâts se répandraient en vagues concentriques, à moins que quelqu'un ne les stoppe.

Le Dow Jones avait plongé de trois cents points depuis l'ouverture, deux heures plus tôt. Il était maintenant midi.

Smith savait que chaque minute comptait. Mais, en tant que chef de CURE, il ne pouvait agir sans un ordre présidentiel. Et il ne pourrait demander cette autorisation que lorsqu'il serait déjà presque trop tard.

L'intercom bourdonna.

— Oui, madame Mikulka ?

— Un appel pour vous sur la ligne 2, fit Eileen Mikulka, qui ne savait rien de CURE.

Elle remplissait le rôle de secrétaire de Smith à la tête du Sanatorium Folcroft, une clinique privée servant de couverture à CURE.

— Un certain M. Winthrop, du cabinet d'avocats Winthrop & Weymouth, vous demande.

— Prenez son numéro et notez la raison de son appel. Je le rappellerai plus tard.

Smith retourna à son ordinateur. Les câbles étaient retransmis aux Bourses du pays tout entier. Mexico était inondé. Cela signifiait que Wall Street ne pouvait plus supporter leur poids.

L'économie s'effondrait en un krach pire que celui de 1987. Et il ne pouvait toujours pas agir.

Smith ouvrit un tiroir et en sortit un téléphone rouge, qu'il posa sur la table, à côté d'un tube d'aspirine.

L'ordinateur se mit à émettre des bips d'avertissement. Les yeux de Smith reflétèrent la peur : les premiers signes annonciateurs de la vague ultime commençaient à parvenir de la Côte Est. Cela signifiait que le système de protection des investisseurs se mettait en place. Ce système était censé liquider en bloc les stocks d'action si le Dow Jones descendait au-delà d'un certain seuil. Et les valeurs se rapprochaient dangereusement de cette cote d'alerte.

Smith décrocha le téléphone rouge. Il se sentit soudain très fatigué.

— Smith ? demanda une voix familière, légèrement nasillarde.

— Monsieur le Président, vous êtes certainement au courant de ce qui se passe à Wall Street ?

— Si j'ai bien compris, le monde entier est atteint.

— Je ne peux agir sur le marché mondial, mais je peux arrêter la chute du Dow Jones.

— Vous, Smith, et comment ?

— Lors du krach de 1987, j'ai trouvé un système permettant de contrer les effets de la Bourse informatisée. Votre prédécesseur l'a d'ailleurs approuvé.

— Mais, si je ne m'abuse, les transactions par ordinateurs ont été interdites l'an dernier.

— Oui, mais les programmes informatiques ont conservé leurs signaux d'alarme en cas de baisse des prix. Donc même si l'ordinateur ne peut agir sur les marchés, il continue d'émettre son signal.

— Mais c'est absurde.

— Non, monsieur le Président, c'est Wall Street... Je viens de recevoir les premiers signaux. Le temps que je vous explique tout cela, plusieurs programmes ont dû être exécutés. Bientôt, il y aura plus d'actions en vente que d'acheteurs.

— C'est la catastrophe ! gémit le président. Vous dites que vous auriez un plan ?

— Après 1987, j'ai créé une société, la Nostrum & Cie, uniquement pour pouvoir réagir à une telle éventualité. En utilisant les ressources financières de CURE, je peux acheter à la baisse de grandes quantités de valeurs. C'est un coup de dés, mais le marché des changes fonctionne à la rumeur. Si Wall Street reçoit à temps la nouvelle, des achats effectués au nom de Nostrum, le vent de panique qui y souffle peut retomber. D'autres acheteurs peuvent suivre le mouvement et empêcher la catastrophe.

— Mais si vous échouez...

— Le marché ne s'en sortira pas plus mal qu'il ne l'est actuellement. Mais le gouvernement sera techniquement propriétaire des titres dévalorisés. J'achèterai avec le budget de CURE, mais s'il est insuffisant, je devrai ponctionner les fonds de la Sécurité sociale. La décision vous appartient.

— Mon Dieu, fit le président d'une voix tendue, je ne peux laisser s'effondrer le marché... D'un autre côté, si nous échouons, nous aurons en plus acculé le gouvernement à la faillite.

— Voilà pourquoi l'ancien président voulait garder le contrôle de l'opération. Vous devez prendre une décision, monsieur le Président.

Le silence retomba. Smith ne voulait aucunement influencer le chef d'État dans un jugement qui lui appartenait.

— Allez-y, concéda finalement le président avant de raccrocher.

— Merci, monsieur, répondit Smith dans le vide. Ses doigts volèrent vers son clavier.

Au QG de Nostrum, les employés se mirent à acheter des parts entières de marché. En commençant par le plus atteint, le Global Communications Conglomerate.

Au sud de Rye, dans l'État de New York, les boursiers virent arriver les offres d'achat.

— GLB remonte ! cria quelqu'un.

Le prix de l'action se stabilisa à cinquante-huit et cinq huitièmes. D'autres ordres d'achat le firent monter à soixante avant qu'il ne se fixe de nouveau à cinquante-huit et cinq huitièmes.

Smith sourit. Les jeux n'étaient pas encore faits, mais c'était un bon début. Il ordonna à Nostrum de poursuivre le rachat de GLB et d'intervenir sur d'autres affaires. En priant le ciel qu'il faisait là de bonnes affaires. Il avait consacré presque toute sa vie au service de son pays et ne voulait pas rester dans l'histoire comme l'homme qui avait, à lui tout seul, mis en faillite les États-Unis.

CHAPITRE IV

De son costume Savile Row jusqu'à sa montre Rolex, P. M. Looncraft respirait la fortune. Sa Rolls Royce blanche s'approchait de Wall Street, longeant la statue de George Washington. Looncraft regarda avec un rictus de dédain la plaque commémorative de 1787 et sortit un enregistreur de poche.

— Mémo, dit-il. Lorsque tout sera fini, abattre et démolir cette maudite statue. Peut-être la mettre en pièces et en faire quelque chose d'utile. Une cheminée, par exemple.

La Rolls s'arrêta silencieusement en face de la tour Looncraft.

— Appelez-moi à sept heures précises, Mipps, fit Looncraft.

Il entra d'un pas alerte dans le hall en marbre et fit un signe de tête aux vigiles postés près de l'ascenseur. L'un d'entre eux appuya sur le bouton : LD&B. Deux autres vigiles l'accueillirent sur le palier du trente-quatrième étage.

— Pas de problèmes, j'espère, demanda Looncraft.

— Quelques clients irrités, monsieur, c'est tout.

— Continuez.

Looncraft passa devant le mur où s'affichait en lettres dorées : Looncraft, Dymstar & Buttonwood, agents de change. Il entra dans une vaste pièce où des courtiers en bras de chemises hurlaient au téléphone.

Looncraft posa une main sur l'épaule de l'un d'entre eux. L'homme se retourna, furieux, puis reconnut son employeur.

— Excusez-moi, monsieur Looncraft, marmonna-t-il. Nous sommes en plein chaos. Le Dow Jones a baissé de trois cents points. C'est un véritable massacre !

— N'ayez crainte, jeune homme.

Looncraft leva les bras pour attirer l'attention.

— Ne perdez pas courage, cria-t-il, tout sera terminé ce soir. Ne vous affolez pas non plus. Vos emplois sont assurés. La compagnie Looncraft, Dymstar & Buttonwood est promise à un brillant avenir, et vous avec elle. Nous survivrons à ce jour.

Dès qu'il se tut, les agents de change se répandirent en applaudissements sincères. Puis, sur un geste de Looncraft,

retournèrent à leurs téléphones respectifs. P. M. Looncraft n'était pas surnommé sans raison le Roi de Wall Street.

Looncraft entra dans son bureau et jeta un coup d'œil aux marchés. Global était à cinquante-huit et cinq huitièmes. Looncraft en conçut une certaine surprise : Il s'attendait à une baisse plus importante. Il se demanda s'il n'aurait pas mieux fait d'attendre plus longtemps à l'abri des bourrasques d'une Bourse à la dérive. Il avait les nerfs si fragiles ! C'était déjà bien assez d'avoir dû renforcer les postes de vigiles au cas où un épargnant furieux aurait décidé de régler ses comptes à coup de revolver...

Looncraft se détourna de l'écran. Il n'était pas temps pour lui d'intervenir. Il déplia un exemplaire du *Wall Street Journal*.

Une heure plus tard, il constata à sa grande surprise que Global était désormais à cinquante-neuf et trois huitièmes. Il s'empara du téléphone.

— Demandez au responsable du parquet[1] – son nom m'échappe – de me faire parvenir un rapport sur l'état des valeurs de GLB durant ces dernières heures.

— Tout de suite, monsieur Looncraft. Et son nom est Lawrence.

En fait, Looncraft connaissait le nom de chacun de ses employés, du plus grand directeur jusqu'au gosse embauché deux jours plus tôt comme coursier, car il était secrètement convaincu que le fait de pouvoir nommer chaque chose ou chaque, personne conférait une certaine autorité sur cette personne ou cette chose. Mais il feignait d'ignorer les noms de ses employés, comme si de tels détails étaient indignes de son attention souveraine.

— Lawrence en ligne, monsieur Looncraft.

— Les émissions Global reprennent à un plancher de vingt et un et un huitième, dit Lawrence nerveusement.

— Qui achète ?

— DeGoone Slickens, en partie.

— Ce gredin ! Comment ose-t-il ? Et qui d'autre ?

— Nostrum & Cie a lancé le mouvement, d'autres ont suivi.

— Nostrum ! Jamais entendu parler de ces gens-là.

— Ce sont des spéculateurs indépendants. Vous voulez que je fasse une enquête ?

— Plus tard. Est-ce une reprise ou simplement une tendance passagère ?

— Le marché a l'air de vouloir se stabiliser. Le volume actuel est de cinq cent quatre-vingt-dix-huit millions d'actions. Je crois que la chute verticale va faire place à une reprise.

— Flûte ! grommela Looncraft dans un souffle. Bon. Achetez Global. Main basse sur tout ce qui est disponible. Tout de suite. Puis trouvez-moi des renseignements sur ces Nostrum.

— Ce sera fait, monsieur.

Looncraft raccrocha avec rage.

— Bon sang, cracha-t-il, c'en est trop.

Il tendit la main vers le téléphone, puis hésita. Sa position de vice-président de la Bourse de New York ne le mettait pas à l'abri d'une enquête de la Commission des opérations boursières. Il fit rouler son fauteuil vers un ordinateur personnel, où il tapa son entrée dans un tableau d'affichage intitulé : DESCENDANTS DU MAYFLOWER.

« ROI À FOU DEUX », tapa-t-il. Puis il fit entrer le message.

Quelques instants plus tard, les écrans enregistrèrent une remontée spectaculaire des valeurs Global. La face de croque-mort de Looncraft s'assombrit. La reprise se poursuivit, tout au long de l'après-midi. Looncraft refusa toute communication, jusqu'à ce que la voix hésitante de sa secrétaire résonne dans l'intercom.

— Ronald Johnson demande à vous voir, monsieur Looncraft.

— Qui ? demanda Looncraft, pris de court.

— Un de vos opérateurs en Bourse.

— Faites-le entrer.

Dix ans plus tôt, un simple spéculateur de Wall Street n'eût guère attiré son attention. Mais, après une décennie d'obligations bidon et de rachats d'entreprises par leurs cadres, on ne savait jamais.

Johnson ressemblait à un caniche nerveux. Looncraft lui fit signe de s'asseoir et le pria de décliner le motif de sa visite. Encore qu'il le connût d'avance : Johnson s'occupait des actions Global.

Ronald Johnson s'éclaircit la gorge. Il portait son uniforme d'agent de change : chemise à rayures, bretelles rouges, et une coiffure accentuant sa ressemblance avec un caniche.

— Monsieur Looncraft, je suis, comment dire, étonné par les transactions Global.

— Étonné ? Dans quelle mesure ?

— Monsieur, nous avons liquidé nos parts de Global ce matin, à une valeur de quarante-six. Nous les rachetons maintenant à

cinquante-huit. C'est absurde et nos pertes vont être sévères.

— Vraiment ? fit Looncraft en levant un sourcil.

Derrière lui étaient accrochés les portraits des précédents propriétaires de LD&B. Mais il n'y avait que des Looncraft au mur. Ceux-ci avaient évincé les Dymstar et Buttonwood des générations plus tôt, ne conservant que leur réputation. Le regard fixe des ancêtres mettait le visiteur mal à l'aise : où qu'il posât les yeux soit il contemplait un Looncraft – vivant ou mort –, soit il fixait le plancher. Tel était l'effet recherché.

— Il ne s'agit que d'une rectification, dit Looncraft.

— Je me demandais si vos ordres ne pouvaient pas avoir été mal interprétés...

— Ce n'est pas le cas.

— Je vois.

— Non, vous ne voyez pas.

Looncraft savait que les agents de change raisonnaient de façon aussi binaire que leurs ordinateurs. Ils achetaient bon marché et revendaient avec profit ; tout écart par rapport à cette règle de base les plongeait dans des abîmes de perplexité, a fortiori quand on leur demandait de vendre à bas prix pour racheter ensuite à perte.

L'agent se rapprocha de son maître, l'œil brillant.

— S'agit-il d'une nouvelle stratégie, monsieur ?

— Non, jeune homme. Vous avez vendu Global à quarante-six pendant que je me trouvais hors de mon bureau, mon jeune ami, mais eussé-je été présent, je me serais farouchement opposé à cette transaction. Car j'ai entendu parler d'une tentative d'OPA sur Global.

— Par qui ?

— Déontologiquement parlant, je ne peux vous en dire plus. Mais je vous assure qu'il s'agit là d'une information sérieuse. Tout à fait sérieuse.

Ronald Johnson sourit. Il savait que tout renseignement colporté par Looncraft était parole d'Évangile. Et Looncraft, lui, savait qu'à peine sorti de son bureau, le jeune homme achèterait autant d'actions Global que ses moyens le lui permettraient.

— Lorsque je suis arrivé à mon bureau, continua Looncraft, il était trop tard. Je croyais pouvoir attendre la fermeture et acheter Global à vil prix. Mais la rumeur a dû se répandre. Ce qui explique la reprise subite et les ordres d'achats hâtifs.

— Je comprends. Les cours vont donc continuer à grimper. Mais si, par hasard, ils s'effondraient de nouveau ?

— C'est précisément ce que l'on appelle des investissements à hauts risques.

Ronald Johnson cligna des yeux. Il comprit qu'il ne s'agissait pas que de transactions, mais qu'on lui suggérait que LD&B pouvait fort bien être impliquée dans l'opération de rachat de Global.

— Je crois que je comprends, monsieur. Néanmoins, en cas de baisse, nous pourrions tous être ruinés.

— Pas de défaitisme ! J'espère que vous n'aurez pas l'incorrection de répandre vos doutes injustifiés parmi vos collègues de la Bourse.

— Non, monsieur. Comptez sur moi, monsieur.

— Très bien, répondit Looncraft en actionnant son interphone. « Faites venir d'urgence Lawrence dans mon bureau. »

Aussitôt, un homme fit son apparition. Il était habillé d'un classique costume gris et portait une cravate de soie dorée.

— Oui, monsieur Looncraft ? fit-il, empressé.

— Donnez votre cravate à cet homme, ordonna Looncraft puis il se tourna vers Johnson.

— Johnson, vous ne verrez pas d'inconvénient à prêter votre cravate à monsieur Lawrence, afin qu'il reste présentable ?

— Bien sûr, monsieur, accepta Johnson, épanoui.

L'expression de Lawrence était celle d'un homme dont on vient de refuser la demande en mariage.

— Mais, monsieur, je devais la garder encore trois jours ! gémit-il.

— Puis-je vous rappeler que la cravate dorée appartient à la société ! répliqua sèchement Looncraft.

— Mais, je l'ai méritée !

— Elle appartient maintenant à Johnson, en guise de gratification pour son dévouement à notre maison.

— Je vous rappelle que le règlement stipule de façon explicite qu'un employé a le droit de garder cette cravate un mois avant de devoir la rendre, reprit Lawrence, si humilié qu'il en avait les larmes aux yeux.

— Je prends bonne note de vos griefs, Lawrence. Donnez votre cravate à Johnson.

— Johnson ! Qui est Johnson ! Un courtier de troisième ordre !

Alors que moi, ça fait vingt ans que je travaille pour vous ! J'ai déjà obtenu sept fois le droit de porter cette cravate et c'est le record de la maison. Je refuse de me laisser humilier de la sorte. Je démissionne !

Et Lawrence jeta la cravate de soie au visage de Johnson avant de sortir en claquant la porte. Le courtier la ramassa et la noua à son cou.

— Très bien, reprit Looncraft en serrant la main tremblante de son employé. Maintenant, retournez au travail et ne vous tourmentez plus indûment. Votre avenir est avec nous.

— Je n'en doute pas, remercia Johnson, les yeux brillants.

Looncraft se félicita d'avoir choisi Johnson pour s'occuper du compte Global. L'homme était consciencieux. De cette espèce qui, sommée d'ignorer une irrégularité, repoussera avec dédain toute somme d'argent, mais vous mangera dans la main en échange d'une gratification honorifique. Rien n'avait changé depuis le temps où les ancêtres de Looncraft posaient une épée sur l'épaule d'un homme, le déclaraient chevalier en étant sûrs que l'impétrant donnerait sa vie pour rendre justice à son titre. La cravate de soie n'était qu'un bout d'étoffe, n'importe qui pouvait en acheter une, et pourtant il suffisait de la décerner en grande pompe au plus méritant pour augmenter la productivité d'employés déjà surmenés.

Néanmoins, Johnson l'avait déçu : il ne savait pas faire un véritable nœud de cravate à la Windsor. Il n'était donc qu'un fainéant. Un Scandinave probablement, comme la majorité des Johnson.

Looncraft vérifia les indices. Le Dow Jones était à mille neuf cents. Global restait à cinquante-huit et cinq huitièmes. À la fermeture, l'indice aurait nettement baissé, mais pas tant que Looncraft ne l'eût espéré. Ou désiré.

— Demain est un autre jour, se dit-il tristement.

CHAPITRE V

Remo Williams gara sa Buick devant sa maison de Rye à New York. Il entra par la porte de derrière, un journal masquant son visage, comme un mafioso au tribunal.

— Oh, et puis la barbe ! dit-il en laissant tomber le journal, tout ça me rend malade.

La plaque sur la boîte aux lettres indiquait : James Churchward, le nom d'emprunt sous lequel il avait acheté la maison.

En entrant dans le salon, on se serait cru dans un temple chinois tant l'odeur d'encens et de bougie qui y régnait était enivrante. Il y régnait aussi un grand désordre car le seul meuble de la pièce, une télévision à grand écran, était éparpillé en mille morceaux.

— Chiun ! Vous n'en avez pas terminé ? s'étonna Remo.

La porte de la chambre s'ouvrit comme un livre, encadrant une silhouette frêle vêtue de soie aigue-marine.

— J'ai trouvé un autre des mouchards de Smith, répondit Chiun, maître régnaient de Sinanju et entraîneur de Remo. Il leva un disque argenté logé entre ses ongles délicats. Des ongles de mandarin. Ses yeux étaient couleur noisette, et les touffes neigeuses de cheveux blancs surmontant ses oreilles ressemblaient à de la vapeur d'eau.

— Vous voulez dire qu'il y a planqué un micro, dit Remo en le prenant en main. C'est dingue : il les remplace aussi vite qu'on les dénêche.

— Il est fou.

— Cela fait des années que vous le dites, dit Remo en frottant le micro entre ses paumes, le réduisant en fine poussière d'aluminium. Il faut que je lui parle, reprit-il. J'avais promis de ne plus le faire, mais ce sera l'exception, la seule.

— Tu es toujours fâché pour ce malheureux incident ?

— Et comment ! Après toutes ces années à bosser pour ce vieux cul-serré, il colle chez moi des micros et un truc pour m'endormir à volonté depuis son ordinateur ! En plus, je ne suis même pas sûr qu'il m'ait restitué tous mes souvenirs.

— Je n'avais pas considéré cette éventualité, remarqua Chiun en posant ses yeux brillants sur Remo. Te souviens-tu du jour glorieux où j'ai sauvé ta vie ?

— C'est arrivé quelques fois, oui.

— Et de la promesse que tu m'as faite un jour, tout à fait spontanément ?

— Quelle promesse ?

— De ne pas trouver le repos jusqu'à ce que Rae Dawn Chong devienne mon épouse.

— Rae Dawn Chong ? L'actrice ? J'ai promis ça, moi ?

Chiun fit un pas en arrière, et s'écria :

— Quelle horreur ! C'est vrai : Smith t'a bel et bien privé de tes souvenirs. Viens, nous devons confondre le perfide.

— Je n'ai jamais pu promettre une chose pareille, dit Remo.

Chiun se retourna en un tourbillon de soieries.

— Pire que tes souvenirs, il t'a privé de tout sentiment de gratitude, répondit Chiun, amer.

— Comment voulez-vous que je fasse pour tenir, parole ? Vous voulez que je l'enlève, cette Rae Dawn Chong ? En plus, elle est mariée.

— Elle consentira avec joie à divorcer pour suivre un maître de Sinanju. Et la mention des richesses dont je la couvrirai devrait la convaincre.

— Vu ce qu'elle gagne, je ne crois pas que ça suffira.

— Quel pays ! cracha Chiun. Des misérables femmes sont payées des fortunes pour parader devant une caméra.

— Je n'y peux rien, Chiun, c'est la vie... Et si vous avez le béguin, pour Rae Dawn Chong, faites votre cour vous-même. Maintenant, allons-y. On a deux mots à dire à Smith.

Chiun vit passer son élève, le visage tordu par la fureur, et le suivit jusqu'à la voiture.

— J'en ai vraiment marre, continua Remo tout en conduisant. L'attitude de Smith est devenue intolérable ces derniers mois.

— Tous les empereurs sont cruels.

— Smith n'est pas un empereur, juste un bureaucrate.

L'indignation de Remo était si évidente que Chiun renonça à répliquer à cette impertinence de son élève.

— Et que veux-tu donc faire ? finit-il par demander après un long silence.

— Je ne sais pas, avoua Remo. Cela fait des mois que j'ai démissionné, mais vous, je crois que vous êtes toujours sous contrat, non ?

— Techniquement, oui, mais Smith m'a beaucoup déçu moi aussi. Il prétend qu'il ne peut rien faire concernant Rae Dawn Chong. Il m'avait pourtant promis de m'obtenir un rendez-vous avec elle.

— Alors, on s'en va. C'est aussi simple que ça. On est les meilleurs assassins au monde. On n'a pas besoin de Smith pour s'en tirer. On peut aller n'importe où. Vivre la grande vie. Là où on nous appréciera.

Les yeux de Chiun rayonnèrent de fierté.

— Cela fait des années que j'attends ça, Remo. Je t'approuve. Telle est notre décision, et rien ne nous en fera dévier, quoi que puisse entreprendre Smith.

— Banco, reprit Remo avec fermeté.

Les portes du sanatorium de Folcroft étaient en vue. Remo montra au garde une carte d'identité au nom de Remo Mackie avant d'aller se garer au parking privé.

— Smith va piquer une crise cardiaque en nous voyant, fit Remo dans l'ascenseur. Depuis le temps que je me cache !

— Nous ne masquerons plus nos visages comme de vulgaires exécuteurs, clama Chiun à voix forte. En Chine, notre place serait auprès du trône.

— En Chine ? Qui a dit que nous allions en Chine ?

— Ils ont besoin de nous là-bas. Le peuple s'impatiente. On parle de complots, de trahisons, de révolte même.

— Travailler pour le gouvernement chinois ne m'enchant pas, mais on en parlera plus tard, concéda Remo en sortant de l'ascenseur.

M^{me} Mikulka les regarda s'approcher.

— Nous venons voir M. Smith, précisa Remo d'une voix coupante.

— Le docteur Smith a demandé qu'on ne le dérange pas, répliqua M^{me} Mikulka.

Elle connaissait Remo comme un ancien régisseur de Folcroft et Chiun en tant que patient, maintenant guéri de sa folie des grandeurs.

— Dommage, fit Remo en franchissant néanmoins la porte.

— Ne faites pas attention à lui, murmura Chiun à la secrétaire, il est excédé. Un accident cruel lui a dérobé ses souvenirs les plus précieux.

— Amnésie ? s'enquit M^{me} Mikulka avec sympathie.

— Pire. Ingratitude !

Chiun referma la porte, ignorant les protestations de la secrétaire, et rejoignit Remo. Le sommet du crâne de Smith était à peine visible, caché derrière son ordinateur, et ses doigts, crépitaient sur le clavier.

— Smith ! cria Remo.

— Pas maintenant, répondit celui-ci. Le marché des changes est en train de s'effondrer.

— De quoi parle-t-il ? demanda Chiun.

— De marchés financiers.

— Ah ! Cette manie des tulipes...

— Pardon ? interrogea Remo.

— Avant de jouer avec des actions ou des obligations, les hommes se sont amusés avec d'autres chimères. Les Hollandais avec des tulipes. Les Japonais marchandaient le riz. Les Indiens la bouse.

— La bouse ? Vraiment ?

— Très important : ils l'utilisaient pour cuire leur nourriture. Voilà pourquoi il faut toujours éviter la cuisine indienne. On ne sait jamais quelle saleté peut entrer dans leurs recettes.

— En effet, approuva Remo en s'avançant vers le directeur de CURE. Smith, je veux vous parler !

Smith était toujours penché sur son ordinateur. Remo frappa une touche au hasard, et à sa grande surprise, l'écran se vida.

— Les marchés financiers peuvent survivre sans vous !

— Pour l'amour de Dieu ! supplia Smith d'une voix étouffée. Rien que cinq minutes ! L'avenir du pays est en jeu.

La véhémence de son ex-supérieur choqua Remo – qui réalisa soudain que Smith ne se trouvait pas dans son fauteuil habituel, mais assis dans une chaise roulante. Ses deux mains se crispèrent avec une telle violence sur le montant des roues que Remo crut un instant qu'il allait se ruer sur lui.

— Bon, bon, céda ce dernier. Cinq minutes alors.

— Merci, dit Smith en retournant à son clavier.

Il contempla l'écran comme s'il s'agissait d'une porte menant à un monde terrifiant. Remo retourna aux côtés de Chiun.

— Vous ne m'aviez pas dit qu'il était toujours en chaise roulante, murmura-t-il.

— Il a été très malade. Lorsque ce crapaud de Ransome a fait main basse sur l'organisation, il a refusé à Smith tout traitement médical. Il se remet, mais ses jambes restent faibles.

Enfin, Smith releva les yeux du clavier.

— Enfin quatre heures ! La Bourse vient de fermer.

— Paraît qu'elle s'est encore effondrée.

— Il s'en est fallu de peu, avoua Smith en se frottant les mains. J'ai fait ce que j'ai pu pour renverser la tendance. Le Dow Jones est au-dessus de cinq cents points, mais il était descendu jusqu'à mille ! On a frôlé la catastrophe.

Il regarda son entourage et sembla s'apercevoir enfin de la présence de Remo.

— Remo ! Qu'est-ce que vous faites là ? On ne doit pas vous voir en public. Si l'on vous reconnaissait...

— Eh bien, je suis là. J'en avais marre de raser les murs. Au fait, je me suis payé le gouverneur.

— Comment ! Vous avez tué le gouverneur de Floride ! Sans autorisation !

— Autorisation, mon cul ! C'était une affaire personnelle. Et aussi une cible légitime. Il fricotait avec la moitié des dealers de drogue de l'hémisphère. En plus, si vous vous rappelez, il a essayé de me faire exécuter.

— Nous étions en train d'entamer une procédure légale recevable contre lui. Qu'est-ce que je vais dire au président maintenant ?

Remo croisa les bras.

— Ce que vous voulez. Je m'en fous. J'en ai plein le dos de vous et de l'Amérique. Vous qui n'hésitez pas à me renvoyer au quartier des condamnés à mort pour pouvoir tranquillement prendre votre retraite, et l'Amérique qui fait élire des gouverneurs comme ce crétin qui signe des arrêts de mort pour peu qu'on le lui demande gentiment.

— Je vous comprends, Remo. Mais CURE n'existe pas. Officiellement, vous n'existez pas. La médiatisation de votre visage a provoqué une crise terrible, d'autant plus que j'étais moi-même dans le coma. Le plan de retraite était le seul moyen pour vous enlever aux regards du public jusqu'à ce que les choses se tassent. Sans l'appétit du pouvoir de mon successeur, vous seriez resté tout au plus quelques semaines déplaisantes en prison.

— Déplaisantes ! vous avez de ces mots !

Remo contourna le bureau avec l'air d'un possédé.

— Sachez que la prison n'est pas déplaisante. C'est l'enfer. CURE m'a déjà piégé en me faisant passer une fois sur la chaise, ça suffit. J'en ai ma claque. Je quitte les États-Unis.

— En fait, c'est peut-être une bonne idée, concéda lentement Smith. Après quelques mois, on vous oubliera. Ensuite, un peu de chirurgie esthétique...

— Pas question ! Et mettez-vous bien ça dans la tête : je ne pars pas en vacances, je démissionne.

Les lèvres de Smith se serrèrent. Il regarda Chiun, impassible, les mains cachées dans ses larges manches réunies.

— Et vous, maître de Sinanju, qu'en dites-vous ?

— Je laisse dire Remo.

— Je vois, fit Smith, regardant à nouveau Remo. Mais, sachez-le, vous choisissez un moment bien difficile pour quitter votre pays.

— Vous parlez de la Bourse ? J'y peux rien. Je suis un assassin, pas un agent de change.

— Et si je vous dis que CURE vient d'empêcher le plus grand effondrement économique depuis la Grande Dépression ? Et si je vous disais qu'il ne s'agissait pas d'un accident, mais d'une action délibérée pour détruire l'économie ?

— Qui ferait ça ? Qui pourrait faire une chose pareille ?

— C'est ce que je compte bien savoir durant ce week-end. Car le cycle peut recommencer dès lundi à l'ouverture.

— Il y a une minute, vous vouliez que je quitte le pays, souligna Remo.

— Et je m'y tiens. D'après mes ordinateurs, le krach eut pour origine le marché des changes de Hong-Kong. On a vendu en catastrophe des actions de Global Communications Conglomerate, qui est considéré comme l'IBM de la décennie. Tout le monde a des actions Global dans son portefeuille, c'est pourquoi tout le monde a plongé avec eux. Hong-Kong prétend avoir répondu à une panique du marché de Tokyo, Tokyo se défend en disant que tout a commencé à Hong-Kong. Et ils ont raison, ça a débuté à Hong-Kong.

— Remo et moi, nous sommes prêts à nous rendre à Hong-Kong, dit rapidement Chiun.

— Ah bon ? rétorqua Remo en se tournant vers l'Oriental.

— Nous pourrions ainsi chercher du travail en Chine, murmura Chiun, et Smith paiera le voyage.

— Très peu pour moi. Ma carrière se termine aujourd'hui.

— Comme tu veux. Empereur Smith, je retire mon offre. Remo parlera pour nous deux.

— Merci, fit Remo.

Il regarda Smith, qui tentait d'ôter la capsule de protection d'une boîte d'aspirine pour enfants. Impatient, Remo le lui retira des mains et l'ouvrit. Une odeur de plastique brûlé envahit la pièce. Remo regarda l'étiquette, qui précisait : « Échantillon gratuit », sous l'ovale jaune semblant encadrer une bouche édentée.

— Je croyais que c'était de l'aspirine.

— C'est de l'aspirine, rétorqua Smith en avalant deux comprimés à sec.

Il se mit à tousser. Remo alla chercher un verre d'eau à la fontaine d'un distributeur fixé au mur. Il remarqua le même sigle sur le verre.

— C'est quoi, ce symbole au juste ?

Chiun tendit le cou pour mieux voir.

— C'est une chauve-souris, dit-il, c'est évident.

— Pas pour moi, répondit Remo. D'après vous, Smith, ça ressemble à une chauve-souris ?

— Non, fit Smith.

— C'est une chauve-souris dans un cercle jaune, insista Chiun.

— Moi, je vois un ovale jaune avec une bouche au milieu.

— Et je vois une chauve-souris encerclée d'or, reprit Chiun.

— Moi, je vois une tache noire dans un disque jaune, contra Smith d'un ton acide. Et puis-je avoir ce verre d'eau ? Je présume qu'il est pour moi, n'est-ce pas.

— Vous savez, Smith, vous avez autant d'imagination qu'un escargot.

— Merci, dit Smith, qui avait été précisément mis à la tête de CURE pour cette raison parmi tant d'autres. Bon, vous êtes donc décidés à partir. Je ne peux vous arrêter. Peut-être puis-je empêcher ces gens de ruiner notre économie sans vous.

— Vous ? Et comment ? se moqua Remo.

Il expliqua la genèse de Nostrum.

— Et je suis heureux de constater que le système fonctionne, conclut-il. La panique est bel et bien née à Hong-Kong, et Tokyo a suivi le mouvement. Il n'y a qu'un quart d'heure de différence, mais

c'est un fait. Hong-Kong dit avoir reçu une dépêche Reuter les informant de ventes massives sur Tokyo quinze minutes avant que celles-ci n'aient effectivement lieu.

— J'ai du mal à suivre, constata Remo. La finance n'est pas vraiment mon point fort...

— La dépêche était fausse. Probablement forgée de toutes pièces. Ma tâche, que j'étais sur le point de vous confier, est de découvrir comment Reuter a pu transmettre cette dépêche.

— J'y suis ! fit soudain Remo.

— Vraiment ? demanda Smith, surpris.

— C'est Batman. Ça vient de ce film débile !

— Quoi ?

— Le verre. L'aspirine. Ce sont des produits Batman, comme les tee-shirts qu'on voit partout. Paraît qu'ils ont fait des milliards rien qu'avec ce petit dessin, les mêmes en sont fous.

— Vraiment s'enquit Chiun, soudain intéressé.

— Ouais. Ils mettent ce truc sur tout ce qui bouge et ramassent des droits à chaque coup. Un sou ici, un sou là, mais cela finit par s'empiler.

— Des milliards ? insista fiévreusement Chiun.

— Oui. Maintenant qu'on est au chômage, vous devriez essayer de vendre Sinanju de la même façon. Plus besoin de travailler !

— Des milliards ! imagine-toi, Remo ! Le signe de Sinanju sur toutes les pièces du monde ! Nous serons milliardaires !

— Oublie ça, Petit Père. Le signe de Sinanju, c'est un trapèze divisé par une entaille. Ça ne marchera jamais.

— Et pourquoi celui-là marche bien... Une chauve-souris qui, si on regarde mal, ressemble à une bouche aux dents cassées ?

— Ce n'est pas le symbole qu'on achète, mais ce qu'il représente. Batman. C'est...

— J'ai vu le feuilleton, merci.

— Mais c'est un vieux feuilleton. Le film qui vient de sortir présente un nouveau Batman. Les gosses en sont dingues.

— Alors là, vraiment, ça me dépasse qu'on puisse aimer un homme accoutré comme un rongeur ailé, dit Chiun avec dédain.

— Vous n'avez qu'à louer la cassette vidéo si vous ne me croyez pas... Mais revenons à nos moutons. Smith, c'est fini. En piégeant ma

maison, là vous êtes allé trop loin.

— Mais il y a plus grave en ce qui me concerne, intervint Chiun avec majesté. Vous aviez promis de me présenter à Rae Dawn Chong. Je trouve inadmissible que vous n'ayez pas tenu parole. Auriez-vous respecté les termes de ce contrat, je me sentirais obligé de rester à votre service...

— Je comprends, concéda Smith en ouvrant un tiroir. Toutefois, avant que vous ne partiez, Chiun, il vous reste une formalité à remplir. Un document à signer.

— Qu'est-ce donc ? demanda Chiun en s'approchant.

— La firme dont j'ai parlé tout à l'heure, Nostrum. Pour des raisons de sécurité, elle ne pouvait être à mon nom, ni à celui d'aucun employé de Folcroft. J'ai donc pris la liberté de la mettre au vôtre, Chiun.

— À mon nom ?

— Oui. Signez ce papier par lequel vous me donnez tout pouvoir sur Nostrum, et vous pourrez partir. Je m'occuperai des détails.

— Un instant. Je souhaite lire ce document, s'il vous plaît.

— Venez, Chiun, s'impatienta Remo, nous perdons du temps.

— Parle pour toi.

— Je croyais m'exprimer pour nous deux.

— C'était avant que je ne me découvre président d'une importante société.

— C'est une société écran, expliqua Smith. Bien sûr, elle dispose de bâtiments et de titres d'une valeur de sept millions de dollars.

— Qui sont donc à moi.

— Techniquement, oui.

— Eh non, je vous vois venir ! fit Remo en arrachant le document des mains de Chiun. Vous allez secouer tout ça sous le nez de Chiun et il va mordre à l'hameçon. Bien joué, Smitty, mais on a démissionné.

— Tu as démissionné, Remo, dit Chiun en reprenant le document. Pas moi. Empereur Smith, je ne peux abandonner mes droits sans consulter un avocat.

— Et voilà ! gémit Remo. Mais vous n'avez même pas d'avocat !

— C'est vrai, admit Chiun. Par conséquent, je dois rester au service de Smith jusqu'à ce que j'en trouve un et que ce débat soit clos en toute justice et équité.

Remo grogna quelque chose d'inaudible.

— Empereur, reprit Chiun, je présume que je dispose d'un bureau dans cette entité Nostrum ?

— En effet, on ne l'a jamais utilisé, mais votre nom est sur la porte.

— En ce cas, je souhaite inspecter mon bureau et mon immeuble. Je dois vérifier que tout s'est bien passé durant mon absence.

— Si vous voulez, mais si le marché s'effondre lundi, ce sera inutile. Tous les avoirs de Nostrum sont en actions et autres garanties.

— Vendez ! s'écria Chiun. Vendez-les immédiatement. Achetez de l'or. Tout le reste n'est que papier. L'or est éternel. Il ne peut être brûlé, ou perdu, ou dévalorisé...

— Impossible avant lundi, le marché est fermé. Votre meilleure garantie est de m'aider à découvrir ces manipulateurs.

— Je les crucifierai sur leur propre papier, ragea Chiun. Perfidie ! Tenter de ruiner ma merveilleuse société !

— Non ! Dites-moi que je rêve ! protesta faiblement Remo.

— Je vous réserve donc une place pour Hong-Kong par le prochain avion. Et vous, Remo, que faites-vous ?

Remo s'adossa au mur et ferma les yeux.

— Bon, bon, je pars pour Hong-Kong moi aussi. Mais ne vous attendez pas à me voir revenir.

— Viens, Remo, intervint Chiun.

Remo fit un pas vers la porte, puis se retourna vers Smith.

— Vous êtes devenu expert dans l'art de manipuler, constata-t-il d'une voix glaciale.

— J'ai besoin de lui. Et de vous.

— Alors n'essayez plus de me manipuler, moi. Compris ?

— Oui, croassa Smith.

Il regarda Remo quitter la pièce et se demanda combien de temps il pourrait encore maintenir en place les fragments de cette organisation. Puis il se demanda combien de temps il tiendrait, lui-même.

Il regarda son fauteuil de cuir craquelé, oublié dans un coin, et se leva brusquement. Il repoussa la chaise roulante et remit le fauteuil à la place qui lui revenait de droit.

En s'asseyant, il se sentit beaucoup plus confortable. Il faudrait simplement ne pas oublier de se réinstaller dans la chaise roulante

avant le retour de Remo.

CHAPITRE VI

Remo Williams supporta en silence le vol qui remporta à l'autre bout du Pacifique. Une fois arrivé à l'aéroport Kai Tak de Hong-Kong, il resta debout, les bras croisés, tandis que Chiun, dédaignant les taxis, traditionnels, s'affairait à la recherche d'un pedicab à pédales. Remo ne desserra toujours pas les dents pendant que Chiun dirigeait le conducteur à travers une inextricable circulation.

En arrivant sur le front de mer, l'odeur du port brisa sa réserve. Bien qu'il eût cessé de respirer, le relent de marée mêlé à la puanteur de légumes pourris et de sueur humaine eut raison de son self-control.

— Pour la Chine, fit-il enfin d'une voix crispée, c'est râpé.

— Tu as dit quelque chose, Remo ? s'enquit Chiun.

— J'ai dit qu'on ne va pas vivre en Chine. Ça pue.

— Nous ne sommes pas en Chine ici, mais à Hong-Kong.

— Je suis déjà allé en Chine. Il y règne la même odeur. Les embouteillages sont les mêmes. Regardez-moi ces rues ! Il y a plus de gens que de trottoirs !

— C'est pareil à New York.

— Je ne veux pas vivre à New York non plus. Et pour la Chine, c'est non.

— Nous pourrions vivre à la campagne. La Mongolie intérieure est assez proche de mon village de Sinanju.

— Super ! Une HLM pour crevettes décorée par des rochers pleins de varech... Non, merci.

— Tu as l'air amer. Se pourrait-il que tu sois malheureux à cause de moi ?

— Je suis malheureux à cause de tout le monde. Et particulièrement à cause de vous. Smith vous a roulé dans la farine comme de la pâte à pizza.

— Nous parlions affaires. Tu n'y connais rien, toi, mais, moi en tant que gérant de société, il est de mon devoir de protéger nos intérêts financiers. Lorsque cette mission sera accomplie, nous serons débarrassés de Smith.

— C'est promis ?

— Juré, Remo !

Remo décroisa les bras, et Chiun réarrangea son kimono de voyage, un modèle gris tout simple, sans autre ornement que trois roses rouges brodées sur la poitrine – ce qui, pour un maître de Sinanju, était une tenue des plus modestes.

Le pedicab s'arrêta devant un immeuble moderne, tout près de la Banque de Chine gardée par ses lions de pierre. L'enseigne proclamait : « Agence de presse Reuter ».

— C'est là ! dit Remo, pendant que Chiun réglait la course au chauffeur en dollars américains.

— C'est pas assez ! protesta ce dernier en anglais.

Chiun cracha un chapelet de phrases en chinois. Le visage du chauffeur prit une expression que Remo reconnaissait, commune à toute l'Asie, reflétant la colère, la peur et parfois même la haine. Finalement, le chauffeur s'en alla.

— Qu'est-ce qu'il voulait ? demanda Remo.

— Il a essayé de nous escroquer. J'ai refusé de céder à ses exigences et il n'a protesté que deux fois. C'est bien la preuve qu'il cherchait à nous rouler. C'est une réalité dont il faudra te souvenir lorsque nous serons en Chine.

— Nous n'allons pas en Chine.

— Mais ça ne te coûtera rien de t'en rappeler.

— Et encore moins de l'oublier.

L'agence Reuter était un immeuble aux murs de verre, meublé d'ordinateurs, bourdonnant de téléphones et d'hommes et de femmes courant de bureau en bureau comme des souris dans un labyrinthe de laboratoire.

Remo parvint à intercepter un jeune homme pressé, vêtu de tweed, et lui demanda où s'adresser pour rencontrer quelqu'un de la direction.

— Voyez le clerc, jeta l'homme en pointant son pouce par-dessus son épaule avant de disparaître derrière une porte aveugle.

Remo se tourna vers une grande salle bruisante d'activité.

— Lequel d'entre vous s'appelle Leclerc ? lança-t-il à la cantonade.

Parmi la quinzaine de mains qui se levèrent, il choisit la plus proche, en s'étonnant qu'il y eut autant de Leclerc dans la profession, et sortit sa carte d'identité.

— Remo Farris, Commission des opérations boursières. J'enquête sur les causes du dernier krach boursier ; des rumeurs prétendent qu'il

a été provoqué par une information émanant de chez vous.

— Cela me paraît improbable. Il faudrait que vous puissiez rencontrer M. Plum à ce sujet. Suivez-moi, je vous prie.

Remo suivit le clerc jusqu'à un bureau encombré de dossiers où il s'installa face à l'écran d'un ordinateur.

— Nom, prénom, objet de votre visite ? demanda-t-il les doigts en suspens au-dessus du clavier.

— Mais je vous ai déjà tout expliqué, s'insurgea Remo.

— Recommencez, je vous prie. C'est pour nos fichiers.

Remo s'exécuta. L'homme, enregistra les réponses, puis il pressa le bouton « Envoi » et attendit.

— Où avez-vous envoyé tout ça ?

— Au bureau de M. Plum, bien sûr.

— Où est-ce ?

— Là-bas près de l'entrée.

L'employé tendit un doigt vers la porte où venait de disparaître l'homme vêtu de tweed.

— Ce Plum, dit Remo, mesure environ un mètre quatre-vingt-dix, a des cheveux clairs et est assez mince ?

— Il me semble que oui. Ah, voici l'accusé de réception.

Une masse de lettres apparut sur l'écran. Remo tenta de lire par-dessus l'épaule de l'employé, mais celui-ci avait déjà enregistré le texte et était en train de l'effacer.

— Je regrette, mais M. Plum n'est pas disponible en ce moment. Si vous voulez bien avoir l'obligeance de me donner votre nom...

— C'est déjà fait. Vous vous rappelez ?

— J'ai bien peur de ne pas avoir gardé cette information dans mes documents. Il faut que je la réenregistre. C'est une formalité rapide et je...

— J'ai déjà assez perdu de temps comme ça, grogna Remo. Venez, Petit Père.

Et Remo passa la porte. Chiun le suivit, serein.

Clive Plum, manager du bureau de Hong-Kong de Reuter, était en pleine communication téléphonique lorsque Remo lui apparut.

— Cher ami, protesta Plum en se levant, je crains que vous n'ayez pas pris rendez-vous et...

— Mon nom est Remo, et tant pis pour le rendez-vous, mais il faut qu'on en finisse.

— Je vois, fit Plum. Il reprit le téléphone, lança : « ROI À FOU DE LA REINE TROIS », puis raccrocha.

— Je joue aux échecs par téléphone, expliqua-t-il, un peu embarrassé.

— Évidemment, je comprends, à votre place j'hésiterai moi aussi à afficher sur ma porte : « Ne pas déranger. Partie d'échecs en cours. » Mais, voyez-vous, vos petites conversations me font perdre un temps précieux. Vos gens ont diffusé l'information d'une vente massive à Hong-Kong quinze minutes avant qu'elle n'ait effectivement eu lieu. D'où est venue cette dépêche ?

— Je crains que vous ne soyez hors de votre juridiction. Hong-Kong est soumis aux autorités anglaises exclusivement, comme vous devez le savoir.

Remo décrocha le téléphone. Il serra. Lorsqu'il replaça le combiné sur ses supports, il ressemblait à un os rongé par un chien.

— Et voilà ! Maintenant vous êtes soumis à une manœuvre d'intimidation américaine.

— Je vois. Bien. Tous nos rapports passent par la salle des ordinateurs, il est possible qu'il y ait eu un mauvais fonctionnement dans un des appareils.

— Peut-être auriez-vous intérêt à me le montrer.

— Eh bien, allons voir. Je n'ai pas de temps à perdre moi non plus.

L'homme se leva, saisit une canne à pommeau d'argent.

Remo le suivit dans l'entrée, où Chiun discutait ferme avec deux officiers de la police de Hong-Kong. Ils s'entretenaient en cantonais et Remo ne put comprendre l'objet de leur discussion.

— Je disais donc... commença Plum en pointant sa canne en direction des policiers.

Il leur adressa un large sourire complice. Les officiers firent un pas en avant et, passant devant le maître de Sinanju, glissèrent subitement à terre avec une synchronisation parfaite. Et, plus étonnant encore, ils ne se relevèrent pas.

— Tu es prêt, Petit Père ? s'enquit Remo.

— Méfie-toi de lui, dit Chiun en désignant Plum, je ne sais pas comment, mais il a réussi à faire intervenir la police. Enfin, fort heureusement, ils ne nous dérangeront plus à présent.

— Je vous présente Chiun, fit Remo.

Plum sourit poliment. Il conserva cette expression figée sur son visage jusqu'à la salle des ordinateurs, six étages plus bas.

— Où est Ian ? demanda-t-il à un technicien en blouse blanche.

— Aux lavabos, je crois, monsieur.

— Je vais le chercher.

— Faites vite, dit Remo.

Plum s'exécuta. Il ressortit des toilettes aussi vite qu'il y était entré.

— Appelez la police ! Ian a été assassiné.

— Quoi ? bondit Remo en entrant à son tour comme une fusée.

L'homme était assis sur les toilettes, se tenant l'estomac, les yeux révulsés. Son corps était constellé d'une douzaine de plaies.

— Je flaire du sang, piailla Chiun.

— Pas étonnant, répondit Remo. Vous avez vu le carnage ?

— Cette odeur de sang ne vient pas de la pièce, mais de cet homme.

— Je crois que je l'ai peut-être touché, concéda Plum. Il est possible que j'ai un peu de sang sur les mains. C'est un sale boulot, un meurtre.

Il sortit un mouchoir et s'essuya les mains. Une goutte de sang tomba du pommeau de sa canne, qu'il tenait sous son bras. Une autre goutte rejoignit l'éclaboussure pourpre sur le sol immaculé.

— Votre canne saigne aussi, mon vieux.

— En effet. Merci de me le signaler. Je la ferai nettoyer.

— Il nous prend vraiment pour deux idiots, dit Remo à Chiun.

— Il n'a qu'à moitié tort.

— Bon, revenons à nos moutons, reprit Remo en se tournant vers Plum. C'est vous qui avez tué Ian.

— Absurde ! cracha Plum en empoignant nerveusement sa canne.

Soudain, le manche se déboîta, révélant une lame rougie.

— Attention, Chiun, il est armé, prévint Remo qui, d'un petit hochement de tête, parvint à esquiver la botte du manager. Et vous, Plum, ça suffit ! Si vous continuez, je vais me fâcher !

Plum plongeait. Remo écarta légèrement le bras, laissa glisser la lame contre son torse et la cala sous son aisselle. Puis il pivota. L'acier

se brisa net. Plum considéra son épée, étonné.

— Ceci est très peu chevaleresque, dit-il stupidement. Cette canne à épée était dans ma famille depuis des générations.

— Arrêtez, vous allez me faire pleurer.

— Je demande réparation.

— Demandez tout ce que vous voulez, mais en attendant, vous allez me répondre bien gentiment. Fermez la porte, Chiun !

Le maître de Sinanju ferma la porte de la salle des ordinateurs et revint, ses mains disparaissant à l'intérieur de ses manches.

Remo avança vers Plum, qui battit en retraite.

— Vous l'avez tué pour couvrir un sale petit trafic dans lequel vous êtes mouillé, hein ? Je brûle ?

— Vive l'Angleterre ! cria Plum en se jetant par la fenêtre.

Remo poussa un juron. Il s'attendait à tout de la part du manager sauf à un suicide. Il se précipita derrière lui et réussit à le rattraper in extremis par la cheville.

— Chiun, aidez-moi, il m'échappe.

En contrebas bourdonnait le trafic congestionné de Hong-Kong.

— Allons, Plum, vous ne voulez pas finir comme ça.

— Lâchez-moi, bougre d'âne ! criait Plum suspendu la tête en bas, en frappant de son pied libre la main de Remo. Chiun s'empara de l'autre cheville.

— Bon, remontons-le ! Et attention au verre brisé, qu'on n'aille pas le découper en morceaux !

Plum cessa de résister. Puis recommença, se déchirant les mains contre les montants. Un jet de sang passa au-dessus du visage ridé de Chiun.

— Il le fait exprès ! dit le maître de Sinanju, cherchant à lui saisir un poignet.

— Je le tiens !

Remo empoigna l'homme et tira. Sa tête seule restait à l'extérieur. Remo sentit une résistance. Il se tourna vers Chiun.

— Je croyais que vous lui teniez les mains !

— C'est vrai.

— Alors, avec quoi se retient-il ? Avec les dents ?

Chiun regarda le visage de Plum et se redressa, l'air grave.

— Tu peux le lâcher. Cet homme est mort.

Remo regarda à son tour. Un éclat de verre avait traversé sa gorge, empalé sa langue et transpercé son palais.

— Flûte, dit Remo en se redressant. Maintenant, ils sont morts tous les deux. Bon, voyons ce que je peux sauver de cette débâcle.

Dans un coin de la pièce se cachaient deux techniciens. Il tendit le doigt vers eux. Ils se regardèrent.

— Approchez, tous les deux !

Ils obéirent, tremblants comme des chiens battus.

— Qui s'occupe des dépêches de l'Agence ?

— Ian.

— Celui qui est mort ?

— En effet.

— Vous savez quelque chose au sujet de cette rumeur qui a ébranlé le marché des valeurs ?

— Non, ce n'est pas nous qui avons suivi l'affaire. C'est le secteur de Ian.

— Qui lui donne des ordres ?

— M. Plum.

— Et M. Plum ?

— Le ministère de l'Intérieur, à Londres.

— Le marché des changes de Londres a été très secoué lui aussi, non ?

— Toutes les places financières ont souffert, comme vous le savez certainement.

Remo se tourna vers Chiun.

— Qu'en pensez-vous ?

— Que nous n'avons plus rien à faire ici. Il va falloir trouver nos réponses ailleurs. Smith nous dira où.

— Du moment que vous vous chargez de Smith... dit Remo, avec une moue de dégoût. Parce que, invalide ou pas, il me tape sur les nerfs, celui-là.

CHAPITRE VII

— Qu'est-ce c'est encore ? aboya Smith dans l'interphone.

— Ils sont là, monsieur Smith, répondit, imperturbable, M^{me} Mikulka. Ils veulent vous voir.

— Qui ça, ils ? s'enquit Smith, les yeux rivés sur l'écran de son ordinateur.

— Qui-vous-savez... Ils sont là tous les deux.

— Faites-les entrer.

Il ne fut nullement surpris lorsque Chiun entra dans la pièce, suivi de Remo, portant une des malles laquées de rouge et de noir de son maître.

— Salutations, empereur Smith ! proclama Chiun. J'apporte la solution à tous vos soucis.

— Vous avez trouvé quelque chose à Hong-Kong ?

— Pas vraiment, fit Remo en déposant le coffre.

— Que s'est-il passé ? s'enquit anxieusement Smith.

— L'homme de Reuter s'est fait dessouder par son patron. Et le meurtrier s'est suicidé !

— C'est donc bien un complot ! Et plus important que je ne le croyais, s'ils sont implantés jusque chez Reuter.

— Et si Reuter était derrière tout ça ?

— Ne dites pas de bêtises, Remo. Reuter est une agence de presse internationale respectée dans le monde entier.

— Et Wall Street est une institution américaine qui a failli chavirer à cause d'une rumeur insensée.

— Cessez de vous chamailler sur des peccadilles, interrompit Chiun. Il est temps de passer aux choses sérieuses.

— Parce que vous considérez que l'économie mondiale n'est pas un sujet sérieux ? demanda Smith, livide.

— L'avenir de Nostrum & Cie me paraît beaucoup plus important à l'heure actuelle, reprit Chiun. Je souhaite en prendre possession. Les clés, je vous prie.

— Mais... Vous n'avez pas besoin de clés pour y entrer !

— Comment ! Vous laissez ma précieuse société ouverte à tous vents ?

— Non, bien sûr. Des employés de confiance se chargent de la sécurité. Mais la porte vous en est ouverte en permanence, il suffit de vous y présenter.

— Faites attention, Chiun, dit Remo. Tout ça m'a l'air bien trop facile, il doit y avoir un piège.

— Pendant que vous étiez à Hong-Kong, reprit Smith, j'ai surveillé les retombées de la récession. Comme vous le savez, tout a démarré à partir de rumeurs concernant Global Communication le plus grand groupe multimédia du monde. Ils contrôlent un nouveau réseau câblé, plusieurs compagnies de cinéma et un groupe de presse.

— Je n'entends rien à tout cela, renifla Chiun.

— C'est sans importance. Ce qui compte, c'est la redistribution des valeurs Global. Elles se sont concentrées entre les mains de petits groupes d'investisseurs, y compris notre compagnie, Nostrum.

— Ma compagnie, corrigea Chiun.

— Hum, oui. En gros, cinq investisseurs se partagent maintenant l'essentiel des actions Global. Nostrum mis à part, il y a l'agence de Looncraft, son conseiller financier, la banque Lippincott, DeGoone Slickens – le racheteur de sociétés – et un groupe étranger dont nous n'avions encore jamais entendu parler, Crown Acquisitions Ltd. À l'exception de ce dernier, ils ont tous été mêlés de près ou de loin aux mouvements plus ou moins anarchiques de la Bourse ces dix dernières années. Il est probable que l'un d'entre eux veut prendre le contrôle de Global et que les autres, informés d'une OPA possible, se dépêchent de racheter un maximum d'actions Global. En tout cas, une chose est sûre, il y a quelque chose dans l'air, car Looncraft et Slickens sont des ennemis jurés.

Chiun regarda Remo, perplexe. Celui-ci haussa les épaules, comme pour dire : « Moi non plus, je n'y comprends rien. »

— On peut donc logiquement en conclure que c'est un de ces groupes qui est à l'origine de cette machination, acheva Smith.

— Eh bien, si c'est comme ça, s'écria Chiun indigné, il n'y a qu'à envoyer Remo chez cette bande de malotrus. Il leur fera cracher la vérité !

— Moi ?

— Je m'en chargerais bien moi-même, mais je dois faire le tour de mon vaste empire financier, rétorqua sérieusement Chiun.

— Ne comptez pas sur moi.

— J'aimerais pouvoir soutenir votre idée, dit Smith avec sincérité, mais mis à part le refus catégorique de Remo, il reste le problème de son visage. Pour la sécurité de CURE, il ne doit pas apparaître en public.

— Ce qui nous ramène à la proposition que je vous ai faite en arrivant, souligna Chiun, radieux. La solution se trouve dans ce coffre.

— Vraiment ? demanda Smith en regardant Remo.

— Je ne suis pas au courant, bougonna celui-ci. Je ne sais pas ce qu'il y a là-dedans. Tout ce que je peux dire, c'est que ça pue autant que dans l'arrière-boutique d'un empailleur.

— Silence, coupa Chiun. Remo, ouvre le coffre.

Remo défit les attaches de bronze. Chiun plongeait ses mains dans le coffre et en ramena un morceau de fourrure marron, tout ébouriffée.

— Admirez ! lança Chiun, rayonnant.

— On dirait une peau d'ours, dit Smith, stupéfait.

— À l'odeur, ça pourrait bien être ça, ajouta Remo.

— Ce n'est pas une vulgaire fourrure, précisa Chiun, car c'est celle du terrible monstre tué par mon ancêtre, maître Ik.

Smith fit rouler son fauteuil et palpa la peau. La fourrure était hirsute et mangée aux mites par endroits. La tête aux orbites vides, maintenue par une sorte de tube de peau nue, pendait lamentablement comme le crâne d'un ivrogne.

— Et ça qu'est-ce que c'est ? demanda Smith en désignant un ovale d'or terni auquel était fixée une rangée de dents d'ours montées en arc de cercle.

— Il s'agit du symbole qui, très bientôt, fera trembler de peur les malfaisants, dit fièrement Chiun. Je l'ai fait moi-même.

Remo s'approcha, intéressé.

— On dirait...

— Tout à fait ! Le redoutable emblème d'Oursman.

— Oursman ? murmura Smith.

Remo entama une retraite silencieuse en direction de la porte.

— Oui ! Et ce sera bientôt une marque déposée, propriété de Nostrum & Cie.

— Je ne comprends pas, lâcha Smith.

— Remo ! cria Chiun, viens ici.

— Pas question que j'enfile cette carpette.

— Ah ! fit Smith, j'ai compris !

— Vraiment vous avez compris ? demanda Chiun, plein d'espoir.

— Oui, et j'ai le regret de vous dire que je suis de l'avis de Remo. Le problème est qu'une enquête va forcément attirer les regards sur lui. Tout le monde peut reconnaître son visage.

— Eh bien, là est la solution, dans ce costume. Qui, en outre, fera notre fortune. Si les Américains croient au pouvoir d'une vulgaire chauve-souris, que diront-ils en contemplant le terrible Oursman, fléau de Wall Street ?

— Ils penseront que le cirque a installé son chapiteau en ville, dit Remo. Smith, j'ai raison, n'est-ce pas ?

Smith ne répondit pas, plongé dans ses pensées.

— Ça pourrait marcher, fit-il d'une voix basse, mais que Remo entendit.

— Remo, dit Chiun, montre à Smith comme tu as l'air redoutable dans ce costume.

— Il n'est absolument pas question que j'enfile ce sac à puces ! C'est complètement ridicule !

— Dans mon pays, expliqua Chiun, l'ours est l'animal le plus formidable. Au contraire de la chauve-souris, qui se contente de voler comme une guenille emportée par le vent.

— C'est absurde, intervint Smith, mais cette solution pourrait nous faire survivre au week-end. Écoutez, Remo, nous n'avons que jusqu'à lundi ! J'ai un plan en trois parties. J'enquête sur Crown Acquisitions Ltd par ordinateur. Chiun s'occupe de Nostrum, qui peut être la cible d'une attaque à cause de son volume d'actions Global, sans lequel personne ne peut absorber le groupe ni en prendre le contrôle.

— Ne craignez rien, dit Chiun. Il n'y a pas de menace à laquelle je ne puisse faire face.

— Vous ne connaissez pas la finance ! Ma troisième ligne d'attaque consiste à enquêter chez ceux qui ont acheté des actions Global en masse. Remo convient parfaitement pour cette mission.

— C'est impossible, voyons ! Moi non plus, je ne connais pas le monde de la finance.

— Mais vous connaissez l'art de la persuasion, Remo.

— Chiun aussi. Il peut parfaitement convaincre un chat d'aboyer.

— Et mes bureaux ? répliqua Chiun. Qui va protéger mes locaux des tentatives d'assaut ?

— Et moi aussi, je suis cloué au mien, dit Smith. De plus, ma chaise roulante limite mon efficacité. Remo, votre pays a besoin de vous, que dis-je, le monde entier a besoin de vous !

Le regard consterné de Remo passa de Chiun à la peau d'ours, puis à Smith, puis revint à la fourrure. Chiun leva haut le costume pour montrer son emblème de dents d'ours, semblable à un talisman indien.

— C'est bon, dit-il. J'accepte. Pour la sauvegarde du monde. Pas pour vous.

— Bravo ! approuva Smith.

— Mais il n'est pas question que je mette ce costume à la noix. Point final !

CHAPITRE VIII

David Lippincott était banquier, comme son père avait été banquier, et comme son grand-père l'avait été avant lui. Mais à la différence de ses ancêtres, David Lippincott savait qu'il n'aurait pas à sévir contre la veuve et l'orphelin.

En tant que président de la Banque de crédit Lippincott, il se spécialisait dans les saisies. Lorsqu'il fronçait les sourcils, des cités entières pointaient au chômage ; ce qui, somme toute, avait plus de classe que de jeter à la rue la veuve et l'orphelin.

Grâce aux saisies, il présidait une corporation qui coupait du bois en Alaska, élevait le vison en Californie, taillait la pierre dans le Kentucky et faisait de l'argent partout ailleurs.

Soudain, un bruit le dérangerait alors qu'il se livrait à une tâche délicate qui consistait à se curer le nez à l'aide d'un petit instrument en argent spécialement conçu pour cet usage. L'ustensile, transmis de père en fils, avait permis à des générations de Lippincott d'éviter de se salir les mains tout en sacrifiant à leur hygiène intime quotidienne.

Il se retourna au moment même où l'un de ses employés ouvrait la porte avec le sommet de son crâne. La porte claqua et sembla catapulte l'homme jusqu'à une étagère à livres. Ceux-ci s'effondrèrent sur l'employé. Lippincott grimaça. Ces livres étaient précieux, c'étaient pour la plupart des éditions originales dans la famille depuis la Révolution.

Ses yeux tombèrent sur l'apparition échevelée qui fit son entrée dans la pièce. Cela se tenait debout sur ses pattes de derrière et portait une tête d'ours sur le front, deux trous laissant apercevoir des yeux. Méchants, les yeux !

— Qui... Qui êtes-vous ? demanda Lippincott, mal à l'aise ; les guides de bonnes manières mentionnent rarement la façon de discuter avec les plantigrades.

— Vous êtes un requin. Moi, je suis un ours. On est faits pour s'entendre.

— C'est une plaisanterie ?

— J'aimerais bien. Votre groupe vient d'acheter plus de neuf mille actions Global, dit-il en levant une griffe accusatrice.

— C'est possible, concéda Lippincott en regardant au-delà de la porte dans l'espoir d'être secouru.

Il ne vit que des moutons cherchant la sortie. Une tête le regardait depuis le tiroir supérieur d'une armoire à dossiers. Il se demanda où se trouvait le reste de l'homme.

— Il y a quelqu'un qui n'est pas net dans toute cette affaire, dit l'ours, et j'espère pour vous que ce n'est pas vous.

Là-dessus, l'apparition tourna les talons et s'en alla.

— Hé, attendez ! hurla le banquier. C'est tout ce que vous aviez à me dire ?

— C'est mon message.

— Mais ce n'est pas comme ça qu'on traite les affaires ! Dites-moi au moins votre nom !

— Appelez-moi Oursman, le justicier de Wall Street.

— Je suppose que vous n'avez pas de carte ?

— Merci de me le rappeler, approuva l'ours.

Il enleva une dent du symbole fixé sur sa poitrine et la posa dans la paume de Lippincott.

— Voilà. J'ai une dent contre vous. Ne faites pas de bêtises, ou la prochaine vous rentrera dans le cerveau. Premier et dernier avertissement.

— Mon Dieu, vous n'auriez pas pu me faxer tout ça ?

Oursman ne répondit pas.

Douglas Lippincott ferma la porte et attendit une bonne heure avant d'oser s'aventurer dans les bureaux. Le hall était vide, excepté la tête de Peabody dont les yeux étaient clos. Il les ouvrit soudain.

— Il est parti ? s'enquit-il.

L'armoire à dossiers tressauta, ce qui démontra que Peabody n'était pas qu'une tête dépourvue de corps.

— Que s'est-il passé ? demanda Lippincott.

— J'ai essayé de l'arrêter, monsieur, mais il a refusé de prendre rendez-vous...

Par curiosité, Lippincott tira le dernier tiroir de l'armoire. Le corps de son employé avait été introduit de force à travers tous les casiers successifs de sorte qu'il était coincé à l'intérieur du meuble comme dans un carcan.

— Je ne m'explique pas ce qui s'est passé, monsieur Lippincott. Un instant, je parlais à cet... ours, et le suivant...

— Je vois. Je pense qu'il faudra employer un chalumeau pour vous

tirer de là. Attendez-moi ici.

— Comment pourrais-je vous attendre ailleurs ? fit Peabody avec des larmes dans la voix.

Il est vrai qu'il n'avait jamais été archivé physiquement jusqu'alors.



DeGoone Slickens s'était enrichi grâce au pétrole texan. Il avait commencé au bas de l'échelle et racheté d'autres compagnies, qu'elles soient à vendre ou non. Personne ne l'aimait, ce qui expliquait les deux gardes du corps postés à l'extérieur ; anciens rugbymen, ils formaient un Mur de Berlin à eux deux et, aux heures creuses, régalaient DeGoone d'anecdotes de vestiaire.

Slickens les considérait comme un bon investissement. Jusqu'à ce que l'un d'entre eux fasse irruption dans son bureau sans se faire annoncer.

— Que se passe-t-il ? demanda Slickens, surpris par l'expression horrifiée du garde.

— Y a un ours là-dehors.

— Quoi ? Mais tirez-lui dessus ! Vous avez un revolver, servez-vous-en !

— Il me l'a pris !

— Un ours ?

— Un ours qui parle !

— Vous n'auriez pas bu, vous ?

— Je sais que ça a l'air dingue, mais il dit qu'il veut vous voir.

— Moi ? Qu'est-ce qu'il peut bien me vouloir ? Je ne chasse que le raton laveur.

— Je sais pas, mais vous feriez mieux de le laisser entrer. Il a pulvérisé Tomaski.

On frappa à la porte.

— Ouvrez ou je casse tout !

— Tenez-vous prêt, dit DeGoone en décrochant une Winchester du mur.

Le garde ouvrit la porte et s'écarta du chemin. L'ours apparut,

toutes griffes dehors. Slickens ouvrit le feu. L'ours continua son chemin comme si de rien n'était.

— Sapristi ! rugit Slickens, pas moyen de le tirer. Barker ! Vous étiez avant-centre. Immobilisez-moi ce sac à puces.

— Sûrement ! cria l'ex-rugbyman en plongeant dans l'ouverture de la porte, je démissionne !

— Parfait, on va pouvoir discuter tous les deux, en tête à tête, dit l'ours.

DeGoone cligna des yeux.

— Mais, dites donc, vous n'êtes pas un vrai ours, vous ! Qu'est-ce que c'est que cette pelure que vous avez sur le dos ?

— Visiblement, vous êtes plus malin que vos gardes. Ils ont cru que j'étais un ours en chair et en os.

— Ce sont d'ex-rugbymen...

— Trop de stéroïdes, probablement. Bon, passons aux choses sérieuses. Et d'abord, posez ce truc. Si on me prend à rebrousse-poil, je peux devenir méchant.

DeGoone hésita, puis remis son fusil en position de tir avec la rapidité d'un coureur des bois. Il n'eut pas le temps de fermer un œil que l'ours l'avait délesté de sa Winchester.

DeGoone resta là, les bras suspendus dans le vide et son doigt pressa sur le néant.

L'ours plia la carabine en fer à cheval et la lança vers une tête d'élan accrochée au mur. Elle se balança un instant autour d'une corne, puis s'immobilisa.

— Je suis Oursman, le fantôme de Wall Street. Chaque fois qu'il y a un krach, je sors, de mon hibernation. Et mon message est : « Que cela ne se reproduise pas. »

— Pourquoi moi ?

— Quelqu'un s'amuse avec les actions Global. Vous en avez acheté un wagon. Si vous êtes responsable, Oursman revient et vous déchire la figure.

Ses griffes se levèrent en guise d'avertissement. DeGoone retomba dans son fauteuil.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez. J'ai acheté des actions Global, mais j'embarque des valeurs comme ça tous les jours de la semaine !

— Rappelez-vous mon avertissement. Tenez, dit-il en arrachant

quelque chose de sa poitrine pour le jeter sur le bureau. Une dent d'ours.

— C'est une dent magique. Mettez-la sous votre oreiller. Si votre cœur est pur, je ne reviendrai pas.

Sur ces mots, l'ours sortit de la pièce. DeGoone se précipita sur le téléphone, mais laissa son geste en suspens : jamais la police ne croirait une histoire pareille...

Il posa le téléphone et se dirigea vers son ordinateur. Il entra dans une messagerie intitulée « Descendants du Mayflower », et attaqua son clavier de deux doigts boudinés.



Wall Street se nourrit de rumeurs et de spéculations. Après deux apparitions de l'Ours de Wall Street, téléphones et fax furent pris d'assaut. Pendant qu'on préparait quelque chose d'acceptable pour la presse, le tout-Wall Street discutait du phénomène connu sous le nom d'Oursman.

Il en était ainsi lorsque Remo, s'approchant de l'immeuble de Looncraft, Dymstar et Buttonwood, aperçut des sentinelles postées dans le hall. Il se coinça le paquet mal ficelé et puant le formol sous le bras et chercha un endroit où se changer.

Il finit par trouver une rue étroite encaissée entre deux buildings et endossa son costume. Ainsi accoutré, il se dirigea à nouveau vers la Tour Looncraft. Des passants s'enfuirent. Un autre lui offrit cinq cents dollars pour un autographe. Remo l'ignora.

Il entama l'escalade de l'immeuble par la face nord, comme un ours attaquant une ruche. Mais le miel que convoitait Oursman se trouvait au trente-quatrième étage. Remo se hissa sur la corniche. Maintenant, il lui fallait forcer les fenêtres car elles étaient scellées.

À l'intérieur, agglutiné derrière les carreaux, comme des badauds au zoo, un groupe de courtiers le fixaient en riant. L'un d'entre eux alla même jusqu'à coller une tartine de miel contre la vitre, juste devant la truffe de Remo.

C'en était trop. Oursman frappa le verre et fit intrusion dans l'immeuble. Les rires des courtiers, s'étranglèrent dans leur gorge.

L'un d'entre eux s'approcha.

— Vous êtes un taureau ou un ours ?

— Et vous, vous êtes aveugle ou simplement idiot ? répliqua Remo.

— C'est vrai ! hoqueta une femme, il parle !

— Je veux voir Looncraft, grogna Remo.

— Oh, il vient de sortir. À quel sujet vous vouliez le voir ?

— C'est une affaire d'ours, dit Remo en avançant.

Le cercle des courtiers s'élargit pour lui laisser le passage.

Le bureau de Looncraft – une pièce aux cloisons de verre – portait son nom. Remo posa son mufler noir contre la vitre, sa vision obscurcie par les poils. Le bureau était vide. Looncraft n'était pas là.

— Vous savez quand il reviendra ?

— Personne ne le sait, fit une femme.

— Dites-lui que je suis passé. Je reviendrai.

— Certainement pas, dit une voix masculine tremblante.

Un garde traversa la foule, un pistolet aussi tremblant que sa voix pointé sur Remo.

— Vous avez un permis pour chasser l'ours ? demanda Remo.

— Vous n'êtes pas un vrai ours, s'étrangla l'autre.

— Finement observé, concéda Remo. Bon, d'accord, je me rends. Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Vous passer les menottes.

— Bien, je vous en prie, faites donc.

Remo tendit les poignets et attendit patiemment. Il ne voulait pas que le garde surexcité ne se mette à tirer au hasard. Lorsqu'un bracelet s'abattit sur son bras, il balaya l'arme qui tomba à terre. Puis il posa ses pattes sur le nez et la bouche de l'homme.

Le garde s'évanouit bien avant de succomber à l'asphyxie.

— Vous en faites pas, il n'est qu'évanoui. Surveillez vos fenêtres. Je reviendrai.

Il sortit par la vitre brisée. Un Polaroid figea pour l'éternité son postérieur à boutons.

Après qu'il eut disparu, les employés tinrent brièvement conseil. Un consensus se dégagait : ils allaient tout nettoyer et surtout ne rien dire à Looncraft, qui n'avait aucun sens de l'humour. Inutile de jouer à l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'ours, convint l'assemblée.

Il n'y eut aucune contestation, pas même du garde, après qu'il se fut réveillé en hurlant.

CHAPITRE IX

Remo Williams eut la surprise de constater que l'adresse de Nostrum & Cie correspondait à un immeuble de douze étages, tout en chrome et verre bleuté, situé près de Wall Street.

C'est bizarre, marmonna-t-il en poussant la porte à tambour, Smitty n'a pas les moyens de se payer tout ce luxe.

Dans le hall, un employé remplaçait des lettres blanches sur le verre des portes.

— Dites, mon vieux, demanda Remo, c'est bien ici, Nostrum & Cie ?

— C'est l'ancien nom. Maintenant, c'est Nostrum & Scie.

— Je ne vois pas de différence.

— Cherchez donc dans le répertoire.

Remo suivit son conseil. Nostrum & Scie se trouvait au huitième étage.

— Désolé de devoir vous le dire, mais Scie est mal écrit.

— Peut-être, mais quand le chef dit de changer, je change.

— Ce chef, il n'aurait pas le teint d'une noix centenaire qui mesurerait un mètre soixante-cinq ?

— C'est lui, ouais. Sauf qu'il n'a pas l'air si vieux. Je ne lui donne pas plus de soixante-quinze ans, au maximum.

— Je dois être à la bonne adresse, tout compte fait, dit Remo en montant dans l'ascenseur.

Une fois arrivé au huitième, Remo parcourut un long couloir au bout duquel une femme était accroupie sur la moquette, au-dessus d'une plaque précisant : Nostrum & Scie. Un fax, un téléphone et un agenda étaient posés près de ses genoux.

— On vous a piqué votre bureau ? dit-il avec un sourire amical. Une plaque donnait son nom : Faith Davenport.

Elle avait les yeux assortis au ciel, songea Remo, mais ce qu'elle avait de plus admirable était encore son petit nez.

— Le chef nous a libéré de la tyrannie des chaises et des bureaux, dit-elle. À Nostrum & Scie, nous sommes très proches de la terre. Vous n'avez pas de rendez-vous ?

— Non, pas précisément mais je suis un ami de Chiun. Dites-lui que c'est de la part de Remo.

— Remo comment ?

— Il comprendra.

Faith Davenport dit quelques mots dans l'interphone.

— Il veut votre nom de famille.

— Oh, la barbe ! Dites-lui Remo... Stallone.

— Remo Stallone, transmet-elle. Puis, après un temps, elle raccrocha. M. Chiun est très occupé. Il veut que vous preniez rendez-vous.

— Bon, puisqu'il le faut. Quand est-il libre ?

— Tout de suite si vous voulez. Voyons, il est maintenant onze heures vingt-deux minutes, pourquoi ne pas vous inscrire pour, disons, onze heures vingt-trois ?

— Vous voulez rire ?

— Asseyez-vous, je vous en prie.

Remo compta les secondes jusqu'à ce que la secrétaire l'appelle.

— Je vous annonce. Remo Stallone. Oui, il a rendez-vous. Bien, je le fais entrer.

— Merci, dit Remo, incrédule.

— Je me disais bien que vous aviez l'air italien.

Dans la salle, ordinateurs, téléphones et autres accessoires de bureau, tout était au ras du sol. Y compris les employés qui n'avaient pas l'air de s'y trouver très à l'aise. Remo entra sans frapper par une porte proclamant : CHEF en lettres noires.

Le maître de Sinanju était assis sur un tatami posé à même le sol.

— Remo ! dit-il gaiement, bienvenue à Nostrum & Scie.

— Je vois que tout le monde s'est mis à votre mesure.

— Que veux-tu, je suis leur chef et mes employés me sont très fidèles. Bien que j'aie déjà dû en renvoyer quelques-uns.

— Des escrocs ?

— De mauvais épeleurs. Partout où je regardais, scie était écrit sans s. C'est incroyable, Remo, ne pas savoir écrire un mot aussi simple que scie !

— Hé oui... C'est la faute du système scolaire américain.

— Non, c'est la faute de Smith. Il a embauché des incompetents. Heureusement que je suis là pour remettre les choses en place.

— Mais que fait exactement Nostrum ?

— De l'argent ! dit Chiun à voix basse. Regarde.

Chiun lui tendit une feuille de papier. Le décompte des actions de Nostrum.

— Nous les vendons.

— Oui, c'est comme ça que ça se passe, en général.

— Tu ne comprends pas, Remo. Nous imprimons ces papiers dans l'immeuble même et nous les vendons. Les gens sont prêts à payer des fortunes pour ces objets sans valeur.

— C'est peut-être le logo qui leur plaît. Smith a sans doute une idée sur la question. Bon, de mon côté, je passe de bureau en bureau depuis ce matin.

— Avec ton costume ? demanda Chiun, inquiet.

— Bien sûr.

— Ou est-il ?

— Je l'ai déposé dans une consigne, à la gare.

Chiun prit l'air offensé. Remo leva les bras.

— Hé ! Je suis ici en civil !

— Ah, je comprends. C'est pareil dans le film : Après avoir terrorisé les méchants, tu as repris ta véritable identité. Tu les as bien terrorisés au moins ?

— Ils auront des cauchemars jusqu'en l'an 2000. Mais cela n'a pas servi à grand-chose. Personne n'a rien dit d'intéressant. De toute façon, Smith voulait juste que je les secoue. Peut-être que l'un d'entre eux va se remuer.

L'intercom bourdonna. Chiun appuya sur l'une des touches d'un index délicat.

— Deux messagers viennent d'arriver, chef.

— J'arrive de ce pas, dit Chiun. (Il se leva.) Viens, Remo. Je vais t'apprendre à diriger une entreprise. Un jour, tout ceci sera peut-être à toi.

Remo le suivit à travers les bureaux. Tous les employés se redressèrent en se congratulant sur le confort exceptionnel du parquet.

Deux convoyeurs en uniforme s'appuyaient, hors d'haleine, aux caisses qu'ils venaient de transporter à grand-peine jusqu'à la

réception. Ses avant-bras croisés dans les manches de son kimono, Chiun se présenta comme le chef de Nostrum.

— Livraison de Goldman Sachs. Deux cent cinquante lingots.

— Ouvrez les caisses, dit Chiun. Je les compterai moi-même.

Le convoyeur s'exécuta à l'aide d'une barre à mines. Chiun les compta trois fois avant de se tourner vers sa secrétaire.

— Délivrez trois cents titres à cet homme, miss Davenport. À qui est-ce maintenant ?

— Salomon Brothers. Cent lingots.

— Vous savez, Petit Père, dit Remo en voyant arriver d'autres caisses, je ne pense pas que ce soit comme ça qu'ils font d'habitude à Wall Street.

— C'est ainsi que je fais, moi. Sais-tu que, lorsque je suis arrivé, ils vendaient mes actions contre du vulgaire argent ? J'ai demandé à voir mon stock de valeurs Global, et ils m'ont dit que, bien qu'il soit à moi, il n'était pas en ma possession. L'argent change de mains, pas la propriété. Ce système est ridicule. J'y ai tout de suite mis fin.

— Je vois. Smith sait-il que vous êtes là ?

— Je n'ai pas eu de contact avec lui aujourd'hui. Mais je suis sûr qu'il sera enchanté. J'ai vendu plus de valeurs Nostrum aujourd'hui que le mois précédent.

— Vraiment ?

— Laisse-moi te confier un secret, dit-il sur le ton de la confidence alors que les employés emportaient l'or. Les gens paieront n'importe quoi pour quelque chose s'ils pensent que cela a de la valeur. Smith offrait des valeurs Nostrum contre un simple crédit, et peu achetaient. J'ai réclamé de l'or, livrable sur-le-champ, et ils se battent pour en acquérir.

— Petit Père, dit Remo avec une sincérité non feinte, je crois que vous avez le sens des affaires.

CHAPITRE X

En pénétrant dans ses bureaux, Looncraft s'arrêta pour poser une main sur l'épaule de Ronald Johnson qui arborait ce matin-là non sans fierté la fameuse cravate dorée.

— Comment se porte-t-on ce matin.

— Très bien, monsieur. J'ai acheté plus de cinq mille actions Global pour la société, à encaisser lundi, à l'ouverture.

— Hmmm. Seulement cinq mille ?

— J'en ai acheté quelques-unes pour moi-même, admit Johnson.

— Combien ?

— Mille. Tout mon compte en banque y est passé.

— Brave petit... Mais il n'est pas impossible que nous devions nous en dessaisir. J'ai entendu des rumeurs concernant Global...

— Quel genre ? piailla Johnson. Il se reprit et ajouta en baissant la voix : Je veux dire...

— Je vois ce que vous voulez dire, murmura Looncraft. Global semble avoir des ennuis avec son département communication. Ils sont surendettés. Il n'est pas impossible qu'ils revendent une partie de leur actif.

— Mais... Tout ce que j'ai est en Global ! croassa Johnson.

— Ne vous inquiétez pas, Johnson, fit Looncraft en posant une main rassurante sur l'épaule du jeune homme. Vous êtes un employé fidèle. LD&B vous achètera vos titres au prix du marché, si vous le souhaitez.

— Oui ! remercia Johnson avec ferveur. J'exécute l'ordre immédiatement.

— Vous êtes un homme avisé, Johnson.

— Merci, monsieur.

Looncraft s'éloignait lorsque l'employé zélé le rappela. Looncraft effaça le sourire carnassier de ses lèvres avant de se retourner.

— Vous m'aviez demandé d'enquêter sur Nostrum...

— En effet. Passons dans mon bureau.

— Bien, monsieur. J'exécute mes Global et je suis à vous.

Looncraft faillit répliquer, puis se reprit. En guise de représailles, il demanda à sa secrétaire de le faire attendre dix minutes.

Une fois dans son bureau, il alluma son ordinateur et entra dans la messagerie « Descendants du Mayflower ». La première information qui lui parvint lui apprit que le contact Reuter était définitivement perdu. Déprimant.

Il réfléchit. Un nouvel élément entraînait en jeu. Il devrait se préparer.

Sa secrétaire annonça Johnson, qui entra, contrat signé en main. Looncraft vérifia d'un coup d'œil qu'il était dûment et irrévocablement exécuté et fit asseoir Johnson.

— Parlez-moi de Nostrum, dit-il en devisageant son arrière-arrière-arrière-grand-père, H. P. Looncraft.

— Ils font partie de la NASDAQ, l'Association des courtiers indépendants. Ce fut difficile d'en tirer quelque chose. Ce n'est que ce matin que j'ai appris que leurs actions montaient en flèche. On se les est arrachées toute la matinée.

— Aujourd'hui ? Mais on est samedi ! La Bourse est fermée.

— C'est là qu'on entre en plein délire. Ils les vendent directement de leurs bureaux. Pas de crédit, pas d'OPA. Directement de la main à la main.

— C'est absurde ! cracha Looncraft, suspendu à ses lèvres.

— Et ils se font payer en or. Et leur prix a sextuplé ce matin. C'est la règle : si vous fournissez l'or, vous raflez les actions.

— Les titres eux-mêmes ? Vendus au comptoir, comme des légumes ? C'est absurde. Plus personne ne pratique l'échange de titres de nos jours.

— Eux, si. Et d'après la rumeur, ils valent gros. On peut imaginer la réaction lorsque la Bourse s'ouvrira lundi.

— Qui dirige Nostrum ?

— Leur P-DG est un mystérieux Chiun, tout court. Un Coréen.

— Hmmm. Les Coréens sont des durs.

— Tout le monde pense qu'ils vont supplanter les Japonais.

— Cela reste à voir. Et que produisent-ils ?

— C'est la question. Impossible de savoir quels sont leurs produits, s'ils en ont. Pourtant, leurs bénéfices sont confortables. Et si les courtiers continuent de leur fournir de l'or, ils iront loin.

— Combien de valeurs Global ont-ils acquis ?

— Pas mal. D'après mes estimations, entre sept et huit mille. Au fait, depuis que vous m'avez racheté mes valeurs Global, LD&B possède cinq pour cent des actions de cette firme. Et, selon les règles de la Commission des opérations boursières, vous devez annoncer vos intentions à ce sujet.

— Je compte faire une offre à quatre-vingts par action, et je souhaiterais que vous vous en chargiez.

Ronald Johnson fit un bond, laissant tomber ses notes.

— Mais je viens de vous vendre mille actions à cinquante !

— Et, il y a un quart d'heure, vous vous en trouviez fort aise, fit Looncraft d'une manière significative.

— Mais... Vous m'aviez dit que Global était dans une mauvaise passe...

— Il l'est. C'est aussi le plus grand conglomérat au monde, et je le veux.

— Je dois protester, monsieur. Vous avez profité de mon statut d'employé.

Les yeux de Looncraft se rétrécirent jusqu'à ressembler à ceux des tableaux. Johnson se sentit fixé par une hydre aux nombreuses têtes.

— Il y a un quart d'heure, mon bon monsieur, je comptais liquider mes avoirs Global. Mais vos informations sur Nostrum laissent à penser qu'ils savent sur GLB quelque chose de plus que moi. J'ai changé d'avis. Si vous n'aviez pas paniqué, vos actions seraient toujours vôtres. Vous connaissez la règle du jeu. Le temps est essentiel. Parfois quelques minutes suffisent. Vous venez d'en avoir la preuve.

— Je me permets de remarquer que mon information vous a amené à telle conclusion. Ne puis-je avoir ma part du potentiel ?

— Si, bien sûr. Achetez ce que vous voudrez lundi matin. C'est ainsi que la roue tourne, Johnson. C'est un jeu d'hommes et si vous voulez y jouer, il faut avoir la trempe d'un homme.

— Bien, monsieur, dit Johnson tristement.

— Maintenant, faisons une offre pour Nostrum. Disons, à cent trente l'action. Ni plus ni moins.

— Nostrum ? Et Global ?

— Je dois contrôler Nostrum si je veux acheter Global, à cause de ce Slickens. À l'heure actuelle, il possède plus de Global que moi, le bâtarde.

— Tout de suite, monsieur, fit Johnson en se levant.

— Eh, dites-moi, vous avez une tache sur votre cravate. Nettoyez-la. Elle appartient à la société.

— Merci, monsieur, ajouta Johnson en sortant.

Décidément cette cravate lui avait coûté cher.

Lorsqu'il fut sorti, Looncraft se permit un sourire satisfait. Tous ces jeunes foutriquets. Tous déterminés à gagner, terrifiés à l'idée de perdre. Leur peur était-leur pire ennemi. Et l'alliée de Looncraft.

Il retourna à son ordinateur.

CHAPITRE XI

— C'est incroyable ! fit Faith, la secrétaire de Nostrum & Scie. Tout le monde parle de cet ours.

— Vraiment un ours qui parle ! fit Remo d'un ton sceptique. J'aimerais que vous rapportiez vous-même la nouvelle à Chiun.

— Vous voulez dire le chef ?

— Il m'autorise à l'appeler Chiun, ajouta Remo en tentant d'impressionner la secrétaire, qui semblait en avoir vu d'autres. Il allait l'inviter à dîner lorsqu'un Chiun surexcité fit irruption dans le hall.

— Remo ! piailla-t-il, barricade les portes ! Nous sommes attaqués.

— Vraiment ? répliqua Remo.

— Les forces de la conspiration de Looncraft, Dymstar et Buttonwood sont rassemblées, prêtes à fondre sur nous.

— La société de courtage ? demanda Faith.

— Vous connaissez ces êtres vils ? interrogea Chiun.

— J'ai travaillé chez eux avant de venir ici. Une ambiance détestable d'ailleurs. Très cul-serré. Personne ne connaissait mon nom.

— Alors je vous nomme aide de camp, décida Chiun. Maintenant, préparons notre contre-attaque. Remo, occupe-toi des portes. Personne ne doit pénétrer ici que nous ne connaissons pas.

— Pas de panique, Chiun, voyons !

— Tu es prié de me nommer chef.

— C'est à se tordre de rire ! bougonna Remo.

— Je n'ai pas envie de rire. L'heure est grave. Ma précieuse Nostrum est attaquée.

— Si je peux enfin en placer une, je pourrai peut-être éviter qu'on aille trop loin !

— Et que peux-tu bien connaître en affaires boursières ?

— Assez pour savoir que Looncraft et cætera n'est pas une bande de conspirateurs, mais une boîte d'investissements. Et ils ne vont pas envoyer d'armée en campagne, mais lancer une OPA.

— Voilà, c'est ce que l'on m'a dit : une Opération pirate ! Les chiens !

— Une OPA est une Offre publique d'achat. Ils vont essayer de racheter votre société.

— Mais je ne vends pas !

— Justement. Faith, expliquez-lui. Vous, il vous écouterait.

Faith commença ses explications.

— Eh bien, chef...

— Appelez-moi Chiun, dit-il en jetant un regard suffisant vers Remo, qui se renfrogna.

— Dans le cas d'une OPA de ce style, les prédateurs...

— Prédateurs ! grinça Chiun.

— C'est un terme de finance, dit Remo.

— Les raiders, si vous préférez...

— Les raideurs ? fit Chiun, intrigué.

— Enfin, on fait un appel d'offre disant, par exemple, que Nostrum vend à cent dollars l'action.

— C'était il y a dix minutes. Entre-temps, je l'ai montée à cent dix.

— D'accord à cent dix dollars l'action. Le raider annonce alors qu'il est prêt à acheter les actions à cinquante dollars de plus.

— C'est vrai, il le ferait ? cria Chiun. Alors, je vends !

— Erreur. Car si le raider achète assez de parts, il peut avoir son mot à dire dans la gestion de l'entreprise. Vous ne savez pas cela ?

— Chiun est dans ce pays depuis peu, intervint Remo.

— Silence ! clama Chiun. Je ne comprends pas. Nostrum est à moi. Comment peut-on vouloir la contrôler en achetant des actions ? Ce n'est que du papier.

— Vous devriez lire les reçus, de temps en temps, glissa Remo.

— Posséder des actions aboutit à avoir des intérêts dans une société, ajouta Faith.

— Je peux comprendre leur intérêt, concéda Chiun, mais qu'ils posent leurs yeux pleins d'envie sur mon magnifique immeuble de loin.

— Intérêt est un terme de finance signifiant propriété. Ils achètent des morceaux de la propriété de la compagnie.

— Vous voulez dire qu'en vendant des actions, j'ai vendu ma compagnie ?

— Mais où est le problème, s'étonna Faith, si vous conservez la majorité. Combien possédez-vous d'actions en réserve ?

Le front de Chiun s'assombrit. Puis il s'éclaira soudain.

— Je ne sais pas, concéda Chiun, j'ai vendu si vite en ignorant la valeur réelle des actions...

— Félicitations, fit Remo, narquois.

— Qu'importe ! triompha Chiun, il me reste l'or !

Remo se tourna vers Faith.

— Vous le lui dites ou je m'en charge ?

— L'or appartient à la société, dit doucement Faith. Il n'est pas à vous.

— Mais Nostrum m'appartient !

— Et aussi aux actionnaires, expliqua Faith, c'est-à-dire à ceux qui vous ont acheté des actions.

— Et surtout Looncraft s'il réussit son OPA, ajouta Remo.

— Smith m'a trahi ! ragea Chiun, exaspéré.

— Il n'est peut-être pas trop tard, dit Faith gentiment. Souvent, ces raiders achètent des groupes afin d'en revendre des parts entières avec un bénéfice. À moins que Nostrum ne possède des titres qui intéressent LD&B.

Remo claquait des doigts.

— Global ! Peut-être qu'ils veulent vos actions Global. Smith a dit que ce n'était pas impossible.

— Alors, je vendrai Global ! exulta Chiun.

Remo l'attira à bonne distance des oreilles de Faith.

— Ce n'est pas une bonne idée. Interrogez Smith d'abord.

— Mais ce n'est pas la compagnie de Smith, c'est la mienne, celle que j'ai construite de mes propres mains.

— Demandez d'abord à Smith.

— Je n'ai plus confiance en lui. Il ne m'a pas préparé aux dures réalités de la finance.

— Il faudra pourtant bien l'appeler. Nous attendions une touche, peut-être qu'on la tient.

— Il y a un autre moyen. C'est un travail pour...

— Non ! Pas ça !

— ... Oursman, murmura Chiun. Après tout, Nostrum pourrait embaucher un assassin. Je suis le meilleur, bien sûr, mais étant le chef, je ne peux décemment pas m'occuper de si basses besognes.

— Alors, comme ça, vous vous prenez pour un grand de ce monde ? Alors qu'une vulgaire boîte d'investissements s'apprête à vous racheter jusqu'au dernier bout de moquette de votre empire ?

— Ceci est mon château, dit fermement Chiun.

— Plus maintenant que vous avez vendu l'essentiel de vos parts ; Looncraft peut s'en approprier.

— Peut-être pourrez-vous les racheter ? interrompit Faith.

— Quoi ? Vous voulez que je rachète tous ces bouts de papier sans valeur ?

— Ils ne sont pas sans valeur, puisqu'ils vous font perdre vos parts de propriété, rétorqua Remo. Peut-être que je n'y connais pas grand-chose à la finance, mais ça, au moins, je l'ai compris.

— Je crois que je vais finalement parler à Smith.

Ils partirent téléphoner dans le bureau de Chiun.

— Smith ? lança Chiun. Nostrum est assiégée par une cabale nommée Looncraft, Dymstar et Buttonwood.

— Parfait ! C'est ce que j'espérais, dit Smith. C'est bien la preuve que Looncraft s'intéresse aux parts de Global que détient Nostrum.

— Peut-être pas, intervint Remo.

Il raconta à Smith la méthode de vente de Chiun.

— Oh, non ! grogna Smith accablé, pour ces requins, c'est du sang dans l'eau ! Ils pensent qu'on mijote quelque chose. Pas étonnant dans ce cas que Looncraft ait acheté, il vous prend pour une société en plein essor.

— Peut-être que Global n'est pas visé, en fin de compte, dit Remo, déçu.

— C'est fort possible.

— Nous n'avons qu'à leur offrir Global pour voir leur réaction, lança Chiun.

— Non. Global est notre appât. Il ne faut s'en séparer sous aucun prétexte, ni d'aucune autre possession. Nous sommes responsables envers l'économie mondiale et devons montrer, notre confiance du marché.

— Je vous préviens, Smith, avertit Chiun, ni vous ni personne ne

pourrez m'arrêter !

— Peut-être devriez-vous quand même réunir le conseil d'administration avant de vous lancer, fit Smith après un instant de réflexion.

— Qui est-ce ?

— Les copropriétaires de Nostrum. Les actionnaires. Remo en fait partie. Il est même secrétaire du conseil.

— Quoi ? Remo possède aussi Nostrum ?

— Qui, moi ? demanda Remo, surpris.

— Et il y en a d'autres, ajouta Smith. Et ils doivent être réunis avant toute opération importante, comme la vente des parts Global.

Chiun était vert de rage. Ses yeux étaient devenus de simples fentes.

— Ce sera inutile, fulmina-t-il. Mais puisque vous êtes si bien informé, que me conseillez-vous de faire ?

— Looncraft veut Nostrum. Pourquoi ne pas le rencontrer ? Vous pourriez ainsi jauger l'adversaire, prendre sa température ?

— Pourquoi ? Il est malade ?

— C'est une expression pour savoir s'il est intéressé par Nostrum ou le stock Global. Le marché asiatique s'ouvrira à huit heures dimanche soir : notre temps est précieux. Nous ne pouvons nous permettre un nouveau krach.

— Très bien, dit Chiun avant de raccrocher et se tournant vers Remo, il ajouta :

— Vous ne m'aviez pas dit que vous étiez le secrétaire de Nostrum ?

— Parce que je ne le savais pas. Et si vous voulez savoir la vérité, je m'en fous ! Tout ça, c'est du vent – Rien ne m'appartient, pas plus qu'à vous ! Cette société, c'est un château de cartes et quand le travail sera terminé, Smith y mettra le feu, soyez-en sûr.

— Et Smith regrettera ce jour-là, ajouta Chiun.

— Bon, dit Remo. Que devons-nous faire... Chef ?

— Ta mission est de prendre place à la réception. N'es-tu pas secrétaire ? Alors fais ton travail et mérite ton salaire.

— Je suis payé ?

— Deux dollars de l'heure.

— C'est ce que touche Faith ?

— Elle a l'ancienneté pour elle. D'autre part, elle est désormais mon aide de camp dans la bataille à venir.

— N'importe quoi plutôt que ce costume d'ours, dit Remo avec ferveur.

CHAPITRE XII

Looncraft finit sa tasse de thé avant de répondre à l'intercom. Il était six heures, la fin d'une journée très occupée, et il n'entendait pas être dérangé.

— Un certain M. Chiun en ligne deux.

— Chiun, de Nostrum ?

— C'est ce que j'ai cru comprendre, monsieur Looncraft.

— Dites-lui que je suis en réunion, s'empressa Looncraft. Qu'il rappelle plus tard. Laissons mijoter ce mendiant.

Looncraft se rencoigna dans son fauteuil, surpris. Il n'avait néanmoins aucune raison de lui parler, sinon par curiosité envers ce nouveau génie de Wall Street capable de demander des lingots d'or en échange de ses actions.

Looncraft se brancha sur la messagerie « Descendants du Mayflower », étonnamment calme. Il s'attendait à des informations plus précises sur l'affaire Reuter. Puis il quitta son bureau, ignorant ses employés et particulièrement Ronald Johnson.

Ce n'est que lorsque sa Rolls démarra qu'il renifla une odeur étrange, comme une odeur de fauve. Puis il heurta quelque chose de rugueux, assis à côté de lui dans la limousine.

— Alors, ça baigne ? demanda une voix rocailleuse.

Looncraft alluma la lumière, révélant une silhouette drapée de fourrure.

— Qui diable êtes-vous ?

— L'ours de la Bourse...

— Calembredaines ! Je connais Wall Street et tout ce qui s'y trouve, et n'ai jamais entendu parler de vous.

— Ne me dites pas que vous n'avez pas reçu mon message ?

— Quel message ?

— Que je passerais !

— Vous ne seriez pas un peu dingue ?

— Et vous, vous ne seriez pas anglais, par hasard ? interrogea Remo.

— Mes ancêtres ont construit l'Amérique à l'heure où les vôtres

devaient encore habiter des cavernes.

— J'aurais juré... En tout cas, c'est bien vous qui essayez de mettre le grappin sur Nostrum & Scie. Avec un S.

— Il n'y a pas de loi m'interdisant d'acquérir une telle compagnie si ça me plaît.

— Sachez que cela nous déplaît souverainement. Le conseil d'administration n'apprécie pas votre intérêt, et encore moins vos ingérences.

— C'est Chiun qui vous envoie ?

— En fait, je suis l'esprit de Wall Street. Je défends les bonnes compagnies contre les méchantes. Vous êtes le méchant.

— Foutaises. En affaires, il n'y a ni bien ni mal. Il n'y a que des profits et des pertes.

— Ainsi parle un authentique pirate. Pourquoi vous intéressez-vous à Nostrum ?

— Si vous voulez en parler, prenez rendez-vous auprès de ma secrétaire.

— Inutile, fit l'ours en agrippant un bon morceau de la chemise de Looncraft, puisque je vous ai sous la patte.

— Lâchez-moi, espèce de malotru !

— Vous n'avez pas répondu au coup de fil de Chiun. Il est furax.

— Je m'en moque. Et je vous prie de lâcher ma chemise. Elle est faite sur mesures.

— Désolé, fit Remo en époussetant une saleté imaginaire de la chemise de Looncraft. Oh pardon ! ajouta-t-il, lorsque les griffes lacérèrent sa cravate, j'ai oublié de me faire les ongles. Je sors juste d'hibernation, vous savez.

— Arrêtez ces singeries. Je sais bien que vous n'êtes pas un ours.

— Gagné. Sous cette carpe se trouve un être humain. Mais personne ne doit voir mon visage, voilà pourquoi je suis devenu Oursman.

— Oursman ?

— C'est un dur boulot, mais il faut bien que quelqu'un protège les petits investisseurs. Vous voulez Nostrum. Je vous dis que Nostrum est hors de portée. À moins que vous ne souhaitiez investir dans les ennuis.

— Il m'appartient de le déterminer.

— J’attendais cette réponse, alors je vous le demande tout net : c’est le stock global qui vous intéresse ?

— Je n’ai pas à vous répondre. Allez voir votre patron...

— Chef. Il préfère qu’on l’appelle chef.

— Dites à votre chef que P. M. Looncraft entend bien acheter autant d’actions Nostrum qu’il le peut et ensuite, il se fera un plaisir de virer M. Chiun de son poste le jour où il entrera chez lui en propriétaire.

— Si c’est votre dernier mot, déposez-moi au prochain carrefour et soyez assuré que dans moins d’une demi-heure, vos paroles seront fidèlement rapportées.

Looncraft se pencha sur l’interphone.

— Mipps, arrêtez-vous là. J’ai un passager qui souhaite descendre.

— Je m’excuse, monsieur Looncraft, vous êtes seul là derrière.

— C’est justement ce dont je voudrais vous entretenir après que nous aurons déchargé notre passager, fit Looncraft d’une voix glaciale.

Trois taxis ignorèrent la patte levée de Remo. Le quatrième ne fut que trop content de véhiculer Oursman lorsqu’il bondit sur son toit au feu rouge et entra par la vitre en rugissant : « Immeuble Nostrum ! »

— Vous avez des poches dans ce costume ? s’enquit prudemment le chauffeur.

Une lourde patte se posa sur son épaule, et les griffes entamèrent la chair de son épaule.

— C’est une question très indiscrete à poser à un ours.

Le chauffeur brûla le feu rouge dans sa hâte de déposer Remo à destination.

Plus tard, Oursman entra dans l’immeuble de Nostrum. Mais ce fut Remo qui descendit au huitième étage.

— Alors, c’est la guerre ! s’écria Chiun après avoir pris connaissance du message de Looncraft.

— Parfait. Et quel est votre plan de bataille ?

— Nous allons fondre sur l’ennemi et lui faire regretter sa témérité !

— Mais nous aurons tout au plus éliminé Looncraft, fit remarquer calmement Remo, pas de LD&B. Quelqu’un d’autre prendra sa place à la tête de la compagnie, et, le problème sera le même.

— Alors, nous frapperons son successeur !

— J'admire votre opiniâtreté, mais je doute que Smith soit d'accord.

— J'en ai assez de Smith.

— Parfait. Filons à Mexico tous les deux.

— Pas avant que ceci ne soit réglé. Appelle-moi Smith.

— Vous savez, quand Smith vous a dit que j'étais secrétaire, il n'a pas dit que j'étais votre secrétaire.

— Non ? Alors pourquoi est-ce que tu obéis à mes ordres ?

— Laissez tomber, grogna Remo en composant le numéro. Smith ? C'est Remo. Looncraft a à peu près admis qu'il s'intéressait au stock Global.

Remo écouta, puis leva les yeux.

— Il veut nous voir.

— Dis-lui que je suis pris par mes affaires.

— Vous avez entendu, Smitty ?

Il écouta de nouveau, puis dit à Chiun :

— Il dit que si la Bourse dégringole lundi, Nostrum ne vaudra pas le béton de ses murs. Je cite.

— Bien, dit Chiun. J'essaierai de lui trouver un créneau.

Remo raccrocha et demanda :

— J'appelle une agence de voyages ?

— Inutile. L'avion de la compagnie est à notre disposition.

— Vraiment ? On a un avion privé ?

— Comme tous les gens importants. Viens, Remo.

Il suivit le maître de Sinanju. Dans la salle des courtiers, Chiun lança d'une voix forte :

— Trimez, laquais !

— Oui, chef ! répondit le chœur antique.

— Mon peuple m'aime, dit Chiun alors que les portes de l'ascenseur se refermaient.



Smith attendit le signal annonçant l'arrivée de Remo et Chiun au sanatorium de Folcroft pour passer de son fauteuil à sa chaise roulante. Le duo fit son apparition peu après.

— Maître Chiun, Remo, fit Smith, distant.

Remo s'affala sur le canapé et croisa les bras.

— J'ai peur que cette réunion ne soit justifiée, dit Smith. Dans vingt-quatre heures s'ouvrent les marchés de Tokyo et Hong-Kong, et il y a déjà des signes de nervosité. Cela n'annonce rien de bon pour lundi.

— Et alors ? dit Remo. Tout le monde sait que les petits porteurs ont été laminés en 1987. Il ne reste plus que les grosses boîtes. Et tous mes avoirs sont en liquide.

— Et les miens en or, ajouta Chiun.

— S'il vous plaît, corrigea Smith, conduisons-nous en adultes !

— Chiun ici présent, qui est incapable de faire la différence entre une Swatch et une Rolex, se pavane avec des airs de grands chefs pendant que moi je dois cavalier dans Wall Street déguisé en ours, et vous voudriez qu'on se comporté en adultes ? Désolé, Smith.

Smith tripota son stylo.

— Nous avons progressé, constata-t-il. Nous savons que c'est Global qui est visé et que Looncraft est notre principal suspect. Bien qu'il soit difficile de croire que le P-DG de l'une des plus grosses sociétés d'investissement au monde envisage de provoquer un véritable raz de marée boursier simplement pour s'approprier une compagnie, aussi attractive soit-elle. LD&B risquent gros sur ce coup.

— Les derniers soubresauts des marchés financiers les ont peut-être poussés à des solutions désespérées, suggéra Remo.

— C'est possible. Mais pour prendre le contrôle de Global, il leur faudra s'approprier non seulement les avoirs de Nostrum, mais aussi ceux de la banque Lippincott et DeGoone Slickens. Lorsque Slickens va apprendre que son ennemi juré s'intéresse à Global, il va tenter de le contrer. C'est peut-être pour ça que Looncraft n'a pas attaqué ouvertement Global. Il attend peut-être l'effondrement général de lundi, espérant que les prix baisseront tellement que les autres porteurs n'aient pas d'autres solutions que de vendre.

— Je n'entends rien à tout cela, se plaignit Chiun.

— Moi non plus, admit Remo. Si Looncraft s'attend à un effondrement des cours provoquant des ventes massives, pourquoi s'acharne-t-il sur Nostrum ? Il pourrait laisser jouer le temps.

— Il sait que je suis plus coriace, insista Chiun. Ma réputation m’a précédé.

— Non, trancha Smith, le raisonnement de Remo est tout à fait pertinent.

Remo adressa un sourire triomphant à Chiun, qui lui tourna le dos.

— C’est plus complexe que cela en a l’air, marmonna Smith. Et quel est le rapport avec Reuter ? Looncraft n’a pas de liens avec l’agence de presse que je sache.

— Vous savez, Remo, Looncraft m’a semblé très anglais.

— Looncraft ? C’est absurde. Il est issu d’une longue génération d’Américains qui tous ont participé au développement du pays. Lorsque la Bourse s’est créée à l’ombre d’un arbre, près de l’emplacement actuel de Wall Street, il y avait déjà un Looncraft sur le coup.

— C’est drôle, il m’a dit à peu près la même chose, sauf qu’il n’a pas mentionné l’arbre. Mais il avait typiquement l’allure d’un Anglais, sauf l’accent. On aurait dit un acteur de Hollywood dans le rôle d’un personnage anglais.

— Sa famille remonte à la Révolution, il est peut-être fier de ses ancêtres, tout simplement.

— Un Coréen est un Coréen, dit sagement Chiun. Personnellement, je vis dans ce pays, et pas plus que mes ancêtres qui sillonnèrent le monde, je n’ai rien abdiqué de mes sentiments coréens. En ce pays, un Blanc passe pour un Américain au bout d’une génération, mais un Coréen, un Chinois ou un Turc restera un étranger dans son cœur. Si Remo a perçu Looncraft comme un anglais, peut-être l’est-il au fond de lui-même.

— Looncraft n’est pas plus anglais que moi, dit Smith.

— C’est marrant, intervint Remo, mais maintenant que vous le dites, il m’a fait penser à vous, Smith.

— Et vous-même, vous êtes bien originaire de la province de Nouvelle-Angleterre ? questionna Chiun.

— Ça ne veut rien dire, voyons ! Ce n’est plus maintenant qu’un nom, totalement détaché de toute connotation politique. Je crains fort que vous ne soyez très loin de la réalité culturelle américaine...

— Et vous de la réalité de la nature humaine, rétorqua Chiun.

— J’y réfléchirai. Bien, voilà ce que nous devons faire d’après moi : maintenant que nous savons que Global est bien la cible de Looncraft, il n’y a aucune raison de s’opposer à ses visées sur Nostrum.

Peut-être que cela le fera relâcher sa pression sur le marché. Si Looncraft peut mener à bien une OPA sur Global, cette transaction peut encourager la Bourse.

— Vous le pensez ? s'enquit Remo. Ce serait faciliter ses plans.

— Par-dessus tout, il nous faut éviter le krach à l'ouverture, lundi matin. Si Looncraft est notre manipulateur, nous nous occuperons de lui plus tard. Le marché des changes passe en premier. Vous êtes d'accord, maître de Sinanju ?

— Pourquoi me demander mon avis ? fit Chiun sèchement, je ne suis pas seul propriétaire de Nostrum. Vous n'avez qu'à consulter Remo, mon secrétaire, qui garde ses secrets, même envers moi. Ainsi que ce conseil d'administration, dont je n'entends guère les conseils.

— J'obtiendrai leurs votes par procuration. Ce ne sont que des hommes de paille.

— Tu as entendu, Remo ? grogna Chiun, je partage la propriété d'une compagnie avec un ours et des épouvantails.

— Eh, je vous ai toujours dit que ça sentait l'arnaque ! Plaiguez-vous à Smith, pas à moi.

— Je suivrai vos suggestions, Smith, mais uniquement pour protéger ma corporation de ces prédateurs.

— Parfait. Mais faites vite maintenant. Nous n'avons plus une seconde à perdre.

Alors qu'ils atteignaient la porte, Smith appela :

— Un instant, Remo, j'ai un service à vous demander.

— Pas question, dit-il par-dessus son épaule, je ne travaille plus pour vous, mais pour Chiun.

— En fait, je me demandais si vous auriez l'obligeance de me pousser jusqu'à ma voiture.

Remo s'exécuta et le prit dans ses bras pour le poser derrière son volant.

— Vous pouvez conduire ?

— Mes jambes ne me portent pas, mais je peux appuyer sur les pédales. Tenez-moi au courant.

Remo le regarda partir, le visage triste.

— Même après tout ce qu'il nous a fait, j'ai pitié de lui.

— Et moi de même. Mais n'oublie pas sa rouerie !

— En effet. Bien, allons-y, l'avion de Nostrum nous attend !

CHAPITRE XIII

La maison de Looncraft, à Long Island, était un manoir à deux étages, conçu pour pouvoir supporter n'importe quelle catastrophe naturelle : ouragan, tornade, tremblement de terre, elle pouvait résister à tout, excepté une attaque nucléaire directe. Un abri antiatomique, situé au sous-sol, était prévu pour cette éventualité.

Looncraft tenait à sa tranquillité, et sa maison le protégeait contre toute intrusion. Ainsi, lorsque le carillon de l'entrée retentit, il eut une grimace de désapprobation. Il avait horreur des visiteurs, surtout à l'improviste.

Son maître d'hôtel annonça avec un accent d'Oxford :

— Je vais voir de qui il s'agit, maître.

Looncraft oublia cette visite. Danvers, le maître d'hôtel, était importé de la meilleure école hôtelière d'Angleterre. Personne n'entrait sans son autorisation.

Looncraft entendit néanmoins sa voix grimper dans les aigus :

— Messieurs, voyons, vous n'êtes...

Le son fut coupé d'une façon si abrupte que Looncraft, alarmé, sauta sur ses pieds. Il se dirigea vers l'entrée de l'abri antiatomique, située dans un coin de la pièce. Il savait la menace que les kidnappings faisaient peser sur les hommes d'affaires modernes.

Une voix calme l'arrêta.

— Je vous le dépose où ?

Il se retourna pour voir un homme d'âge indéterminé traverser la pièce, portant les cent kilos de Danvers sous un bras, comme un oreiller de plumes.

Plus étonnant encore, le maître d'hôtel ne se débattait pas. Il semblait être devenu rigide comme un cadavre.

— Danvers ! Que lui avez-vous fait ?

— C'est une longue histoire. Bon, je vous le mets où ? On n'a pas toute la nuit.

— Sur le divan.

Danvers s'affala sur les coussins et ne bougea plus.

— Que me voulez-vous ? demanda Looncraft. L'intrus ne semblait pas armé, mais Looncraft savait que certains hommes, comme d'autres

prédateurs, vous couraient après si vous tentiez de vous échapper. Lui ne s'enfuirait pas : il était un Looncraft, et un Looncraft ne se défile pas comme un poulet effrayé. Excepté, bien sûr, si sa vie en dépend.

— Quelqu'un veut vous voir.

— Je ne viendrai pas avec vous !

— Impeccable : c'est lui qui vient à vous.

Apparut alors la silhouette étonnante d'un minuscule Asiatique vêtu d'une tenue de cérémonie bleu et or, les bras croisés dans ses longues manches. Un mandarin sorti d'une gravure ancienne.

— Je suis Chiun, de Nostrum & Scie.

— Vous faites preuve d'un certain culot pour vous introduire ainsi chez moi, constata Looncraft avec une moue dédaigneuse.

— J'ignorerai l'impertinence avec laquelle vous avez méprisé mes appels, car je viens en paix. Vous convoitez Nostrum, mais je pense que ceci est votre véritable but.

Ses manches se séparèrent, dévoilant une liasse de feuilles de papier maintenues dans une griffe d'ivoire. Looncraft reconnut des actions au porteur.

— Et de quoi s'agit-il ? demanda Looncraft.

— Je vous avais dit qu'il parlait comme un Anglais, interrompit l'homme en tee-shirt.

— Il ne parle pas comme un Anglais, rétorqua Chiun, mais comme un habitant de Gaule.

Looncraft aboya un rire bref.

— De Gaule ? Doux Jésus !

— Je vous offre ces titres, car l'on m'a avisé que ce serait agir sagement.

La moue dédaigneuse de Looncraft disparut comme par enchantement.

— À la Bourse ou...

— En or, rétorqua Chiun. Pas de chèque.

— Je crains de n'avoir point d'or sous la main à ce moment précis, dit Looncraft, amusé.

— Prenez du liquide, intervint l'homme en tee-shirt.

Chiun hésita. Looncraft se demanda s'il n'était pas de sang mêlé. Il détestait ces gens à l'ascendance diluée.

— Fort bien, concéda Chiun à contrecœur.

— Un instant, fit Looncraft en se rendant à son coffre. Il compta une liasse de billets de cent dollars.

— Si vous renoncez à toutes vos possessions, dit-il, cette somme devrait couvrir la transaction.

Actions et argent changèrent de mains.

— Vous ne les comptez pas ?

— Vous avez raison, je vais les recompter, acquiesça Chiun, qui vérifia le nombre de billets et fit disparaître l'argent dans une de ses manches.

— Ces titres ont l'air corrects, reprit Looncraft. Ce qui conclut notre transaction pour le moins originale.

— Vous avez ce que vous convoitiez, homme d'affaires, fit Chiun, glacial. Maintenant, ne touchez plus à Nostrum.

— Je suis un homme d'affaires, en effet. Je ne fais que ce qui est bon pour mon négoce. Et je vois qu'à votre façon, vous ne manquez pas de sérieux.

— Qu'il en soit ainsi, Conclut Chiun en se dirigeant vers la porte et jeta par-dessus son épaule : Tu viens, Remo.

— Attendez ! Et Danvers ? demanda Looncraft.

— Mettez-le près du feu, dit Remo, sur le pas de la porte. Ses muscles devraient se ramollir en un rien de temps.

— Mais...

La porte se referma et Looncraft se tourna vers le cauchemar d'arthritique qu'était devenu son maître d'hôtel.

— Danvers, j'attendrai vos explications concernant votre faillibilité à remplir votre devoir.

— Cet homme n'est pas digne de confiance, dit Chiun une fois installé dans la voiture.

— Il a ce qu'il veut, fit Remo.

— Des êtres tels que lui n'ont jamais ce qu'ils veulent. Leurs appétits sont insatiables.

— Vous êtes bien placé pour le dire. Je peux vous laisser à l'hôtel ?

— Où vas-tu ?

— Rendez-vous. Avec Faith.

— Je ne suis pas sûr d'approuver une telle fraternisation entre mes

employés.

— Qu'allez-vous imaginer ? Elle a travaillé pour Looncraft. Je peux en tirer des renseignements, au cas où on aurait encore affaire à lui.

— Soit. Mais pas de fraternisation, rappelle-toi.

— Parole de scout, promit Remo.

Remo Williams regarda le gardien de l'immeuble où habitait Faith Davenport insérer son nom – Remo Stallone – dans son ordinateur en vue de le fixer à sa destinataire.

— Ne serait-il pas plus simple de lui passer un coup de fil ? demanda-t-il.

— Dans cet immeuble, on ne dérange pas l'intimité de nos hôtes, renifla le garde avec mépris.

Le fax bourdonna, et une feuille de papier imprimé apparut.

— Vous pouvez entrer, dit le garde, dépité. Appartement 21-C.

Faith lui ouvrit, rayonnante, puis eut l'air déçu.

— Je croyais que nous allions sortir !

— En effet. Ma voiture nous attend en bas.

Elle regarda Remo, qui était vêtu d'un pantalon de toile et d'un tee-shirt propre.

— En général, je dîne dans des endroits où l'on exige une tenue appropriée. Et une cravate.

— Je ne porte pas de cravate, précisa Remo.

— Ni de chemise. Entrez, dit-elle en s'effaçant. Remo se sentit soudain comme s'il s'était rendu à un dîner d'affaires revêtu d'un costume de carnaval.

Il s'assit sur un canapé. Il prit une Evian et Faith un scotch.

— Peut-être devrait-on passer commande ? suggéra-t-elle.

— Si vous voulez, fit Remo en pensant qu'il avait souhaité terminer la soirée dans son appartement, mais que le fait de ne pas sortir transformait cette possibilité en impossibilité.

— Je connais un restaurant italien formidable, dit-elle en s'emparant du téléphone. Vous voulez que je commande pour vous ? Tout est bon.

— En fait, je suis un régime strict : riz et poisson. Parfois riz et canard.

— Ils auront bien du poisson, dit Faith en insérant une feuille de

papier dans son fax. Remo sentit un soupçon de panique monter dans sa voix.

— Je ne sais pas ce que je ferais sans fax, dit-elle pendant que l'appareil bourdonnait.

— Je me contente en général du téléphone, aussi primitif que cela paraisse.

— Mais au téléphone, il faut parler à quelqu'un plus efficace. Bien, de quoi allons-nous parler en attendant le repas ?

— De Looncraft, suggéra Remo. Vous avez travaillé chez lui ?

— Ne m'en parlez pas ! dit Faith en faisant la grimace.

— On l'appelle le Roi de Wall Street ?

— Disons Prince. Le chef est le nouveau Roi. Tout le monde en parle. Avant, on se demandait pourquoi Looncraft avait vendu ses avoirs global.

— Il l'a fait ?

— On dit que, au tout début de la dépression, il a liquidé ses avoirs pour les racheter quelques heures plus tard à un prix plus élevé.

— Je n'y connais rien, mais ça n'est pas très logique.

— En effet. Mais assez parlé de Looncraft. Parlez-moi du chef. Je le trouve fascinant.

— Et moi ? dit Remo avec son plus beau sourire.

— Oh, je vous aime bien, mais les hommes puissants m'ont toujours fasciné.

— Eh bien, Chiun a quatre-vingts ans, est né dans un village de Corée qui pue comme une crevette centenaire et en pince méchamment pour Rae Dawn Chong.

— Vraiment ? fit Faith, soudain déçue.

— Tout à fait. Il déteste les Blancs. Surtout les Blanches.

— Oh, poursuivit-elle avant de vider son verre. Son visage se fit lugubre.

Crénom ! se dit Remo, elle en pince pour Chiun.

On sonna à la porte. Elle apporta le repas, perdue dans ses pensées sombres. Remo ouvrit son emballage en plastique et fit la grimace.

— Il y a erreur, dit-il, à moins que vous ayez commandé des calmars au riz.

— C'est censé être de la pieuvre. Et c'est pour vous.

— En effet, à voir les yeux, on dirait une pieuvre.

— Vous vouliez du poisson, dit-elle. Et la pieuvre est très in, cette saison.

— Donnez la mienne aux cheiks, fit Remo en repoussant son assiette. Je ne mange pas de quelque chose qui me regarde.

— Ces allergies doivent être terribles, dit Faith. Je ne sais pas ce que je deviendrais sans bien manger. Ou bien faire l'amour.

Remo lança une bouée de sauvetage à sa soirée.

— Ce qui est ma spécialité, dit-il avec un large sourire.

— Vraiment ? Mais quel genre de phantasmes utilisez-vous ?

— Aucun, répondit Remo, surpris par la question.

— Je pense argent, dit-elle, rêveuse. En fait, le pouvoir m'excite terriblement. Mais comment visualiser le pouvoir ? C'est quelque chose d'abstrait.

— Pour moi, répliqua sincèrement Remo, la puissance c'est très concret. Laissez-moi vous faire une démonstration. Donnez-moi votre poignet.

Elle tendit la main. Remo trouva son poulx du bout de son index.

— Je vais vous montrer la puissance de mon doigt.

Et il se mit à tapoter. Faith prit une expression perplexe, qui se détendit lorsque Remo trouva le bon rythme.

— Lorsque j'en aurai terminé, promis Remo, vous ne pourrez plus voir un index sans être bouleversée. Il symbolisera le pouvoir. Et c'est facile à visualiser.

Faith gémit et ferma les yeux.

En étudiant Sinanju, Remo avait découvert que ces techniques permettant de maîtriser l'univers physique pouvaient aussi servir la sexualité féminine. Malheureusement, la puissance de Sinanju était trop forte, et il lui fallait la retenir. Il n'en donnait à Faith qu'un aperçu.

Faith se mit à trembler. Elle émit une série de « Non » qui se transformèrent en « Oui ». Lorsqu'elle cessa de trembler, un sourire rêveur s'étalait sur ses lèvres.

— C'était comment ?

Faith ne répondit pas. Son orgasme l'avait fait glisser dans une bienheureuse inconscience.

— Flûte ! dit Remo, je croyais pouvoir contrôler ce truc !

Il la souleva et l'étendit sur son lit. Il se demanda ce qu'elle dirait en le trouvant allongé près d'elle, puis reçut une bouffée d'haleine aux relents de scotch et se sentit mal.

Il sortit de l'appartement, écœuré. Il pouvait mener une femme à l'orgasme en touchant son poignet, mais il lui restait à étudier un moyen de la garder éveillée après les préliminaires.

— Ce fut rapide, constata le gardien avec un sourire.

— Plus que vous ne le pensez, répondit Remo, lugubre.

CHAPITRE XIV

Le dimanche suivant le Vendredi Noir, Smith arriva à son bureau à six heures du soir et brancha son ordinateur.

Le marché israélien, le seul à fonctionner le dimanche, était en baisse de dix pour cent. Bientôt, les Bourses de Tokyo, Singapour et Hong-Kong ouvriraient. Et annonceraient peut-être le Lundi Noir.

Le téléphone sonna. Un faux numéro, pensa Smith, mais devant la sonnerie persistante, décrocha.

— Monsieur Winthrop, de Winthrop & Weymouth, veut parler au docteur Smith, fit une voue féminine.

— Je suis le docteur Smith, et veuillez informer M. Winthrop qu'il devrait limiter ses appels aux heures de bureau. Au revoir.

Il raccrocha, puis chercha si sa secrétaire avait laissé une note concernant Winthrop. Enfin, il la trouva.

« M. Winthrop a appelé. Pas de message, c'était personnel. » Smith se demanda ce qu'il lui voulait, puis reporta son attention sur les Bourses asiatiques.

Le marché remonta de dix points, puis baissa de vingt-cinq. Puis il continua de jouer aux montagnes russes. Smith suivait chaque variante comme si sa vie en dépendait.

Il resta en poste jusqu'à l'arrivée de sa secrétaire, à six heures du matin. Les marchés asiatiques étaient alors fermés, et le combat s'était transféré en Europe. Pas de doute : le marché international était durement touché, mais tenait encore debout. Pourtant lorsque la vague frapperait Wall Street, tout serait encore possible.

Profitant d'un instant de répit, Smith alla prendre dans un placard un costume gris trois-pièces, identique à celui qu'il portait et se changea dans son cabinet privé. Il fut impressionné par l'apparence amaigrie que lui réfléchissait son miroir pendant qu'il se vêtait. Il n'en revenait pas d'avoir vieilli si vite. Bien sûr les responsabilités qui étaient les siennes à la tête de CURE étaient écrasantes et il les assumait depuis maintenant près de trois décennies. Il s'étonna d'avoir pu rester aussi longtemps à ce poste et se demanda ce qu'il adviendrait si sa santé lui jouait un tour.

Écartant cette pensée lugubre de son esprit, Smith entreprit de se raser avec son vieux rasoir – cadeau de son père pour son seizième anniversaire. C'était il y a cent ans ! Tout en se rasant le menton, il se

demanda comment il pouvait être le fils de son père alors que le visage que lui renvoyait son miroir était celui de son propre père. Pas dans son ensemble, mais c'étaient bien le même regard, la même chevelure blanche...

Il détaillait un fantôme familial, un fantôme dont les yeux suivaient chacun de ses mouvements et dont les mimiques étaient les siennes. Smith détesta la familiarité de ce visage qui le renvoyait dans sa propre enfance.

Il passa une chemise blanche propre, noua sa cravate rapidement et enfila sa veste avant de regagner son bureau, rafraîchi, prêt pour la sonnerie d'ouverture de la Bourse.

C'est au moment de s'asseoir que ses genoux se mirent à trembler. Harold Smith s'était bien préparé à demeurer à son bureau de l'ouverture – lorsque le cycle reprendrait à Tokyo – jusqu'au samedi suivant, mais il réalisa soudain qu'il allait devoir affronter six longues journées sans un instant de répit.

Dieu avait créé le monde en six jours. Il se demanda si la civilisation mettrait autant de temps à s'écrouler.

En entrant dans la salle principale de Nostrum, les narines du maître de Sinanju furent agressées par un relent bien particulier. Celui de la peur.

— Que se passe-t-il, mes sujets ? demanda-t-il.

— Nous sommes bombardés ici, hurla une voix.

— Bombardés ! demanda Chiun, mais où sont les dégâts ?

— C'est juste une expression, lui répondit Remo en passant dans son bureau.

— C'est un massacre ! fit une autre voix.

— Où ? demanda Chiun allant dans sa direction.

— Mais partout dans la rue ! Le sang est en train de couler.

— C'est terrible, répondit Chiun, l'Amérique est en guerre ?

— C'est juste une expression, Chiun, lui précisa de nouveau Remo.

— Qu'est-ce que vous dites, Remo ? Mes fidèles serviteurs ne me mentiraient jamais ! On nous a bombardés, le sang coule dans la rue. C'est une calamité et ce n'est pas bon pour les affaires.

— Des mots tout ça, reprit Remo, c'est le marché qui s'effondre.

— Le Dow Jones a chuté de soixante-dix points dans la dernière demi-heure. C'est la déroute !

— Pas de reddition, cria Chiun, Nostrum résistera, je vous l'ai promis.

— Vous voulez venir un instant, Chiun, appela Remo sur un ton aigu.

— Reprenez courage, je suis là maintenant, fit Chiun avant d'entrer dans son bureau.

— Le marché s'effondre, dit alors Remo, n'oubliez pas qu'il ne s'agit que d'un jargon boursier.

— Mais c'est un langage de guerre !

— C'est ainsi que les gens voient les affaires. Ils appellent ça la compétition. Écoutez, Chiun, c'est sérieux, les actions de Nostrum s'effondrent aussi.

— Peu importe : j'ai l'or !

— L'or s'effondre aussi.

— Comment ! fit Chiun. Il avisa Faith, venant dans sa direction.

— L'or s'effondre ! grinça-t-il. Que dois-je faire ?

— Acheter, répondit-elle brièvement. C'est le moment d'en profiter.

— Mais mon stock perd de sa valeur d'heure en heure !

— Pour l'instant. Il peut doubler à l'heure suivante. Suivez le mouvement, en attendant une remontée à long terme. Et achetez.

— Mais avec quoi ?

— Votre or. S'il continue à baisser, il vaudra moins que du papier.

— Est-elle folle, Remo ? Elle me propose d'échanger de l'or contre du papier !

— Écoutez-la, dit Remo, elle connaît la Bourse depuis des années. Si vous voyiez son appartement, vous comprendriez.

— Achetez ! hurla Chiun à la cantonade. Achetez tout ! Nous payons en or ! Comptant uniquement !

Avec un cri de : « Allons-y ! », les courtiers retournèrent à leurs téléphones. Bien vite, les camions blindés se massèrent aux portes de Nostrum. Faith en profita pour se glisser contre Remo.

— Hier soir, c'était merveilleux, murmura-t-elle.

— Content que ça l'ait été pour quelqu'un, grogna Remo.





Dans son bureau, un Looncraft époustouflé vit remonter les indices en flèche. Il appela le président de la Bourse.

— Apparemment, lui dit celui-ci, Nostrum offre de l'or contre des actions. Les autres suivent.

— Et pourquoi ? grinça Looncraft.

— Vous n'avez pas entendu parler de Nostrum ? On dit qu'un magicien la dirige. On l'appelle le Roi de Wall Street !

— Quoi ! coassa Looncraft. Mais c'est moi, le Roi de Wall Street !

— Ne me criez pas dans les oreilles, P.M. C'est ce que dit la rumeur. Là où va ce Chiun, les autres suivent comme des moutons. C'est un génie. Il a d'ailleurs peut-être sauvé la Bourse.

— Excusez-moi, fit Looncraft, je dois moi-même m'occuper de mes marchés.

Il raccrocha, puis fit appeler Johnson, oubliant de ne pas l'appeler par son nom. L'employé entra, jouant nerveusement avec sa cravate dorée.

— J'entends mener à bien mon offre pour Nostrum & Scie. Et pour Global, foncez. Je m'occuperai moi-même des détails.



Dans son bureau du sanatorium de Folcroft, Smith, livide, vit monter les chiffres suite à la confiance du nouveau sorcier de Nostrum & Scie. Smith tiqua. Cie était mal orthographié. Jusque-là il n'avait jamais vu son ordinateur faire de fautes... Cet impondérable se perdit dans le flot des ordres d'achat scintillant sur l'écran.

Il était dix heures quarante-cinq. Les Bourses européennes clôturaient de façon modeste cette journée.

Smith enleva ses lunettes. Il connaissait la psychologie du marché. Rien ne prouvait que ces indices puissent tenir, mais cette remontée de deux cent soixante-cinq points était encourageante. Et si elle se maintenait, la crise serait passée.

La cloche sonna à six heures, et Wall Street, triomphant à six cents points, laissa échapper un soupir collectif de soulagement.

— Nous sommes tous riches au-delà de nos espérances les plus

folles ! hurla Remo à ses courtiers épuisés.

— En papier, dit Remo.

— C'est-à-dire ?

— Vous n'êtes riche que si vous vendez vos actions.

— Alors vendez ! Vendez tout !

— Trop tard, la Bourse est fermée.

— Et ce serait une erreur, dit Faith, qui tentait sans succès de sortir une des mains de Remo de sa poche.

— En effet, chef, continua Remo. Si le marché continue de grimper, les actions peuvent doubler de valeur, voire tripler.

— Ah ! Alors, je vendrai, c'est ça ?

— Non, précisa Faith, il ne faut jamais liquider une position avec un potentiel de croissance.

— Mais alors, comment vais-je encaisser mes bénéfices ?

— Ne pensez pas profit, dit Faith. Pensez valeur.

— Je suis en train de penser à l'or que j'ai vendu.

— Ce n'est pas votre or, Chiun, souvenez-vous, c'est celui de Nostrum, fit Remo.

— Pourquoi pensez-vous que je l'ai vendu, répliqua Chiun. S'il s'était agi de mon or, jamais je ne l'aurai vendu !

— Pensez-y comme de l'argent à la banque, reprit alors Faith.

— Mais si le marché s'effondre demain, dit Remo, qu'en sera-t-il ?

— Cela dépend. Toutes nos valeurs sont en actions maintenant. Nous pourrions être liquidés.

— Liquidée ? grinça Chiun, par qui ?

— Encore un terme de finance, précisa Remo, je voulais dire brisés.

Les yeux de Chiun s'agrandirent.

— Brisés, comme appauvris ?

— Comme dépourvus, souffla bêtement Remo.

— Mais c'est impossible, intervint fermement Faith, le marché est à la reprise.

Le téléphone sonna. Chiun alla décrocher.

— Smith ? dit Chiun. J'ai besoin de votre avis.

— C'est assez flatteur, provenant du nouveau Roi de Wall Street.

— Qui, moi ?

— J'appelle pour vous féliciter. Vous avez fait un excellent travail.

— Et pourquoi pas ! Ne suis-je pas le Roi de Wall Street ? dit fièrement Chiun.

— Mais je viens d'apprendre que Looncraft va lancer une série d'OPA pirates. Global est la cible prioritaire.

— Cela ne me concerne pas, rétorqua Chiun.

— Moi non plus. DeGoone Slickens possède l'essentiel de GLB. Il ne le vendra jamais à Looncraft. Et il reste ces mystérieux Crown et Lippincott. Mais Looncraft a aussi lancé une OPA contre Nostrum.

— Le chien ! cria Chiun. Nous lui ferons face ! Remo ! Va chercher ton costume, Looncraft attaque encore Nostrum, ma précieuse Nostrum.

— Je ne crois pas que Looncraft ait encore peur d'Oursman.

— Alors terrifie-le ! dit Chiun, puis il retourna à sa conversation téléphonique.

— On me dit que mes actions ne sont pas sûres. Je souhaite investir dans quelque chose de moins risqué. Que dois-je faire ?

— Les CD [\[2\]](#) sont assez sûrs.

— Alors je vais tout vendre pour acheter des CD.

— Non, maître de Sinanju. Ne faites pas de vagues. Tout Wall Street a les yeux braqués sur vous. Si vous vendez, les autres suivront.

— Mais, avec ces actions faillibles, je peux être liquidé à tout moment !

— Vendez si vous le désirez, mais par petites quantités et sans que cela ne se sache. Wall Street ne doit en aucun cas s'imaginer que vous vous enfuyez vers le liquide.

— Je ne m'enfuis devant personne ! s'indigna Chiun. Mais je vais faire ce que vous dites. Sans que cela ne se sache.

— Fort bien, maître Chiun. Maintenant, je dois vous laisser. Les marchés asiatiques réouvrent dans quelques heures. Ils nous diront si la situation se stabilise ou non.

CHAPITRE XV

Après une heure de rapports Reuter en provenance de l'Orient, Smith se détendit. La versatilité du marché américain ne s'était pas confirmée dans l'Est, et les prix restaient stables.

Smith s'étira. Un voile gris descendit sur ses yeux. Cela lui arrivait, de plus en plus fréquemment, chaque fois qu'il se relevait trop rapidement. Il s'appuya au bureau en attendant le rétablissement de sa vision.

Il se rassit et vérifia de nouveau les marchés. De Sidney à Singapour, ils restaient stables. Il ne pouvait qu'espérer que l'économie mondiale soit sortie de ce mauvais pas, afin de pouvoir se lancer à la recherche de ceux qui l'avaient menée à la catastrophe. Alors sonnerait l'heure du châtiment.

Jamais dans toute l'histoire de CURE n'avait-il tant brûlé du désir de punir quelqu'un.



Remo Williams gara sa voiture aux alentours de Wall Street et se dirigea vers la Tour Looncraft, un paquet enveloppé dans du papier brun sous son bras.

Là, Remo attendit patiemment l'ascenseur au milieu d'hommes et de femmes élégamment habillés, portant chacun un attaché-case dans une main et un exemplaire du *Wall Street Journal* dans l'autre.

Lorsque l'ascenseur arriva, il s'y précipita et referma la porte, refoulant un cadre au milieu de ses condisciples.

— Désolé, cette voiture ne prend pas de passagers !

L'ascenseur bondit, et Remo déballa le costume d'Oursman. Lorsque la porte se rouvrit, Remo causa une certaine panique à l'étage de Looncraft, Dymstar & Buttonwood.

— Il est revenu ! cria un homme.

Quelques gardes de la sécurité se mirent à courir dans sa direction. Il se mit en garde. Peine perdue : ils le dépassèrent pour se précipiter dans l'ascenseur.

— C'est vrai, grogna Remo. Je suis revenu, pour vous dire que la convoitise est un vilain défaut.

Un courtier se détacha du lot. Il était vêtu de façon identique aux autres, excepté une cravate dorée.

— Monsieur, annoncez-vous vraiment l'effondrement du marché ?

— Au contraire, dit Remo gravement, je suis là pour l'éviter. Oursman vous parle. Ralliez-vous à ma fourrure mitée !

Les courtiers l'acclamèrent.

— Que devons-nous faire ? demandèrent-ils.

— Suivez le Grand Ours. Économisez. Pensez à long terme. Et brossez-vous les dents régulièrement.

— Avez-vous accès à des informations confidentielles ? insista Cravate Dorée, devons-nous investir dans l'industrie pharmaco-dentaire ?

— Oursman sait tout. Rappelez-vous : le marché est sain. Je ne peux m'attarder, je dois voir votre patron.

En le voyant arriver, la secrétaire de Looncraft se retrancha derrière son bureau.

— M. Looncraft est absent. Il est en rendez-vous à l'autre bout de la ville.

— J'ai déjà entendu ça quelque part, dit Remo en continuant son chemin.

Il ouvrit la porte. Le bureau était vide, excepté les portraits de la dynastie Looncraft.

— Je vous l'avais dit ! siffla la secrétaire, maintenant veuillez partir, je vous prie.

— J'attendrai.

Remo ferma la porte et s'assit sur le bureau. Le costume lui tenait chaud, et l'odeur agressait ses narines. Il contempla le bureau. Très Spartiate, ordonné, il lui rappela celui de Smith.

Ses griffes pianotèrent sur le buvard de cuir. Puis il remarqua l'ordinateur à côté du fauteuil, et appuya sur « On ».

Le menu annonçait : DESCENDANTS DU MAYFLOWER. En dessous, un seul message : TOUR À CHEVALIER TROIS.

Remo pianota sur le clavier et écrivit : TOUR DE LA REINE À ROI UN, et appuya sur la touche « Envoi ».

L'écran digéra l'information. Puis devint fou. Des rangées de point

d'exclamation remplirent l'écran. Un signal invisible se mit à clignoter, agaçant Remo, qui tenta de l'arrêter en frappant des touches au hasard. Une imprimante cachée quelque part dans la pièce se mit à cracher des feuilles de papier dans le crépitement de sa tête de lecture.

Remo trouva la prise électrique et la débrancha, interrompant le vacarme.

Remo attrapa une des feuilles et lut l'intitulé. Sous son masque, il émit un sifflement intrigué.

Il retourna au bureau et érafla le bois de ses griffes. Il enleva les gants et utilisa ses propres ongles pour écrire un message dans le bois massif :

LAISSEZ NOSTRUM TRANQUILLE OU JE RESSORTIRAI DE MA CAVERNE POUR VOUS DÉVORER – OURSMAN.

Il quitta la salle d'opérations avec un joyeux :

— Au boulot, les gars. Et n'oubliez pas de vous brosser les dents.

Le chœur émit un « Oui, monsieur » qui fit sourire Remo. Chiun n'était pas le seul à savoir motiver les travailleurs.

CHAPITRE XVI

— Je suis sincèrement désolé, monsieur Looncraft, dit sa secrétaire. Il la dépassa et entra dans son bureau.

Celui-ci était en plein désordre. Le message gravé dans le bois ressemblait à une longue blessure.

— Comment avez-vous pu laisser faire une chose pareille, dit Looncraft avec un regard glacial.

— Mais je n'ai pas pu l'arrêter, monsieur, c'était un ours !

— Il n'était pas plus ours que moi, vous êtes virée, miss McLean.

— Oui, monsieur Looncraft, reprit cette dernière timidement en éprouvant un curieux sentiment d'exaltation. Il venait de l'appeler par son nom. Elle attendait ce moment depuis des années...

Looncraft prit le temps d'épousseter les poils d'ours de son fauteuil avant de s'asseoir. Il entra dans la messagerie « Descendants du Mayflower ».

TOUR DE LA REINE À ROI UN, lut-il. Il fit la grimace. Il n'existait pas de tel coup aux échecs.

Il tapa le même message, assorti de deux points d'interrogation. La réponse silencieuse annonça : IDENTIFIEZ-VOUS. Il tapa son nom.

AVEZ-VOUS ÉTÉ COMPROMIS ? fut la réponse.

SAIS PAS. VÉRIFIE, tapa Looncraft.

Il vérifia les dates et heures de ses messages, et constata qu'on était entré dans son dossier le matin même. Or il n'y avait pas touché depuis des semaines.

AFFIRMATIF, tapa-t-il. ÉLÉMENT HOSTILE IDENTIFIÉ. DEMANDE PERMISSION D'ACTIVER GARDE CORNWALLIS ET ÉLIMINER ÉLÉMENT REBELLE.

Looncraft appuya sur « Envoi ». La réponse lui parvint, malgré les milliers de kilomètres de distance.

ACCORDÉ.

Looncraft passa à un autre programme.

ACTIVER. CIBLE : NOSTRUM ET SCIE. RASSEMBLEMENT À 17 : 00 HEURES DE GREENWICH. ÉCRASER TOUTE RÉSISTANCE ET ÉLIMINER P-DG.

Puis il appuya sur « Envoi » et eut un sourire amer.

À travers New York et le New Jersey, des ordinateurs personnels

répétèrent le message sur leurs écrans silencieux. Des hommes durent se soustraire à leurs emplois, à leurs familles et prirent leur voiture ou des trains de banlieue, un paquet sous leur bras.

Et tous convergèrent vers Manhattan.

William Bragg reçut son ordre de mission à son bureau de promoteur immobilier. Il ouvrit un casier fermé à double tour et se changea. Il enfila le pantalon noir, le gilet rouge et les bretelles blanches avec l'impression de porter enfin une tenue digne de lui. Il cacha ses atours sous un imperméable, et emporta avec lui un paquet rectangulaire.

Au volant, Bragg chantonna l'hymne américain. Mais, plus d'une fois, il divergea vers un autre air aux paroles différentes : *God save the Queen*.

Il se gara près de Wall Street et emporta le paquet enveloppé de toile cirée.

Le soleil matinal fit briller son badge aux couleurs du drapeau américain. Celui-ci était mis à l'envers.

Alors qu'il montait les marches menant à Nostrum, un autre homme d'affaires souriant s'approcha. Il portait un paquet enveloppé dans de la toile cirée identique à celui de Bragg et un badge du drapeau américain mis à l'envers.

— Bragg au commandement, dit ce dernier à voix basse.

— Braintree, monsieur. J'espère ne pas être en retard.

— Allons voir par nous-mêmes.

Dans le hall de Nostrum, six autres hommes portant paquet et badge à l'envers attendaient nerveusement. Tous grands et visiblement sains, remarqua Bragg. De bonne lignée.

— Colonel William Talbot Bragg, dit-il en saluant, militairement. Les autres firent de même.

— Vous êtes prêts ?

— Oui, monsieur.

— Suivez-moi et soyez vigilants.

Dans l'ascenseur, tous enlevèrent leurs imperméables, révélant leurs costumes noir et rouge. Ils défirent leurs paquets et posèrent les hauts bonnets noirs sur leur tête.

En atteignant le huitième étage, ils armèrent leurs mitraillettes Sterling.

— En avant, compagnons ! aboya Bragg.

Les hommes avancèrent comme un mille-pattes rouge le long du couloir.



Le maître de Sinanju entendit les premiers tirs et sauta sur ses pieds. Du verre se brisa. Un trou apparut dans la porte...

Un courtier fit son entrée.

— C'est un massacre ! cria-t-il.

— Encore ?

— Un vrai. On assassine les courtiers !

Le maître de Sinanju écarta l'homme de son chemin et survola la situation. Il vit une bande d'hommes en rouge, raides comme un peloton d'exécution, tirant des rafales d'armes automatiques à travers la salle. Les courtiers tentaient d'échapper au feu et, dans un coin, Faith Davenport hurlait :

— Pas moi ! Ne tirez pas. Je ne suis qu'une secrétaire !

Une écharde de verre volait vers Chiun. Il l'attrapa et la relança. Elle termina sa course, d'une précision mathématique au centre du visage d'un assaillant.

— Je suis Chiun ! cria le maître de Sinanju. Peut-être est-ce moi que recherchent vos balles !

— C'est lui, dit celui que ses galons désignaient comme un officier. Emparez-vous de lui !

Le feu s'interrompit, les canons brûlants se dirigèrent vers Chiun, qui fit un pas en avant.



Lorsque l'ascenseur menant à Nostrum s'ouvrit, une masse de courtiers terrifiés se répandit autour de Remo. Il en attrapa un par ses bretelles et demanda :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— On nous assassine ! dit l'homme en se dégageant.

— C'est peut-être juste une correction !

Il haussa les épaules et monta dans l'ascenseur, un paquet de feuilles en main. Il avait hâte de montrer à Chiun ce qu'il avait découvert chez Looncraft.

Il sentit l'odeur de la poudre deux étages à l'avance. Les portes s'ouvrirent sur une nouvelle fournée de courtiers affolés qui le renversèrent. Remo reconnut Faith Davenport.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il pendant que se refermaient les portes de l'ascenseur.

— C'est horrible ! On nous tire dessus ! Ils ont tué des courtiers pour rien.

— Et Chiun ?

— Il les combat. Le pauvre chef !

La porte s'ouvrit sur le hall. À ce moment même, on entendit un bruit de verre brisé. Une silhouette écarlate alla se ratatiner sur le trottoir. Un instant, Remo craignit que ce ne fût Chiun dans une tunique écarlate. Mais non : ce matin, il était revêtu d'émeraude.

— C'est l'un d'entre eux, fit Faith en se cachant le visage dans ses mains.

— Un quoi ? On dirait un figurant dans un téléfilm historique.

— Un des tueurs !

Un bruit de verre apprit à Remo qu'un second assaillant déguisé amorçait sa descente. Il poussa Faith dans le hall et se précipita dans l'ascenseur, appuyant avec impatience sur le bouton du huitième étage. En chemin lui parvinrent les détonations de tirs sporadiques.

Il chargea hors de l'ascenseur, se mouvant avec la rapidité d'un éclair de lumière. Deux tireurs rouges firent leur apparition, marchant à reculons, armes pointées vers la menace dont ils s'éloignaient. Remo les laissa venir à lui.

L'un d'entre eux portait des épaulettes d'or. Remo tapota sur l'une d'entre elles. L'homme se retourna d'un bond, comme frappé par un choc électrique. Remo cassa ses dents du dos de la main, puis de deux coups rapides, brisa les rotules de l'autre.

Il les dépassa et entra dans la salle principale.

Le maître de Sinanju maintenait un des hommes par la gorge, et le visage de l'assaillant virait au violet. Remo regarda autour de lui et vit un amas de cadavres.

— J'en ai eu deux, dit-il en regardant autour de lui les corps

effondrés, des employés de Nostrum mais encore plus de tueurs vêtus de rouge.

— L'un est-il encore en vie ?

— Oui, je les ai pas terminés.

— Alors nous n'avons plus besoin de ce chien, dit Chiun en brisant la nuque de l'homme.

Remo vérifia les pouls des courtiers tombés au sol. Peu vivaient encore. Les sirènes de police se firent entendre.

— Je ne peux pas rester, dit Remo. Mon visage serait sur tous les journaux d'ici à l'Alaska.

— Nous avons le temps d'apprendre qui sont ces sauvages.

Remo suivit Chiun dans le couloir où l'officier venait de cracher sa trente-deuxième et dernière dent. L'autre gémissait en se tenant les genoux. Chiun marcha sur sa gorge au passage. Sa pomme d'Adam s'effondra. L'homme fit de même.

Remo ramassa l'officier vêtu de rouge.

— Si tu veux pas que ta cervelle rejoigne tes crocs, dis-nous qui t'as envoyé et pourquoi.

— Sois maudit, traître, marmonna l'homme entre ses gencives.

— Qu'est-ce qu'il dit ?

— Il te traite de traître, fit Chiun.

— Comment pouvez-vous le comprendre ? Sans ses dents, on dirait une grand-mère.

— Parce qu'il le disait aussi quand il avait ses dents. Quel est ton nom, chien ?

— William Bragg, colonel !

— Qui est ton maître ?

— J'ai l'honneur de servir la garde de Sa Majesté. Je dois allégeance à ma reine.

Remo regarda Chiun.

— Je viens du bureau de Looncraft. Il n'y était pas. J'ai laissé un message. Voilà sa réponse, sans doute.

— Il n'y a qu'un moyen de le savoir, dit Chiun, relevant ses amples manches émeraude.

Il passa ses longs ongles sous le nez de Bragg, le regard dur et brillant.

— Sache, meurtrier, que chacun de ses doigts peut infliger une infinie douleur. Mais, pour toi, je les emploierai tous.

— Faites de votre pire, cracha Bragg.

La main de Chiun agrippa le visage de l'homme, s'enfonçant sous la peau. Le hurlement de Bragg cassa la dernière pièce de verre encore debout.

— Parle, fit Chiun, qui t'a envoyé ?

— Sais pas... Nom... grinça Bragg, simple... soldat.

Les ongles de Chiun s'enfoncèrent plus profondément encore.

— Je crois qu'il n'en sait rien, dit Remo.

Bragg cessa de gigoter et retomba, inerte.

— Son cœur maudit n'a pas supporté la tension, dit Chiun.

L'homme retomba en arrière comme un point d'interrogation rouge. Des cris se firent entendre dans l'ascenseur.

— La police ! lança Remo, faut que j'y aille.

— Je viens avec toi.

— Non, vous devez rester à la tête de Nostrum. Je rentre à l'hôtel.

Remo passa par la fenêtre et utilisa les espaces entre les ouvertures pour monter sur le toit. Il redescendit de l'autre côté, telle une araignée, dans une rue vide de voitures de police.

CHAPITRE XVII

Harold W. Smith s'occupait des marchés boursiers lorsque trois choses arrivèrent en même temps.

Sa secrétaire l'appela par l'intercom.

Le premier bulletin relatant le massacre de Nostrum & Scie défila sur son ordinateur.

Et sous celui-ci apparut l'annonce de la réussite de l'OPA de Looncraft sur Global Communications.

Smith resta incertain, se demandant par quoi commencer. Il garda les yeux rivés sur le bulletin en appuyant sur le bouton de l'intercom.

— M. Winthrop au téléphone. De nouveau.

— Pas le temps maintenant. Dites-lui que je le rappellerai.

— Oui, monsieur.

Smith tenta ensuite de lire les deux bulletins en même temps, ce qui lui fit comprendre que Looncraft avait massacré les actionnaires de Global. Il gela le rapport sur Looncraft et lut ce qu'on disait sur Nostrum.

La police supposait que les assaillants étaient des investisseurs ruinés par le Vendredi Noir. Le P-DG de Nostrum s'avérait incapable de donner une quelconque explication à ce carnage.

Smith exhala un soupir de soulagement. Chiun n'avait donc aucun mal. De plus, on ne mentionnait pas Remo, ce qui signifiait qu'il n'était ni mort ni gardé pour interrogatoire. C'était tout ce que Smith souhaitait.

Un curieux addenda à la fin du rapport disait : « La police n'est pas en mesure d'expliquer pourquoi les assaillants portaient des costumes d'avant la Révolution. »

La révolution ? marmonna Smith, quelle révolution ? Russe ? Chinoise ? Française ? Voilà le problème avec les nouvelles résumées : des détails importants étaient souvent éjectés par le programme.

Le rapport concernant Global était plus étonnant encore. P. M. Looncraft avait offert quatre-vingts dollars par action Global. Il avait obtenu le financement de la banque Lippincott. Et après une heure d'annonce publique, il s'était arrangé pour obtenir des monceaux d'actions GLB détenus par Crown et DeGoone Slickens. Le monde financier était époustouflé, notamment par la rapidité avec

laquelle il avait obtenu les parts de Slickens, qui lui donnèrent le poids nécessaire pour absorber Global.

L'intercom bourdonna de nouveau.

— C'est encore M. Winthrop. Il dit que c'est urgent. Urgent et personnel. Il refuse d'en dire plus.

— Prenez son numéro. Je le rappellerai.

— Oui, monsieur Smith.

Le temps de terminer le bulletin Looncraft, il avait tout oublié de Winthrop. Au fil des heures, les communiqués se bousculèrent. Looncraft avait pris rapidement le contrôle de GLB, promettant une nouvelle programmation axée sur l'étranger, afin d'élargir les horizons culturels américains.

Les premières identifications concernant le massacre de Nostrum arrivèrent. Parmi les assaillants, un promoteur immobilier nommé William Bragg, un professeur de Princeton nommé Milton Everett, et d'autres représentants de la bourgeoisie aisée. Aucun rapport entre eux, si ce n'est leur profil d'investisseur en Bourse. On ne fit aucun commentaire sur leur tenue : peut-être était-ce une erreur du premier bulletin corrigée par la suite.

À cinq heures, Smith appela le président des États-Unis.

— Monsieur le Président, commença-t-il, je voulais vous faire part de l'opération Nostrum. Comme vous le savez, le marché est maintenant stabilisé.

— Fort bien. Dès que cette histoire sera oubliée, commencez à vendre les possessions de Nostrum. On ne peut garder tout cet argent du gouvernement dans une entreprise privée.

— Je comprends, monsieur le Président. Je vous tiendrai au courant d'ici quarante-huit heures, quoi qu'il arrive.

À peine avait-il reposé son téléphone rouge que l'intercom bourdonnait avec rage.

— Ils arrivent, fit M^{me} Mikulka. Et Winthrop est sur la ligne deux. Souhaitez-vous le prendre ?

— Transmettez-lui mes excuses. Je réessaierai plus tard.

Smith sortit sa chaise roulante et s'y assit. Remo et Chiun entrèrent dans son bureau, la mine sombre.

— J'ai lu les rapports, lança Smith sans préambule.

— Des barbares ! cria Chiun en colère, ils ont toujours été des barbares !

— Qui ça ils ? demanda Smith.

— Laissez-moi l'expliquer, intervint rapidement Remo. C'est un scoop. Je suis allé chez Looncraft, mais il n'était pas là.

— Je sais. Il était en train de s'appropriier GLB.

— Le chien ! ragea Chiun.

— J'ai laissé un message à Looncraft. Il a dû le lire et frapper Nostrum. Qui d'autre aurait pu le faire ?

— Je ne crois pas, dit Chiun. Ses hommes nous auraient donné son nom plutôt que de mourir. Et c'étaient des Anglais ! Rome aurait dû les massacrer lorsqu'elle gouvernait leur misérable île.

— Des Anglais ? L'armée ? Les SAS ?

— Non, expliqua Remo, ils avaient des uniformes de la Révolution. Ceux qu'ils portaient en combattant Washington.

— C'est absurde, dit Smith, ces uniformes sont vieux de deux cents ans !

— Ne me demandez pas pourquoi, mais c'est comme ça, ajouta Remo, je les ai vus de mes propres yeux.

— On a parlé d'épargnants rendus fous par la ruine.

— C'est peut-être pour ça qu'ils nous traitaient de traîtres ! À quoi, ça, par contre, ils n'ont pas précisé.

— On a trouvé leurs imperméables dans l'ascenseur. Ils portaient des pins à l'image du drapeau américain.

— C'étaient des Anglais, insista Chiun.

— Et leur accent était américain, ajouta Remo. Sinon, pendant qu'on y est, regardez ce que j'ai tiré de l'ordinateur de Looncraft.

Remo posa une masse de papier d'imprimante sur le bureau de Smith. Celui-ci l'examina. Deux colonnes de noms et de chiffres étaient réunies sous les bannières « Loyalistes » et « Conscrits ». Les noms ne lui disaient rien, et les chiffres auraient pu être des numéros de Sécurité sociale. Mais non : ils étaient trop longs. Des numéros de téléphone ?

— Ces noms ne me disent rien.

— Regardez mieux, dit Remo, le vôtre est sur la liste.

Étonné, Smith se découvrit sur la troisième feuille, dans la rangée « Conscrits ». Harold W. Smith.

— Ce n'est pas moi. Le monde est rempli d'Harold Smith.

— Mais Harold W. Smith ?

— On ne précise pas docteur Harold W. Smith, rétorqua Smith. Je ne vois pas ce que je ferais sur une liste des clients de LD&B. Je ne joue pas en Bourse.

— Il y a mieux, reprit Remo, l'ordinateur duquel j'ai tiré ça avait un jeu d'échecs sur son écran. Et ce type de chez Reuter, comment s'appelait-il...

— Plum, brillant homme, renifla Chiun.

— Oui. Eh bien quand je l'ai coincé dans son bureau, il était au téléphone et a dit : « Roi à Fou de la Reine Trois » avant de raccrocher. Il y a donc un lien avec Looncraft.

— Pure coïncidence, dit Smith. Bien des gens jouent aux échecs par téléphone ou correspondance.

— Je vous dis qu'il y a un rapport entre Looncraft et l'équipe de Reuter.

— Ne l'écoutez pas, dit fermement Chiun. Quand a-t-il eu raison pour la dernière fois ?

Remo ouvrit la bouche pour rétorquer, ne trouva rien à dire et la referma, malheureux. Smith s'adressa à Chiun.

— Maître Chiun, le marché se stabilise. Je vous suggère de commencer à vendre progressivement vos stocks d'action. S'il n'y a plus d'effervescence, nous fermerons Nostrum.

— Je ne fermerai pas Nostrum, pas tant que mes employés n'auront pas été vengés !

— La police a conclu à une conséquence de l'effondrement du marché, fit Smith, obstiné.

— Si vous refusez d'entendre la voix de la raison, il me faudra agir moi-même. Viens, Remo.

Ce dernier s'arrêta sur le pas de la porte.

— Si vous regardez la liste jusqu'au bout, il y a aussi le nom du président des États-Unis.

Il s'y trouvait, dans la liste « Conscrits ». Le vice-président était dans la liste « Loyalistes ».

— Cela ne m'étonne pas dit Smith. LD&B est une firme prestigieuse. Je vois là des sénateurs, des congressistes, des hommes d'affaires.

— Cela doit avoir une signification.

— En effet, cela veut dire qu'ils sont clients de LD&B, concéda Smith.

— Bon, faites votre tête de mule. Mais je vous l'aurai dit.

— Je m'en souviendrai, promit Harold W. Smith.

Remo claqua la porte avec un bruit d'enclume terminant son vol plané.

CHAPITRE XVIII

— C'était Looncraft ! Dès le début !

— Je te dis que ce sont les Anglais !

— Idiot, dit Remo en croisant les bras, l'économie britannique a failli y passer avec les autres !

Il reporta son regard vers les nuages défilant autour de l'avion aux armes de Nostrum.

Dédaignant les fauteuils de cuir, le maître de Sinanju était assis au centre de la cabine sur une natte, une main posée sur un paquet emballé de matière plastique.

— Tu as dit que Looncraft était anglais.

— J'ai dit qu'il parlait comme un Anglais, avec le même accent et les mêmes expressions. Mais Smith en fait parfois autant. C'est peut-être du jargon de Nouvelle-Angleterre. Au fait, qu'est-ce qu'il y a dans ce sac en plastique ?

— Rien qui te concerne, rétorqua Chiun en repoussant le paquet derrière lui.

— Je me suis demandé ce que vous faisiez dans ce magasin de disques. Je ne vous imaginai pas un fan de musique. Peut-être êtes-vous de nouveau amoureux de Barbra Streisand ?

— Rae Dawn Dong est mon seul amour, Remo.

— Bon, disons que vous me sembliez bien mystérieux en me faisant attendre dehors pendant que vous faisiez vos courses.

— Je ne faisais pas mes courses, cracha Chiun. Les Américains font leurs courses. Je me procure ce qui m'est nécessaire et n'essayez pas de faire de moi un Américain, je n'en suis pas un !

— C'est sans réplique. Vous êtes définitivement et irrémédiablement coréen.

— Les Anglais furent terribles en leur temps, mais les Américains sont d'un niveau plus bas encore.

— Et vous avez vu jouer ça où ?

— Lorsqu'ils constituaient un empire, les Anglais ont tenté d'imposer leur volonté au monde entier, propageant leurs poisons.

— Le commerce de l'opium, c'est du passé, Petit Père !

— C'était le dernier de leurs poisons. Je veux parler de leur désastreuse philosophie. La liberté, siffla Chiun avec mépris comme si le mot lui brûlait la langue !

— Et qu'y a-t-il de si mal à la liberté ?

— Elle affaiblit la structure sociale et mène à l'anarchie du choix !

— Certains aiment choisir.

— La pire chose qui soit de cette liberté anglaise, c'est qu'elle se limitait aux seuls Anglais, constata amèrement Chiun. Ils ont ruiné l'Inde, encore que les Indiens s'y soient déjà employés. Ils ont asservi la Chine avec leur opium même si les Chinois ne les avaient pas attendu pour s'y adonner. Ils ont pillé l'Égypte de la plupart de ses fabuleux trésors que quelques Égyptiens avaient tenté de préserver. Ils ont appelé l'ensemble de ce commerce en gros de vol, leur tâche d'hommes blancs !

— Bon, vous n'aimez pas les Anglais. Ça n'en fait pas pour autant de mauvais bougres.

— Le pire de leurs crimes a été de créer les Américains, qui devaient remplacer les Anglais, supposés jusque-là maîtres du monde. La liberté. Je crache dessus, fit Chiun, expectorant sur le tapis, ce qui força Remo à se reculer.

— C'est votre jet ! dit-il en se demandant combien de temps cela allait encore durer.

— Peu importe. J'ai mes laquais pour le nettoyer. Mes laquais blancs. Hé hé hé ! Des laquais blancs.

Chiun ricana tout seul quelques instants, puis reprit :

— Néanmoins, les Anglais trouvent grâce à mes yeux par le fait qu'ils furent des clients acceptables. Henry VIII, voilà un monarque. Rude de langage et expectorant par tous ses orifices, certes, mais sachant régner.

Remo leva les mains.

— On ne peut pas en rester là pour ce soir ? Il n'y aurait pas une télé dans ce truc ?

— Quelque part, dit Chiun en pointant vaguement un doigt à l'ongle effilé.

Remo trouva l'écran dans un des battants du meuble en bois laqué.

— Pourquoi tant de tracas ? dit Chiun, il n'y a rien de bon depuis que vos dramatiques se vautrent dans le sexe.

— Voilà les nouvelles du réseau Global. Voyons s'ils parlent de

leur propre rachat.

Le logo du réseau apparut, puis une voix à l'accent d'Oxford annonça une rétrospective des relations américano-anglaises intitulée : « La mère patrie ».

— Je refuse de regarder ! dit Chiun en posant ses mains sur ses oreilles.

— Personne ne vous y oblige, contra Remo en décapsulant une bouteille d'eau minérale.

Le narrateur raconta les premières colonies américaines, et ce qu'il appelait « la malheureuse rébellion ». Puis la voix se lança dans un apologue de la Couronne, indulgent face aux provocations des colons et à leur refus, en 1812, de faire la guerre aux infantiles Américains.

— Quoi ? grogna Remo. Et l'incendie de Washington DC ?

— Je n'écoute pas, fit Chiun.

— Vous avez raison. Ce sont des conneries.

Chiun, intrigué, libéra ses oreilles.

— Trop tard, ils sont passés à la Première Guerre mondiale. Mais, Chiun...

— Oui ?

— Peut-être que vous n'avez pas tort. Global n'a jamais montré ce genre de choses auparavant. Et Smith n'a-t-il pas dit que Looncraft importait des programmes étrangers ?

— Oui, et rien n'est plus étranger qu'une émission anglaise.

— Peut-être pour vous, mais pas pour moi.

Le programme se termina sur une note de regret, déplorant la séparation des colonies de la mère patrie. Le présentateur en avait les larmes aux yeux.

— Je n'arrive pas à croire ce que je vois, fit Remo.

Les nouvelles suivirent, avec un rapport du Parlement anglais, ou le Premier ministre faisait face à une foule houleuse de députés. Puis la voix rassurante du chancelier des Finances annonçant le passage du dernier tremblement de terre économique.

— Et les États-Unis, demanda Remo à la fin du bulletin. Pas de nouvelles d'eux ? Global est toujours américaine, que je sache !

Il éteignit en voyant le titre du programme suivant : Le Canada, géant débonnaire du Nord.

— Je crois qu'il faudrait appeler Smith, dit Remo.

— Je te laisse cette tâche, mon secrétaire.

— Je suis pas ce genre de secrétaire, maugréa Remo en décrochant un téléphone mural.

— Alors pourquoi m'obéis-tu ? rétorqua Chiun avec un large sourire.

*

* *

Chez lui, dans sa modeste demeure de Rye, État de New York, Harold W. Smith suivit le bulletin diffusé par Global.

— C'est la BBC ! dit-il à Maude, sa femme, qui se tamponnait les yeux avec son mouchoir.

— C'est Global, répondit-elle, et leurs nouveaux programmes sont merveilleux !

L'émission suivante était consacrée au Canada.

« Jadis, ce continent s'étendait du cercle arctique à l'Ohio, mais plutôt qu'entrer en guerre avec ses voisins du Sud, les exubérantes colonies, le Canada céda ses précieuses terres plutôt que de verser le sang. »

— Je ne savais pas ça, hoqueta Maude Smith.

— Parce que c'est faux ! Nous avons guerroyé pour cette frontière, il y a un siècle.

— Je peux regarder la suite avant qu'on ne passe à table ? répondit-elle comme si elle ne l'avait pas entendu.

— Je ne dînerai pas à la maison ce soir.

— Merci, Harold, dit-elle, perdue dans les volutes de la voix impeccable du narrateur.

Retournant à Folcroft, Smith entendit bourdonner son téléphone de voiture. C'était Remo.

— Smith, j'ai regardé Global, mais...

— Je sais. J'ai vu leur émission sur le Canada. C'est de la pure propagande. Looncraft mijote quelque chose. Je ne crois pas à un complot anglais, contrairement à Chiun, mais je vais enquêter en profondeur.

— Vous voulez que je m'occupe de Looncraft ?

— N'oubliez pas votre costume.

— Comment le pourrais-je ? Je me gratte chaque fois que j’y pense.



Au même moment, à Manhattan, Looncraft décrochait son téléphone tout en éteignant sa télévision. Il connaissait l’émission, ayant supervisé son tournage, tout comme les autres documentaires à venir sur Global.

— Ici Pugh, dit une voix.

— Pugh, c’est Looncraft. J’ai regardé vos programmes. C’est très bon. Ce pays a été culturellement affamé depuis bien trop longtemps, n’est-ce pas ?

— Tout à fait, monsieur Looncraft.

— Je voulais vous dire qu’en tant que directeur des programmes, vous bénéficiez de ma confiance la plus entière.

— Merci, monsieur Looncraft. Je suis soulagé. Certains craignaient que vous ne m’amenez vos propres gens.

— Si quelque chose marche, je ne le remplace pas. Et je ne remplacerais jamais de véritables Anglo-Saxons par des étrangers.

— En fait, dit Pugh avec un rire nerveux, je suis moi-même d’origine anglaise. Mais ma famille est américaine depuis plus d’un siècle.

— C’est dans le sang. Continuez votre œuvre, Pugh. Et si quelqu’un de votre équipe se plaint des changements, n’hésitez pas à le renvoyer.

— Je n’hésiterai pas, monsieur Looncraft.

Looncraft eut un sourire exsangue et entra dans la messagerie « Descendants du Mayflower ». Là, il tapa : SUCCÈS. PARÉ POUR PHASE SUIVANTE.

La réponse fut presque instantanée : PROCÉDEZ.

Looncraft sortit du programme et appela le président de la Bourse de New York.

— Looncraft, dit-il. Paul, j’ai reçu des nouvelles des plus dérangeantes. La rumeur parle d’un problème avec la vente de bons du trésor de demain. Manque d’acheteurs.

— Mon Dieu ! Ce serait la première fois !

— Les investisseurs doutent de la solvabilité du gouvernement. Le déficit, la balance des paiements négative et toute cette sorte de choses...

— Mais si personne ne vient et que cela se sait...

— Ce sera l'ultime échec, dit solennellement Looncraft. Le marché va s'effondrer. Et nous ne pouvons laisser cela arriver.

— Merci de m'avoir prévenu. P.M.

— De rien, Paul, ciao.

Looncraft raccrocha. Le président allait avertir ses sources, qui se tourneraient vers les leurs. Bientôt, tout le monde serait au courant. Les médias s'en empareraient illico.

Et, comme un château de cartes, l'économie américaine commencerait à chanceler.

Looncraft quitta son bureau d'un pas léger, manquant juste de six minutes l'arrivée de l'ours.

CHAPITRE XIX

En attendant dans le bureau désert de P. M. Looncraft, Remo n'avait pas grand-chose d'autre à faire que de se gratter. Ce qu'il fit.

De désespoir, il finit par prendre l'agenda de Looncraft et appela chez lui.

— Désolé, M. Looncraft est absent, répondit son maître d'hôtel.

— En êtes-vous certain ?

— Je vous demande pardon, qui êtes-vous ? demande le maître d'hôtel d'un ton malheureux.

— Comment va votre dos ? s'enquit Remo, glacial.

— Ah ! c'est vous ! M. Looncraft n'est pas là. Et, vous devez me croire, monsieur, je n'ai pas la moindre idée du moment où il rentrera.

— Je vous crois, fit Remo avant de raccrocher.

Il quitta la tour et rejoignit Chiun dans la voiture garée au pied de la tour Looncraft.

— Looncraft est parti. L'étage entier est vide.

— Alors, allons chez lui, proposa Chiun.

— J'ai téléphoné : il n'est pas là non plus. J'ai une meilleure idée, allons plutôt voir Faith.

Le gardien de l'immeuble sourit en voyant entrer Remo.

— De retour, je vois. Et qui est-ce ? demanda-t-il en désignant Chiun.

— Mon chaperon.

— Désolé, vous êtes venu pour rien. Mademoiselle Davenport ne veut voir personne. Elle était à Nostrum au moment du massacre, vous savez.

— Elle nous recevra.

— Désolé, elle a donné des instructions.

— Je vous demande de nous annoncer, laquais, car je suis Chiun, chef de Nostrum.

— Pas moyen.

— Mais si, il y a moyen, fit Remo en enjambant le bureau.

Le réceptionniste tendit la main vers un signal d'alarme ; Remo le

précéda.

— Cassé. Maintenant, annoncez-nous.

— Pas question ! trancha le garde.

— Alors, je m'en charge, dit Remo en appuyant sur le bouton du fax correspondant à l'appartement de Faith.

— Ça ne sert à rien, grogna le gardien, il faut mettre quelque chose dedans.

— J'y pensais, justement, dit Remo en attrapant l'homme par le col de son blazer et pressant son visage contre la vitre du fax. Maintenant, quand vous voulez, vous appuyez sur le bouton.

Le gardien appuya sur « Envoi ». Remo le maintint dans sa position jusqu'à ce que le téléphone sonne.

— Faith Davenport, appartement 21-C. J'ai reçu un drôle de fax. Quelque chose ne va pas ?

— Ici Remo. Le gardien a dû se tromper. Je peux monter ?

— Bien sûr, fit Faith d'une voix langoureuse.

Remo se demanda s'il n'avait pas fait une erreur.

Faith l'attendait à la porte, vêtue de son sourire et de deux bouteilles d'eau minérale. Remo constata sa nudité et fourra ses deux mains dans ses poches.

— Heureusement, vous êtes sauf, murmura-t-elle.

— Nous sommes saufs, corrigea Remo en tirant la manche de Chiun dans son angle de vision.

Faith émit un couinement semblable à celui d'une souris de dessin animé et disparut. Chiun se voila les yeux.

— Je ferais mieux de m'en charger seul, suggéra Remo.

— Je ne la croyais pas ainsi, fit Chiun, ôtant les mains de ses yeux outragés.

— Le stress de la haute finance, sans doute.

— J'attendrai ici. Va, et fais vite.

— Cela pourra prendre un certain temps...

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, dit Chiun, dégoûté.

Remo referma la porte derrière elle. Faith sortit de la salle de bains, drapée dans une serviette.

— Où est le chef ?

— Il attend dans le hall.

Faith sourit et laissa glisser la serviette.

— Ne le faisons pas attendre.

— En fait, je venais vous parler de Looncraft. Je crois qu'il était derrière la fusillade d'aujourd'hui. Est-il lié d'une façon ou d'une autre au gouvernement anglais ?

— Je ne crois pas. Il sifflotait toujours des hymnes patriotiques. Mais je pense mieux allongée, dit-elle en battant des sourcils.

Faith sauta sur le lit avec une telle bonne volonté qu'elle rebondit. Remo sortit les mains de ses poches.

— En fait, je me rappelle qu'il a un faible pour la généalogie. Il m'a demandé un jour si j'avais des ancêtres anglais. Je lui ai dit que je n'en savais rien. Ah, voilà.

Elle sortit quelque chose de son tiroir et le tint devant le nez de Remo. Un préservatif.

— Je hais les capotes, dit Remo.

— Allons, mettez-le. Il ne vous mordra pas. Moi, en revanche...

— Répondez d'abord à mes questions. Looncraft a-t-il des contacts avec l'Angleterre ?

— Eh bien, je me rappelle d'une fois où il a râlé contre un quelconque relais de Londres qui ne répondait pas.

— Vous vous rappelez de ce qu'il y avait sur l'ordinateur ?

— Quelque chose sur un chevalier ou un roi.

— Un coup d'échecs ?

— Possible. Oui, je crois. Vous êtes content ? On peut s'amuser, maintenant ?

— Chose promise, chose due, dit Remo sans joie.

— Laissez-moi le mettre !

Et Faith, se penchant, passa le préservatif sur l'index de Remo. Avec un soupir, il se mit à tapoter le poignet de Faith.

— J'ai horreur de ces trucs, grogna-t-il.

Après cinq longues minutes, il quitta l'appartement de Faith.

— J'ai eu ce que je voulais, dit-il à Chiun.

— Elle aussi, je présume.

— Eh, en toute honnêteté... je ne me suis pas déshabillé.

— Ne me mentez pas de cette façon, Remo, j'ai entendu ses gémissements d'extase, gronda Chiun.

— Croyez ce que vous voulez.

— Looncraft joue aux échecs avec l'Angleterre. Faith l'a entendu se plaindre du relais de Londres, quoi que ce puisse être.

— Il faut prévenir Smith, il doit savoir.

— Appelons-le plutôt de Nostrum, suggéra Remo.

Harold W. Smith prit l'appel dans son bureau. Dans la semi-obscurité qui régnait, l'écran vert de son ordinateur scintillait, accusant l'aspect maladif de son visage.

— Smith, c'est Remo, j'ai une piste. Ses mouvements d'échecs lui viennent de Londres.

— Prenez le prochain avion pour Londres, conclut Smith après avoir entendu le récit de Remo. Et contactez-moi dès votre arrivée. Je suis entré dans l'ordinateur de Looncraft, et je crois pouvoir briser ses codes.

— Ce ne devrait pas être trop dur, grogna Remo, vu tout ce que j'en ai sorti en frappant une touche au hasard.

— Je vous rappellerai, conclut Smith en raccrochant, puis il reporta son attention sur son ordinateur, entrant tous les mots de passe possibles dans les systèmes de LD&B.

L'écran se stabilisa sur : COURONNE.

Smith composa le mot clé et attendit. Des rangées de mots se présentèrent à lui. Il en choisit un au hasard : CARTE.

Apparut une banale carte des États-Unis. Il faillit l'effacer, lorsqu'il remarqua quelque chose de bizarre dans le tracé des frontières entre les États. Il agrandit la carte sur son écran.

Les noms étaient écrits selon l'ancienne écriture anglaise, où le « s » ressemblait à un « f ». De plus, les tracés étaient différents. La frontière du Canada se trouvait cent cinquante kilomètres plus au sud, englobant une partie du Maine et la région des grands Lacs. La partie la plus à l'ouest était nommée Springfield et l'est « Protectorat de Nouvelle-Irlande ». Au sud, la Pennsylvanie devenait les Cornouailles ; la Virginie, Victoria ; Washington D.C., Wellington. Miami devenait Kingsport.

— C'est insensé ! marmonna Smith.

D'autres portions du territoire s'intitulaient Terres du roi John, Nouvelle-Galles, Princesse Diana, et le Lac Salé se dénommait Grand Lac Churchill. La Californie était devenue « domaine du Canada ».

Et sur toute la longueur de la carte s'étendait, en caractères anciens : « Colonies-Unies, vers 1992 ». Dans un coin était inscrit : Carte établie par P. M. Looncraft.

— Mon Dieu ! Ce type est fou à lier ! Comment une chose pareille pourrait-elle se produire ?

Smith abandonna le document et chercha dans les autres dossiers. Il choisit : « Couronne », et eut une table d'organisation de Crown Ltd. Looncraft était cité comme P-DG. Les deux autres membres du conseil d'administration étaient Douglas Lippincott et, incroyable, DeGoone Slickens.

— Ils sont donc tous de mèche ! Mais pour quoi, grand dieux !

Smith chercha dans une autre direction et entra dans « Garde ». Il obtint alors une liste de noms faisant partie de quelque chose intitulée « Garde de Cornwallis ».

— Cornwallis. Le général qui s'est rendu à Yorktown à la fin de la révolution américaine !...

Parmi les noms se trouvaient ceux des hommes ayant attaqué Nostrum. William Bragg était listé comme colonel.

Il reprit les sorties d'imprimantes rapportées par Remo. « Conscrits et Loyalistes », grogna-t-il en saisissant ton téléphone rouge.

— Monsieur le Président ? Je n'ai rien de nouveau, mais j'ai une question à vous poser. Êtes-vous client de ; Looncraft, Dymstar & Buttonwood ?

— Non, pourquoi ?

— Et le vice-président ?

— Aucune idée. Vous voulez que je lui demande ?

— Non. Ne lui en parlez même pas.

— Je peux savoir de quoi il retourne ?

— Non. Je dois retourner à mon travail, monsieur le Président. Je vous rappellerai quand j'aurai du concret.

Il raccrocha et réfléchit. Cela prenait tournure. Feignant d'être ennemis, Looncraft et Slickens étaient en fait alliés. Mais, si les familles de Looncraft et Lippincott remontaient à la révolution, Slickens ne collait pas au schéma. Il était texan.

Smith se remit à son clavier. Il avait du travail. Mais il disposait des pièces, et n'avait plus qu'à les assembler jusqu'à obtenir une image cohérente.

CHAPITRE XX

— Ces Anglais sont un peuple gris vivant dans un pays gris, dit Chiun.

Le 747 de la British Airways traversait alors le Pacifique illuminé par la clarté lunaire.

Une hôtesse s'avança avec un sourire embarrassé.

— Excusez-moi, mais pourriez-vous avoir l'amabilité de parler moins fort ? Les autres passagers essaient de dormir un peu.

— Disparais, fille de Gaule !

— Je m'en occupe, dit poliment Remo.

Après le départ de l'hôtesse, Chiun se plaignit à Remo.

— Peux-tu imaginer une telle impolitesse ?

— Vous dérangiez les autres passagers. Et moi, j'en ai ma claque de vous entendre râler.

— Je ne râle pas, je t'instruis. Si nous voulons faire échec à ce vil complot, nous devons savoir à qui nous avons affaire.

— Je sais. Je suis déjà allé en Angleterre. Sans vous. Et je m'en suis bien tiré.

— Comment as-tu pu survivre ? Les Anglais ne connaissent pas le riz. Ils mangent des patates. Ce sont les seuls à les considérer comme un mets délicat. Voilà pourquoi leur teint est si malsain. Ils mangent trop de patates tirées de la terre.

— Je croyais qu'ils étaient pâles à cause du climat ?

— Une malédiction divine pour les punir de manger trop de patates.

Remo entrevit un siège libre à l'autre extrémité de l'avion et alla s'y asseoir. Laissé seul, Chiun se mit à parler plus fort, obligeant Remo à reprendre place à côté de lui.

— Trouve quelque chose à dire en faveur des Anglais ? finit par dire Chiun.

— Ils boivent du thé, comme vous.

— Du thé noir. Pas vert. Du thé noir et des patates sales.

— J'y renonce.

— Parfait.

L'avion atterrit à Heathrow au lever du soleil. Remo alla changer ses dollars à l'aéroport, puis entendit les haut-parleurs appeler Remo Stallone.

La voix de Smith retentit dans le téléphone de service.

— Bien minuté, Smitty. On est à Heathrow.

— Il semblerait. Le pire s'est confirmé. Il s'agit d'un complot d'origine anglaise, et le vice-président des États-Unis en fait partie d'une façon ou d'une autre. De plus, des rumeurs circulent concernant l'instabilité du marché des bons du trésor américains. Elles sont fausses, mais si les médias s'en emparent, elles peuvent déclencher l'irréparable.

— C'est pas mon problème. Et pour Chiun et moi, qu'avez-vous trouvé ?

— Rien qu'une carte des États-Unis tels qu'ils seront si le complot réussit. J'attends que Looncraft contacte ses supérieurs via la messagerie, pour retrouver la source des appels.

— La source... dit Remo, pensif. Vous m'avez donné une idée. La Source. C'est le premier service de contre-espionnage ultrasecret d'Angleterre. J'ai déjà eu affaire à eux. On va voir ce qu'on peut leur soutirer.

— Okay, faites-le.

Remo raccrocha et se tourna vers Chiun.

— Smith dit de secouer le cocotier. On commence par la Source. C'est une version britannique de CURE, Sauf que tout le monde connaît leur adresse. Lorsque j'arrive ici, si j'ai besoin d'information, je vais chez eux. Ils savent tout, à part garder un secret.

Dans le métro, un homme leur indiqua le chemin de Trafalgar Square.

— Vous voyez ? dit Remo, les Anglais sont amicaux.

— C'était peut-être un Irlandais.

Remo regarda le plan fixé à la paroi du compartiment.

— On vient de passer Gloucester Road. Plus que cinq stations.

— On prononce « Gloster ». Ils ont adopté cette orthographe ridicule afin de confondre l'innocent.

Ils descendirent quelques instants plus tard à Piccadilly Circus. Là, un Indien enturbanné, parlant avec un horrible accent cockney, renseigna Remo. Chiun, regardant une affiche, poussa un cri

d'horreur.

— Les barbares ! Mettre du thé en sachets !

— En sachets ?

— La pire des barbaries, affirma Chiun d'un ton sans réplique.

En chemin, ils croisèrent un *McDonald*, un *Kentucky Fried Chicken* et un *Wimpy*.

— C'est incroyable ! dit Chiun, ils s'engluent dans...

— L'américanisme ? suggéra Remo.

— Voilà. C'est incroyable ! Un siècle plus tôt, le monde souffrait de ce qu'ils appelaient la *Pax britannica*. Maintenant, c'est le *Shopping americana* qui prévaut.

— Je ne vois pas pourquoi vous vous excitez tant pour un peuple que vous détestez. D'ailleurs, paraît que maintenant, il y a des *Kentucky Fried Chicken* jusqu'en Chine.

— Les Anglais avaient une certaine éthique, aussi misérable soit-elle. Là, ils atteignent le fond du fond.

Chiun ne cessa pas de râler jusqu'à Trafalgar Square. Là, Remo chercha la pharmacie occupant le rez-de-chaussée de l'immeuble de Source.

— Ah ! Les voilà.

La porte menant au second étage était fermée. Remo l'ouvrit du plat de la main. L'étage était encombré de toiles d'araignées. Les bureaux étaient vides.

Remo, surpris, alla interroger le pharmacien.

— Je cherche Guy Phillistone.

— Vous voulez dire sir Guy ? Il a un appartement au un, Buckingham Palace.

Remo rejoignit Chiun à l'extérieur. Une petite ondée du matin commençait à tomber.

— Vous voulez prendre le bus ?

— Non ! Qui va à Londres doit s'attendre à se faire mouiller.

Ils marchèrent sous la magnifique Arche de l'Amirauté, devant le monument de la reine Victoria, face à la cour de Buckingham Palace. Le trottoir était rempli de touristes.

— Je vais demander au garde, dit Chiun en passant à traversées barreaux. Il se dirigea vers le soldat en uniforme rouge.

— Laissez tomber, cria Remo. Ils ne parlent jamais.

— Toi, mangeur de patates ! cria Chiun, mène-nous à Buckingham Palace !

Le garde resta là, raide comme la justice.

— Je vous l'avais dit ! fit Remo.

— Tu es bien entraîné, mais je suis pressé !

Et Chiun enleva son fusil des mains crispées du garde. Celui-ci regarda autour de lui. Son collègue le plus proche fixait l'horizon, feignant de ne rien remarquer. Chiun aplatit de la pointe du fusil le haut bonnet noir du garde, puis alors qu'il levait les mains pour le remettre en place, fit tomber l'homme. Il monta sur son estomac.

— Buckingham Palace ! Où est-ce ?

— À gauche, après Buckingham Gâte ! fit la voix étouffée.

— Merci, dit le maître de Sinanju en lançant le fusil à la tête du garde et, descendant de la poitrine du garde, il rejoignit Remo.

— Cet homme n'a aucune politesse, l'économie du monde est en jeu, et il joue au soldat !

Le numéro un de Buckingham Palace était une maison de brique rouge ; Remo frappa à la porte et attendit poliment.

Le grand homme aux cheveux blonds qui ouvrit la porte, laissa tomber sa pipe de saisissement. Il ne put refermer le battant assez vite. Chiun suivit Remo à l'intérieur.

— Vous vous rappelez de moi ?

— Plutôt, répondit sir Guy. Vous êtes cet Américain fou.

— C'est pas gentil. Et moi qui disais à mon ami que les Anglais sont des gens polis.

— Comment m'avez-vous trouvé et que me voulez-vous ?

— Je veux savoir tout sur le complot visant à démolir le marché boursier mondial.

— Quel complot ? demanda sir Guy Phillistone.

— Mal répondu, dit Remo en saisissant l'Anglais par la gorge.

Sir Guy savait ce qu'il était capable de faire de ses mains nues.

— Dites-moi quelle est la bonne réponse, et je vous la donnerai !

— Il dit la vérité, dit Chiun.

— Bon, fit Remo. Écoutez, Guy, c'est un complot anglais. Quelqu'un essaie de fabriquer une panique économique. Vous n'auriez

pas une idée de qui ça peut-être ?

— La reine ! bêla sir Guy. Le Premier ministre ! Peut-être le ministre de l'Extérieur ! Et le ministre des Finances m'a toujours paru suspect. Tout le monde, sauf moi. Je ne sais rien.

— Je vous crois, sir Guy. Maintenant soyez un mec sympa et ne dites rien à personne.

Il relâcha sir Guy, qui fila hors de la maison, laissant la porte ouverte. Remo prit le téléphone et appela Smith.

— Sir Guy nous a dit de secouer le gouvernement. Qu'en pensez-vous ?

— Allez-y. Les rumeurs ont atteint les marchés asiatiques. Le dollar est en chute libre.

— On y va !

Il raccrocha et se tourna vers Chiun.

— On ira plus vite en se séparant.

— Tu peux t'occuper de la Maison de Windsor. Je ne veux rien avoir à faire avec eux.

— Alors le Parlement est à vous.

— Nous nous retrouverons sous cette horrible pendule.

— Big Ben ?

— Je me moque de savoir comment ils appellent cette pendule.

Remo se mêla aux touristes contemplant les portes du palais. En voyant la grille s'ouvrir, laissant le passage à un petit carrosse tiré par deux chevaux blancs, il réalisa qu'il tenait un moyen d'entrer.

John Brackenberry était fier de conduire la petite calèche conduisant les documents d'États de Whitehall à Buckingham Palace. Une tâche moins prestigieuse que de diriger un carrosse royal, mais qui lui convenait.

Lorsqu'il descendit pour ouvrir la porte de la voiture, il eut la surprise de découvrir un passager.

— Qui diable êtes-vous ? demanda-t-il.

— Faites pas attention à moi, dit l'homme avec un terrible accent américain.

— Les touristes ne sont pas autorisés dans la voiture royale, postillonna Brackenberry, au bord de l'apoplexie.

— Je viens juste voir M^{me} Windsor. Vous savez où je peux la trouver ?

— Je ne vois pas de qui vous voulez parler.

— La reine.

Brackenberry, indigné, se redressa de toute sa taille.

— On ne s'adresse pas à la reine en tant que M^{me} Windsor, mon bon ami.

— Vous autres êtes si polis, même quand vous êtes furax. Ça restaure ma foi en l'humanité. Je croyais que Windsor était son nom de famille.

— C'est faux ! Enfin, si, mais Sa Majesté n'est pas autorisée à l'employer.

— Bon, écoutez, montrez-moi juste les appartements royaux, et je me débrouillerai.

— Gardes ! hurla Brackenberry.

— Flûte ! dit Remo, j'espérais que vous resteriez britannique jusqu'au bout.

— Je reste britannique, rascal !

Un trio de gardes apparut. L'un était celui que Chiun avait brutalisé. Remo lui fit un signe de la main, et l'homme battit discrètement en retraite. Les deux autres ne furent que trop heureux d'accompagner Remo à Buckingham Palace après qu'il les eut soulagé de leur fusil et les eut réduit sous leurs yeux en petits bouts d'allumettes. Pour faire bonne mesure, il prit un des bonnets, le roula entre ses mains, y mettant le feu par friction, puis le reposa sur la tête du garde.

— Sa Majesté est absente, dit le garde au bonnet embrasé.

— Prouvez-le.

— Avec plaisir.

Les gardes du palais l'emmenèrent jusqu'à la chambre royale et lui offrirent un souvenir de son choix. Remo déclina poliment l'invitation et demanda où se trouvait actuellement Sa Majesté. Ce qui causa quelques dissensions. Un garde soutint qu'elle séjournait au château de Windsor, l'autre quelque part au Pays de Galles. Ou peut-être à Portmeiron.

Les gardes ouvrirent les grilles du palais. Remo sortit et se dirigea vers Big Ben.

Le maître de Sinanju contemplait le Parlement depuis le pont de Westminster, sur le côté nord de la Tamise.

Les douves étaient recouvertes de gazon impeccable. Il se demanda

qui pouvait être assez stupide pour ne pas remplir un fossé prêt à servir.

Il n'avait qu'à courir sur la Tamise jusqu'à la face sud du Parlement. C'était un bon plan, excepté qu'il n'arriverait jamais à débarrasser ses sandales du relent âcre de l'eau du fleuve.

Il traversa Millbank pour avoir une meilleure vue. Il se dit qu'on ne construisait pas de forteresse sans prévoir un passage secret souterrain, pour permettre de fuir en cas de catastrophe. Il se mit à la recherche d'une entrée.

Se souriant à lui-même, il trouva ce qu'il cherchait : la rampe d'un parking souterrain. Il la descendit, passant devant le poste de garde.

Le garage couvrait plusieurs hectares et était éclairé de néons fluorescents. Chiun se dirigea approximativement vers le Parlement jusqu'à trouver l'entrée d'un ascenseur gardé par deux policiers impassibles.

Aucun problème. Les policiers anglais ne portent pas d'armes.

Dans la Chambre Basse, le Premier ministre écoutait poliment débâter le représentant du parti travailliste. Elle savait que si elle lui en donnait l'opportunité, l'homme dirait quelque chose d'in vraisemblablement idiot.

— Ainsi, finit-il, j'en conclus que la politique de M^{me} le Premier ministre a contribué au chaos dans lequel se trouve la Bourse.

— Je m'excuse, répondit froidement la Dame de Fer, mais la City souffre du même malaise qui frappe les marchés, de Hong-Kong à New York. Rien de spécifique à l'Angleterre. Peut-être que notre gentleman devrait se retirer et aller lire les journaux. À commencer par le sien.

M^{me} le Premier ministre s'assit, satisfaite d'avoir marqué un point. La voix du travailliste fut couverte par un tumulte subit venant des grands halls du Parlement.

— Que diable... Occupez-vous-en ! dit-elle aux policiers qui l'entouraient. Ceux-ci se dirigèrent vers l'origine du trouble, puis revinrent bien vite. L'un d'entre eux parla à l'oreille du président de la Chambre. Celui-ci se leva.

— Madame le Premier ministre, je vous demande à vous comme à vos gentlemen d'évacuer le Parlement.

— Évacuer, mais nous sommes en session !

— Le Parlement est attaqué.

Les travaillistes s'évacuèrent. Quelques conservateurs formèrent un cordon autour du Premier ministre.

Avant que quelqu'un puisse répondre, le problème fit irruption dans la chambre, abattant les policiers comme une tornade émeraude. Le problème était un petit Asiatique qui évitait avec adresse les matraques flicardières. Certains sortirent leurs armes à feu.

— Ne tirez pas ! cria le Premier ministre, vous êtes en plein Parlement !

— Combien sont-ils ? dit un Tory.

— Un seul.

— Que veut-il ? demanda le Premier ministre de derrière sa rangée de protecteurs.

— Je suis Chiun, maître régnant de Sinanju.

— Jamais entendu parler.

— Quoi ? Barbares ! Nous étions les plus grands assassins de l'histoire alors que vos ancêtres combattaient les Danois !

— Il a bien dit assassin ? demanda le Premier ministre.

— En effet. Tirez ! Descendez ce casse-pieds !

Trois canons de revolver se dirigèrent vers l'Oriental et tonnèrent. Mais, lorsque la fumée se dissipa, l'homme n'était plus là. Les balles s'étaient logées dans un mur orné de gravures.

— Où est-il passé ? demanda le Premier ministre. Personne ne put répondre. Chiun atteignait alors l'apogée de son saut en hauteur. Il fit une pause sur le plafond voûté du Parlement, alors que les Anglais le cherchaient partout. Chiun se demanda ce qu'il advenait du monde, maintenant que les bobbies anglais portaient des revolvers, comme de vulgaires cow-boys.

— Et si c'était un fantôme ? suggéra un Tory.

— Bouh ! fit une voix au milieu d'eux, les faisant sursauter.

— Ce n'est pas drôle ! fit le Premier ministre, sévère.

— Tel n'était pas mon but, dit Chiun, debout à ses côtés.

Les gardes se retournèrent, le virent, et se précipitèrent vers la sortie. En un clin d'œil, madame le Premier ministre se retrouva seule face à un assassin.

— Je n'ai pas peur de vous ! siffla-t-elle.

— Vous êtes très brave ou très stupide. Je serai bref. Votre gouvernement est responsable d'une façon ou d'une autre de cet assaut perfide contre l'économie mondiale. Cela doit prendre fin. Aujourd'hui. Ou les résidus de votre pitoyable empire s'effondreront

plus vite encore.

— Mon cher, feriez-vous par hasard partie de l'opposition ?

— Je n'ai rien à voir avec l'Angleterre. Je suis coréen, œuvrant au nom d'un empereur américain dont je ne puis vous révéler le nom, car il règne en secret.

Le Premier ministre ouvrit la bouche de saisissement. Cet homme était-il fou ?

— Dois-je comprendre que les Américains vous ont envoyé pour me poser cette question absurde ?

— De façon privée.

— Privée ou officielle, votre suggestion est absurde, et je suis à même de vous l'affirmer avec tout le poids de mon autorité. Notre propre centre financier, la City, souffre lui aussi, tout comme le reste du monde civilisé. Vous pouvez comprendre cela.

— Aucun mensonge ne me détournera de ma quête.

— Refuser de croire la vérité ne vous fera guère avancer vers votre but.

— Vous dites donc vrai, finit par convenir l'Oriental.

— Je vous remercie de votre confiance.

— Peuh ! Je n'ai aucune confiance en vous. Mais votre rythme cardiaque me dit que vous ne mentez pas. Je devrai rechercher mes réponses ailleurs.

Sur ce, il quitta toute naturellement la pièce. Le Premier ministre se demanda jusqu'où il irait ainsi.

CHAPITRE XXI

Remo se mit à courir lorsqu'il vit passer un cordon d'ambulances et de voitures de police fonçant toutes sirènes hurlantes en direction du Parlement. Il quitta le trottoir et zigzagua entre les voitures. Un *bobby* voulut lui coller une contravention pour indiscipline ; Remo lui marcha dessus d'une façon fort peu disciplinée et accéléra son pas.

Il trouva Chiun au pied de la tour du Parlement, ses mains modestement enfouies dans ses manches, l'air vaguement intéressé par toute cette agitation.

— Alors ? murmura Remo.

— Le complot ne vient pas du Parlement. Et toi ?

— La reine est allée prendre le thé ou quelque chose de ce genre.

— Je ne pense pas qu'elle soit responsable. Les reines actuelles ne sont bonnes qu'à toucher leur traitement.

— Ce qui laisse... le chancelier de l'Échiquier ?

— Appellation bien cryptique pour un simple ministre des Finances. Il faut aussi compter le secrétaire d'État, celui des Affaires étrangères et d'autres fonctionnaires. Voilà le problème lorsqu'il n'y a pas d'empereur. Trop de laquais et pas de centre du pouvoir.

— On commence par qui ?

— Personne. Marchons.

Ils passèrent par un long tunnel les conduisant sous la Tamise, puis sur les bords du fleuve, au-delà de Hungerford Bridge. Remo trouvait la promenade agréable. Seules les sirènes de police assourdissantes la gâchaient un peu. Mais au moins, Chiun restait silencieux. Remo n'avait aucune envie de l'entendre débâter.

Ce répit fut de courte durée. Soudain, Chiun s'arrêta et hurla : « Non ! » : Puis il fit un bond en avant, jusqu'à un obélisque de granit couvert de hiéroglyphes.

— Les idiots ! hurla Chiun, les vils crétiens !

Remo sentit venir l'orage et croisa les bras. Le maître de Sinanju tapa le sol de sa sandale et accosta un homme d'affaires anglais en mackintosh.

— Votre peuple ne sait-il donc rien de rien ? cria Chiun.

— Laissez-moi, voyou !

— Peuh ! Vous n'êtes pas digne de mon courroux.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Remo après que Chiun eut apparemment décidé d'arracher son auréole de cheveux blancs.

— Pas toi aussi, mon fils ! grinça Chiun.

— Bon, bon. Laissez-moi une minute que je m'y retrouve.

Il inspecta le monument flanqué de deux sphinx, lui rappelant les lions de Trafalgar Square. Les plaques que Remo lut rapidement, lui apprirent qu'il s'agissait de l'Aiguille de Cléopâtre, découverte dans les ruines d'Alexandrie et envoyée à Londres par bateau en 1878. Elle fut perdue en route, puis retrouvée. Remo trouva cette histoire fascinante.

— Bon, j'y renonce, dit-il. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je ne sais pas ce qui est le plus insultant, qu'ils aient eu la témérité de s'approprier ce monument ou qu'ils l'aient érigé de travers.

— Elle m'a l'air droite. Elle n'est pas mise à l'envers ?

— Non ! Mais regarde les sphinx !

— Ouais... dit lentement Remo.

— Ils sont tournés vers l'intérieur ! Tout le monde sait que les sphinx sont tournés vers l'extérieur afin de protéger leur charge !

— Oh, c'est tout ?

— Tout ! Tu ne dirais pas ça si tu connaissais les Égyptiens. Certains riraient d'une telle stupidité – ceux qui ne pleureraient pas de cette profanation.

— Bon, ben, c'est comme ça depuis un siècle et on n'y peut rien.

— Un siècle, marmonna Chiun, une simple minute d'éternité.

Il observa les sphinx. L'un d'eux était allongé, son flanc noir bloqué dans la même posture d'attaque qu'il avait au moment de l'injure faite à la flèche de granit.

— Je disais, répéta Remo, nous ne pouvons rien y faire maintenant.

Chiun réfléchit un instant.

— C'est vrai, Remo. Il n'y a rien que nous puissions faire maintenant.

Il se remit à marcher. Remo soupira de soulagement.

— Pendant une minute j'ai presque cru que vous alliez me demander de tourner ces sphinx.

— Nous n'avons pas le temps. Au retour, en revanche...

— Pas question, dit Remo. Puis il se dépêcha de changer de sujet.
Où allons-nous ?

— À la Tour de Londres.

— J'y suis déjà allé et je n'ai pas envie de remettre ça. Nous n'aurions pas autre chose de plus constructif à faire que de jouer les touristes ?

— Suis-moi et ne fais pas l'âne.

— En parlant zoologie, l'avantage de Londres est qu'ici, personne ne me connaît. Je n'ai pas besoin de mettre ce fichu costume.

— Je me demande comment s'en sort Faith, fit Chiun en se renfrognant.

— Je ne sais pas. Pourquoi ?

— Je l'ai chargé du marketing d'Oursman.

— Quoi ? explosa Remo.

— Je ne serais pas étonné si, à l'heure où je te parle, toute l'Amérique portait des tee-shirts ou casquettes d'Oursman.

— Ne vendez pas la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

— L'ours est déjà mort, tué par mon ancêtre. Oursman vit.

Remo soupira.

— Tant que mon nom n'apparaît pas...

— Cela veut-il dire que tu renonces aux droits sur le personnage ?

— Maintenant et à jamais, promit solennellement Remo.

Chiun sourit aux anges.

— Ainsi qu'à toute autre apparition, ajouta Remo.

Le sourire de Chiun s'effaça.

— Nous en reparlerons une autre fois !

Le quai Victoria se terminait à Blackfriars Bridge, et ils traversèrent une rue animée en direction de la Tour de Londres. Remo la reconnut, près de Tower Bridge. La Tour consiste en une série de bâtiments décrépis enfermés dans les anciens murs d'un donjon originellement bâti par Guillaume le Conquérant.

Chiun s'arrêta à la fin de la file de touristes attendant leur tour d'entrer.

— On va vraiment poireauter avec ces péquenots ?

— Chut ! l'admonesta Chiun. Nous ne devons pas attirer l'attention.

— Un peu tard, non ? Toute la police locale doit être en train de mémoriser nos portraits-robots.

— Raison de plus de se mêler aux touristes.

Les corbeaux de la Tour semblaient plus menaçants que jamais, semblable à des vautours. Remo s'ennuya ferme jusqu'à ce qu'ils pénétrèrent enfin dans l'enceinte. Chiun mena Remo à travers les différentes tours. La chambre des Tortures comprenait diverses récréations de supplices.

— Je ne savais pas que les Anglais étaient si barbares, dit Remo.

— Ce n'est qu'après être devenus assez puissants pour exercer leurs bas instincts sur d'autres peuples qu'ils cessèrent de persécuter les leurs.

— Dites ça aux Irlandais. Vous savez j'ai toujours pensé que les Anglais étaient à l'origine de la civilisation et de la démocratie.

— Alors, rétorqua Chiun, c'est que tu n'as jamais entendu parler des Grecs, des Romains ou des Perses...

— Où allons-nous maintenant, demanda Remo.

— Ici, dit Chiun en montrant une construction basse.

— Il va encore falloir faire la queue !

— C'est la dernière, je te le promets.

À l'entrée, des panonceaux en plusieurs langues précisait qu'il était interdit de photographier les joyaux de la Couronne.

— Pourquoi nous ennuierez-vous avec ces joyaux de la Couronne ? fit Remo.

— Parce qu'ils sont précieux aux Anglais.

Ils suivirent la file, louvoyant entre des vitrines de musée sans intérêt. Enfin, ils descendirent quelques marches jusqu'à un sous-sol clos par une porte en acier massif, semblable à celle d'une banque. Les joyaux de la Couronne étaient exposés dans une vitrine circulaire. Les gardes enjoignaient les visiteurs à ne pas s'y attarder.

— J'ai pas l'impression d'en avoir pour mon argent, dit Remo.

— Cela viendra.

— J'aime pas la façon dont vous dites ça.

Chiun s'arrêta devant le sceptre royal, orné d'un des plus gros diamants au monde connu sous le nom d'Étoile d'Afrique.

— Occupe le garde, glissa soudain Chiun.

— Quoi ?

— Fais ce que je te dis et ne pose pas de questions.

Remo se demanda comment détourner l'attention des trois policiers. Il résolut d'enlever son tee-shirt. Et, en effet, les *bobbies* prirent un air outragé.

— Vous ne pouvez vous déshabiller en présence des bijoux de la reine ! hoquetèrent-ils en l'entourant.

— Pas de panique. J'ai chaud.

— Il fait agréablement frais et je crains ne devoir vous escorter hors de cette pièce, fit l'un d'eux.

— Il en faudra deux comme vous.

Il en fallut trois. Les deux premiers lui saisirent les bras. Il les laissa faire. Ils poussèrent. Remo ne bougea pas d'un poil. Ils tentèrent d'autres prises, mais Remo, les bras croisés, semblait avoir pris racine. Enfin, le troisième joignit ses efforts aux leurs et tenta de déplacer ses jambes.

— On dirait que ses pieds sont collés !

— Réponse fausse, dit Remo en levant un pied, puis l'autre.

Une foule se formait autour du quatuor, suivant l'affaire avec intérêt et oubliant les bijoux. Remo regarda autour de lui et ne vit pas trace de Chiun. Il en conclut qu'il était temps d'aller voir ailleurs s'il y était.

— Bon, écoutez, et si je remettais mon tee-shirt et sortais d'ici par mes propres moyens ?

— D'accord, mais tout de suite.

Remo s'exécuta et partit vers la porte. Une voix aiguë le surprit.

— Attrape, Remo !

Celui-ci tendit les mains par pur réflexe. Le sceptre royal s'y matérialisa. Il le regarda sans comprendre.

— Ne reste pas là, fonce !

Remo hésita. Il regarda les policiers. Leurs yeux passaient de lui à Chiun, comme s'ils ne savaient pas contre lequel ils étaient le plus en colère. L'un se rua sur Chiun, les autres suivirent Remo.

Celui-ci ferma la porte d'acier d'une pichenette et fonça vers la sortie. Une fois à l'air libre, il enveloppa le sceptre dans son tee-shirt, s'attirant les regards désapprobateurs des trois quarts des passants. Un

bon moyen de déterminer lesquels parmi eux étaient anglais.

Remo passa sur l'allée pavée devant Traitor's Gate, prit un chemin, interdit aux touristes, se trouva devant une porte. À sa grande surprise, il lui suffit de la pousser et il se retrouva dehors.

La porte donnait sur un quai de pierre, face à la Tamise. L'odeur peu engageante le dissuada de continuer à la nage : il courut donc. Il vit un panneau : SUBWAY. Parfait, se dit Remo, le métro... et il dévala l'escalier.

Il se retrouva de l'autre côté de la rue, devant un autre panneau SUBWAY. Il refit le chemin en sens inverse. En désespoir de cause, il se décida à accoster un jeune homme.

— Pardon, mon vieux, je cherche le métro.

— Quel métro ?

Son tee-shirt avait glissé, dévoilant une croix dorée.

— C'est marrant, on dirait le...

— J'ai le droit de le porter. Je m'entraîne pour les jeux Olympiques. Au lancer de sceptre !

— Jamais entendu parler.

— Montrez-moi juste où sont les trains.

— Un subway est un passage souterrain. Pour le métro, sortez de là, allez tout droit et vous y êtes. Et bonne chance pour les jeux Olympiques.

— Merci, fit Remo en piquant un cent mètres.

Il trouva le métro, signalé par un sigle ressemblant à une interdiction de fumer dépourvue de cigarette. Il monta dans un wagon sans avoir la moindre idée de sa destination et en sortit dans une station, au hasard.

Il trouva un téléphone près d'une vieille église. Il emplit la fente de pièces et appela le standard, à qui il donna le numéro de Smith.

— Je ne peux pas croire qu'il existe un numéro 111-111-1111, dit l'opérateur.

— C'est un numéro spécial. Essayez pour voir.

Il obtint une sonnerie, puis la voix de Smith.

Puis la communication fut interrompue.

— Flûte ! fit Remo en remettant des pièces. Il obtint la même standardiste.

— J'ai été coupé.

— Vous n’avez pas payé correctement. Il faut mettre une pièce de vingt pence toutes les trente secondes.

— Bon, bon. Ça suffira ?

— Je vais essayer, c’était bien le 111-111-1111 ?

Lorsque Smith répondit de nouveau, Remo se mit à parler à toute allure.

— Remo, je dois parler vite. Ces foutues machines coupent quand elles ont faim.

— Remettez des pièces !

Remo suivit son conseil.

— J’ai perdu Chiun.

— Il vient juste de m’appeler. Vous avez... la chose ?

— En main.

— Chiun croit pouvoir faire chanter le gouvernement anglais. J’ai des doutes, mais c’est tout ce qui nous reste. Il se rend au *Morton Court Hôtel*, près de la station Earl’s Court. Rejoignez-le là-bas. Nous verrons ce que cela donnera. C’est tout ce que nous pouvons faire jusqu’à ce que Looncraft ne branche ses ordinateurs. Remo, s’il vous plaît, dépêchez-vous, les marchés asiatiques sont nerveux.

— J’y vais, Smith.

Remo retourna dans le métro et tenta de se repérer sur une vaste carte. Il trouva Earl’s Court, sur la même ligne. Il monta dans un wagon, ignorant les regards braqués sur lui.

Earl’s Court donnait sur une rue passante pleine de restaurants exotiques. L’air y embaumait le curry. Il trouva le *Morton Hôtel* sur une rue adjacente, apparemment dévolue aux hôtels à bon marché. La réceptionniste était une Indienne au teint couleur de café et au sourire charmeur.

— Je cherche un ami. M. Chiun.

— Prenez l’ascenseur, dit la réceptionniste avec un accent d’Oxford déplacé. Chambre vingt-huit, troisième étage. Il vous attend.

Remo descendit de l’ascenseur et frappa à la porte.

— C’est moi.

— La porte est ouverte.

Il entra.

— Vous auriez pu fermer la porte !

— Elle est cassée. Comme tout dans cet hôtel d'ailleurs.

— À part la télévision, je vois.

Remo contempla la chambre minuscule. Les deux lits se touchaient presque. Une petite écritoire bloquait la porte de la salle de bains.

— Où est le reste de la chambre ? demanda Remo en posant le sceptre royal sur un des lits.

— Demande à Smith et tais-toi, fit Chiun, le regard rivé à l'écran du poste.

— Qu'est-ce que vous regardez ? On dirait une publicité pour de la bière.

— Ne sois pas ridicule. Les Anglais remontent dans mon estime. Tout comme les Américains, ils produisent une bonne chose : leurs feuilletons télévisés.

— C'est un *soap* ? On dirait plus de l'australien que de l'anglais.

— Où est la différence ?

— Et pour notre petite escapade ? Rien de nouveau ?

— Je ne sais pas. Nous finirons par l'apprendre. Maintenant, tais-toi. Je regarde.

— Je croyais que vous n'aimiez plus ce genre de feuilleton fleuve depuis des années ?

— Celui-ci est différent. Il n'est pas corrompu par le sexe.

— Super. Réveillez-moi quand ce sera fini.

— C'est fini maintenant.

Chiun examina le sceptre avec attention.

— Vous pensez qu'ils vont s'exposer pour récupérer ce truc ?

— Peut-être. Quoi qu'il en soit, nous ne devrions pas rester longtemps sans recevoir de leurs nouvelles. J'ai laissé une demande de rançon aux gardes de Whitehall.

— Quoi ?

— Ils ne devraient pas tarder.

— Ils viennent ici ?

— Tranquillise-toi, Remo. Ils n'ont pas le numéro de la chambre. Juste le nom de l'hôtel.

— Je ferais mieux de fermer la porte.

— La serrure est cassée.

— C'est vrai ! Alors qu'est-ce qu'on fait ? On attend ?

— À moins que tu aies une meilleure idée. Maintenant, reste tranquille. Je souhaite méditer.

— Je ne sais pas pourquoi je vous laisse me fourrer dans des pétrins pareils.

— Parce que tu me fais confiance.

— Vraiment ? Je croyais que c'était parce que j'étais une pomme.

— Aussi, fit Chiun avec un grand sourire.

CHAPITRE XXII

Dans son bureau de Folcroft, Harold W. Smith avalait des pilules pour l'estomac tout en commençant à se demander s'il n'avait pas commis une grave erreur tactique. Peut-être aurait-il dû envoyer Remo et Chiun aux troussees de Looncraft.

Smith prenait pour base de son raisonnement que Looncraft était un agent du gouvernement anglais, ou de l'un de ses départements. En ce cas, arriver à la tête était plus important que de se débarrasser de Looncraft.

Erreur. Les événements se précipitaient plus vite que Smith ne l'eût suspecté.

Le réseau de communication Global répandait la nouvelle de l'incertitude des bons du Trésor. Looncraft était abondamment cité par ses propres reporters : il avait entendu la rumeur, mais ne pouvait en dire plus. À Tokyo, Singapour, et Hong-Kong, les jeux étaient faits. Des actions des plus solides se retrouvaient bradées. Les investisseurs restaient frileux depuis le Vendredi Noir, et incertains quant à l'avenir de l'économie américaine. Ce qui avait commencé comme une simple opération financière se transformait en panique.

Le dollar était de nouveau plus bas que le yen. Même Nostrum, pourtant nouvelle coqueluche des investisseurs, accusait le coup. Et si Nostrum tombait comme l'avait fait Global, elle entraînerait le marché avec elle.

— J'aurais dû les envoyer aux troussees de Looncraft, se dit amèrement Smith.

Il était trop tard. Looncraft alimentait délibérément la panique. Tel était le véritable but de son OPA sur Global.

Smith tenta de déterminer où tout cela pouvait bien les mener. Apparemment, les supérieurs de Looncraft avaient dans l'idée de prendre le contrôle des États-Unis, pour en faire une étrange extrapolation de ce qu'elle eût été si la révolution n'avait jamais eu lieu. Mais comment ? Ils n'étaient pas assez nombreux pour constituer une armée d'occupation. Même les scientologues étaient plus nombreux.

Apparemment, le vice-président des États-Unis faisait partie du complot, dans la colonne « Loyalistes ». Mais que faisait le président dans celle des « Conscrits » ?

Cela ne tenait pas debout. Ils n'avaient aucune chance à risquer un coup d'État. Toutes les barrières démocratiques les en empêcheraient. Même si quelques généraux se trouvaient sur la liste, l'armée défendrait la Constitution.

Il y avait donc autre chose.

Smith étudia le dossier Crown. Apparemment, ils n'avaient aucune connection avec LD&B. Le contrôle que Looncraft exerçait sur Crown venait donc de sa position dans ce complot.

Crown était peut-être la clé. Mais que comptaient-ils acquérir ?

Le téléphone rouge interrompit ses méditations.

— Smith ? dit le président d'une voix endormie. L'Angleterre nous accuse d'avoir attaqué ses institutions les plus sacrées. Que savez-vous de cette histoire ?

— Je ne peux plus vous le cacher : j'ai envoyé mes hommes à Londres. J'ai découvert un complot d'une ampleur incroyable, visant à prendre le pouvoir des États-Unis. Il semble être d'origine anglaise.

Smith s'interrompt. Si le président était impliqué d'une façon ou d'une autre, il allait le savoir maintenant.

— Les Anglais sont nos alliés les plus sûrs ! rétorqua le président.

— Sauf en 1812, lorsqu'ils ont brûlé la Maison-Blanche et le Capitole.

— Vraiment les Anglais ont fait ça ?

— Vous connaissez sûrement votre histoire.

— Oui, mais ça fait quelques années...

— Je peux rapatrier mes hommes. Mais je vous laisse entière responsabilité pour ce qui est des conséquences.

C'était le moment de vérité. Smith retint son souffle.

— Non, dit fermement le président. Qu'ils fassent de leur mieux. Mais, dites-moi, que vais-je dire au Premier ministre ?

La main de Smith se plaqua sur l'écouteur pour masquer son soupir de soulagement. Le président n'était pas compromis.

— Dites-lui... une idée jaillit dans l'esprit de Smith.

— Dites-lui d'inviter P. M. Looncraft en Angleterre, mais sans lui en donner la raison. Dites-lui que Looncraft est soupçonné de complicité dans la dépression financière frappant le monde. Le temps qu'il arrive à Londres, mes hommes auront peut-être des réponses à apporter.

— Les Anglais prétendent qu'on leur a volé le sceptre royal. Seraient-ce vos gens ?

Smith s'éclaircit la voix avant de répondre.

— Assurez-les qu'il leur sera rendu intact. Maintenant, veuillez m'excuser, monsieur le Président, j'ai beaucoup à faire.

Harold Smith raccrocha. Quelque chose venait de le frapper : les ordinateurs de Looncraft lui avaient donné le conseil d'administration de Crown ; mais qui étaient ses actionnaires ?

Smith avait son idée là-dessus.

En effet. La liste des actionnaires correspondait à celle des « Loyalistes ».

Crown était bel et bien la clé. Mais quelle serrure était-elle censée ouvrir ?

CHAPITRE XXIII

En entrant dans la salle principale de LD&B, Looncraft n'eut qu'un mot : « Vendez ».

Les courtiers levèrent la tête. La Bourse ne devait pas ouvrir avant une heure, mais son système informatique DOT recevrait les ordres de vente et les exécuterait lorsque la cloche d'ouverture sonnerait.

— Pardon ? bêla Ronald Johnson.

— J'ai dit : vendez. Vendez tout !

Et, comme des soldats bien entraînés, les courtiers décrochèrent leurs téléphones. Looncraft les harangua comme un général commandant ses troupes.

— Liquidez tous nos avoirs ! Je veux que LD&B ne soit plus que disponibilités à l'ouverture du Dow Jones. Et maudit soit celui qui liquidera son portefeuille avant celui de la firme !

Sur ce, Looncraft entra dans son bureau. La une de *Wall Street Journal* l'accueillit : « L'Indice Nikkei en ventes massives ».

— Je savais qu'un jour, ces maudits Japonais seraient bon à autre chose que vendre des appareils photo, grogna Looncraft. Il s'assit et entra dans la messagerie « Descendants du Mayflower » et tapa la question :

PERMISSION DE CONTACTER DIRECTEMENT LES AUTRES.

ACCORDÉ, fut la réponse.

Le texte dut être transmis à d'autres terminaux, car d'autres messages apparurent immédiatement.

LIPPINCOTT. QUEL EST LE MOT D'ORDRE ?

VENDEZ, tapa Looncraft.

Et l'Amérique se mit à vendre. Wall Street n'avait jamais rien vu de pareil. La Bourse n'ouvrait que dans une heure, et les spécialistes pâlissaient à vue d'œil.

Le président sortit sur le balcon d'observation. Le sol de la Bourse était déjà blanc de papiers. Mais, plus important encore, il pouvait flairer la montée de la température et les relents de sueur.

La simple idée des chiffres qui allaient apparaître sur le téléscripteur lui donna la nausée.

Looncraft pianotait joyeusement sur son clavier.

RIEN DE MIEUX QUE L'INGÉNOSITÉ DES VIEUX ANGLO-SAXONS.

LES REBELLES N'Y VERRONT QUE DU FEU, apparut sur l'écran.

CE QUI M'ENNUIE, C'EST QU'IL AIT FALLU ATTENDRE SI LONGTEMPS, dit un autre message.

Looncraft répondit :

SOYEZ HEUREUX D'AVOIR VÉCU POUR CE JOUR DE GLOIRE, ET DE PRENDRE PART À L'EFFACEMENT DE LA PAGE LA PLUS NOIRE DE NOTRE HISTOIRE DEPUIS CROMWELL.

SALUT LES AMIS ! COMMENCEZ PAS SANS MOI !

Looncraft fit la moue. C'était Slickens, cet infernal Texan. Cet homme était une véritable nuisance, racines britanniques ou pas. Une fois au pouvoir, il le shunterait vers une position secondaire, genre gouverneur de Boston. Qu'il s'occupe de ces maudits Irlandais d'Amérique.

Looncraft se força à la politesse et tapa :

AVEZ-VOUS COMMENCÉ À DÉSinVESTIR ?

POURQUOI SE GROUILLER ? LA BOURSE N'OUVRE QUE DANS UNE HEURE.

VOUS N'AUREZ PAS LES MEILLEURS PRIX EN TRAÎNASSANT.

MON ŒIL ! LORSQU'ON EN AURA FINI, TOUT LE BASTRINGUE SERA À NOUS. POURQUOI SE CASSER LE CUL POUR QUELQUES SOUS ?

Le cœur de Looncraft se souleva. Comment quelqu'un d'aussi bonne famille que Slickens pouvait-il s'être pareillement américanisé ?

À VOTRE GRÉ, DOIS ME RETIRER.

Il regarda par-delà le mur de verre ses courtiers brailler. Leur panique n'était qu'un aperçu de l'anarchie qui s'instaurerait à l'ouverture de la Bourse.

— Sommes-nous liquides ? hurla-t-il par la porte.

— Pas encore, monsieur. Le DOT refuse de prendre nos ordres.

— Alors adressez-vous directement aux spécialistes, à la Bourse ! Nous devons tout liquider avant que l'économie ne s'effondre. Je l'entends déjà craquer !

— Monsieur Looncraft ? fit la secrétaire. C'est le président de la Bourse.

— Je le prends.

— Oui, Paul fit Looncraft. C'est la fin, hurla le président, le DOT est saturé. Mon Dieu, lorsque la cloche sonnera, ce sera un massacre !

— Pas de panique prématurée. Après tout, cela peut passer, comme les autres troubles récents.

— À l'ouverture, il y aura plus de vendeurs que d'acheteurs. Vous savez ce que cela veut dire !

En effet. Cela voulait dire que Wall Street tout entier allait s'écrouler. Les vendeurs ne pourraient liquider leurs stocks, même à des prix sacrifiés. Et le consensus sur lequel était fondé le marché des valeurs – signifiant que quelles que soient les fluctuations, les actions auraient toujours une valeur irréductible – se désintégrerait. Et la base même de la monnaie suivrait, si toutefois les Japonais n'avaient pas déjà réduit le dollar à sa plus simple expression.

— Nous avons moins d'une heure devant nous, insista le président de la Bourse.

— Peut-être devrions-nous nous réunir, fit Looncraft, conciliateur.

— J'appelle les autres.

Quinze minutes plus tard, le conseil d'administration de la Bourse se réunissait. Le président se leva, hagard.

— Vous connaissez la situation. Les marchés asiatiques sont en déroute. Le DOT a sauté. Lorsque la cloche sonnera, le Dow Jones devrait baisser instantanément de quinze cents points. Nous sommes au bord de la catastrophe, peut-être même de la destruction totale du marché des changes.

— Que suggérez-vous ? s'enquit doucement Looncraft.

— Que nous n'ouvrons pas aujourd'hui. Cela ne peut faire empirer les choses. Nous pouvons mettre ça sur le dos d'une panne d'ordinateur. Messieurs, aux voix...

— Contre, fit Percival Marylebone Looncraft en se tournant vers ses collègues.

— Contre, vota Douglas Trevor Lippincott.

— Contre, vota Henry Cecil Hyde.

— Pour, vota Aristote Metaxas.

— Contre, fit Lowell Cabot.

— Contre, dit Alf Wenham.

— Contre, dit Sol Sugarman.

Sang anglo-saxon ne saurait mentir.

— Puis-je me retirer ? demanda Looncraft à un président anéanti. Les autres quittèrent la pièce, abandonnant un Juif, un Grec et un Italien mécontents. Ceux-ci échangeaient des regards effarés, incapables de réaliser qu'ils venaient d'être court-circuités par une conspiration vieille de deux siècles.

Le Dow Jones baissa de dix-sept cents points, et non de quinze cents. Le DOT avait pris plus d'ordres que prévu. En fin de compte, le système marchait merveilleusement bien.

Ce fut la panique. Des courtiers vendirent leurs places devenues hors de prix. L'un d'entre eux brada même sa Rolex pour couvrir des options de vente. Des hommes furent ruinés en quelques secondes. Plusieurs se jetèrent par la fenêtre plutôt que d'affronter la ruine. 1929 se répétait. À part que les répercussions n'étaient pas limitées à Wall Street, mais mondiales.

À Londres, les indices chutèrent plus vite que les corps des courtiers de Manhattan. La livre perdit de sa valeur par rapport à toutes les monnaies, le dollar excepté.

Smith vit tout cela à travers l'écran de son ordinateur. Certaines actions disparurent : elles n'étaient même plus échangées, ayant dépassé leur taux minimal. Bien qu'elles valent à peine le prix du papier, personne ne les achetait.

Et ce jusqu'à onze heures et deux minutes, lorsque, avec un Dow Jones entre sept cent soixante-six et neuf cent soixante-sept points, un investisseur se mit à acheter. Et en masse.

Les chiffres se modifièrent si imperceptiblement par rapport à leur chute libre que Smith ne remarqua pas le phénomène. Lorsqu'il comprit, il entra dans l'ordinateur de LD&B. Mais ceux-ci restaient immobiles : ils ne vendaient ni n'achetaient. L'ordinateur de Looncraft était engagé dans d'étranges bavardages, mais pas d'ordres de vente en vue.

Smith remonta la chaîne des conspirateurs. Aucun n'achetait, trop occupés sur le réseau des Descendants du Mayflower.

Nostrum n'achetait pas. Bien sûr : Chiun étant à Londres, personne ne pouvait prendre les choses en main.

Frustré, Smith retourna au DOT, Les ordres d'achat s'affirmaient. Tous provenant de la même source.

Crown Acquisitions Ltd. Ils achetaient tout ce qui leur tombait sous la main, obtenant des intérêts significatifs dans des banques, des compagnies d'assurances, des journaux, des stations de télévision et autres médias.

Crown était en train d'acheter la puissance industrielle et économique des États-Unis.

Smith comprit alors le plan. Il s'agissait d'une OPA pirate, mais d'une ampleur inimaginable.



À Oxford, le professeur sir Quincy Chiswick était assis au fond du pub, loin de la horde des étudiants. Il recherchait cet isolement. C'est pourquoi il portait sa robe noire de professeur. Devoir enseigner à ces jeunes crétins était bien suffisant ; devoir se mêler à leur troupeau dépassait les limites du supportable.

Il se leva et déposa une livre sur la table.

— Hé, professeur !

Il regarda un trio d'étudiants assis devant leur bière. L'un d'entre eux levait la main, comme en cours.

— Oui ? daigna répondre Quincy.

— Vous avez dû entendre parler du chaos économique qui se prépare aux États-Unis, professeur. Quels sont, d'après vous, les chances de l'économie anglaise dans de telles conditions ?

— Je ne sais rien de ce chaos économique, comme vous l'avez si élégamment désigné. Et je ne m'occupe pas de ce triste monde actuel. Mon domaine est l'histoire. Maintenant si vous voulez bien m'excuser, contrairement à vous, je dois préparer mon cours de demain.

Sur ce, sir Quincy Chiswick sortit du pub comme un fugitif quittant une abbaye. Les rues tortueuses d'Oxford se perdaient dans la pénombre sinistre du crépuscule ; sir Quincy les arpenta, spectre aux atours de corbeau.

Une fois arrivé chez lui, il fit face à la rangée de pendules antiques ornant son entrée. L'une d'entre elles retardait d'une minute.

— Professeur ? appela une voix alors qu'il montait l'escalier, j'ai préparé le thé et les scones, comme toujours.

— Merci bien, misses Burgoyne. Vous êtes très gentille. Bonne nuit.

— Bonne nuit, professeur.

Sir Quincy déverrouilla la porte de sa chambre. Au centre se trouvait une petite table, où trônait un ordinateur. Sir Quincy détestait ce gadget infernal, mais les communications postales vers l'Amérique étaient terribles.

Il se demanda ce que J.R.R. Tolkien, qui avait jadis habité cette chambre, eût pensé de cet infernal instrument.

Il entra dans la messagerie « Descendants du Mayflower ». Les loyalistes étaient en pleine discussion. Il se versa une tasse de thé en regardant les discussions incessantes.

PENSEZ-VOUS QU'OURS MAN VA MONTRER SON VILAIN MUFLE ?

VOUS AVEZ AUSSI REÇU UNE DENT DE CETTE ESPÈCE DE PLANTIGRADE ?

JE DOIS L'AVOUEUR. MAIS CETTE FOIS-CI, JE L'ATTENDS DE PIED FERME.

VOUS DEVRIEZ FAIRE UN CERCLE AVEC VOS WAGONS, BOYS. J'AI EU AFFAIRE À CETTE VERMINE. IL NE SE LAISSE EMBOBINER PAR PERSONNE.

Sir Quincy fronça les sourcils. Quel était ce langage ? Sans doute de l'argot américain. Cela aussi devrait changer.

L'essentiel des conversations portait sur l'état de la Bourse. Sir Quincy se détourna. L'économie n'était pas son fort. Il se concentra sur un problème plus pertinent : étaler une de ses deux confitures préférées sur ses scones.

Oui mais laquelle choisir ? De la reine-claude ou de la prune ?

CHAPITRE XXIV

À cinq heures de l'après-midi, heure de Londres, des commandos d'élite antiterroriste des SAS encerclèrent *Morton Hôtel*. Des tireurs s'embusquèrent sur les toits des immeubles voisins, derrière les arbustes disponibles, et dans le modeste salon de l'hôtel.

Remo Williams regarda par la fenêtre.

— Nous sommes encerclés, dit-il à Chiun, qui était assis au milieu de la pièce, jambes croisées, le sceptre royal sur ses genoux. Les yeux du maître de Sinanju étaient pointés vers la télévision.

— Chut ! fit-il.

— Vous ne voulez pas éteindre ce truc ? Ces hommes sont armés. Je crois qu'ils se préparent à donner l'assaut.

— Ils n'envahiront pas l'hôtel sans d'abord prendre connaissance de nos conditions.

— Qu'est-ce qui vous fait croire qu'ils ont quelque chose à fiche de nos conditions ?

Le téléphone sonna avant que Chiun puisse répondre. Remo aboya un « Allô » des plus impolis, puis écouta.

— Ils veulent savoir quelles sont nos conditions.

— Dis-leur qu'en gage de bonne foi, les sphinx gardant l'Aiguille de Cléopâtre devront être orientés dans la bonne direction.

— Vous voulez rire ?

— Et ce fait sera annoncé sur les antennes nationales, poursuivit fermement Chiun sinon leur sceptre sera pulvérisé.

Remo transmit le message et raccrocha.

— Ils nous rappelleront. Ils ne vont pas mordre à l'hameçon, vous savez.

— Si, car ils savent qu'ils traitent avec la Maison de Sinanju.

— Et s'ils s'en contrefichent ?

— Nous avons officié de façon mineure pour une de leurs dernières reines en date.





À Buckingham Palace, Sa Majesté la reine d'Angleterre reçut la nouvelle avec indignation.

— Il n'en est pas question !

Elle se calma lorsque la reine mère entra dans la salle du Trône en s'éclaircissant la voix.

— Oui, Maman ? fit la reine, timide.

— Cette lettre laissée à Whitehall porte les armoiries de la Maison de Sinanju. Ils ont travaillé pour nous lors du règne de Victoria. L'affaire de l'Éventreur.

— Ah, dit la reine en comprenant parfaitement. Rien d'étonnant à ce que ce trublion n'ait jamais été arrêté. Il avait été assassiné.

— Nous devons nous plier immédiatement à leurs exigences, ordonna la reine mère. Et qu'on avertisse les stations de radio !

— Tout de suite, Maman, acquiesça la reine d'une voix soumise.



BBC1 et 2 interrompirent leurs programmes réguliers pour annoncer la nouvelle. Un reporter rougeaud lut une feuille volante alors qu'un graphique maladroit de l'Aiguille de Cléopâtre flottait au-dessus de son oreille. Une grue avait déplacé le premier sphinx – qui maintenant s'apprêtait à soulever le second monument – regardait vers l'extérieur.

— Ils l'ont fait ! explosa Remo, incrédule.

— Ils se rappellent donc ! constata Chiun d'un ton satisfait.

— De quoi ?

— D'un léger problème auquel dut faire face la Maison royale à la fin de votre siècle dernier. Un trouble nommé John le Découpeur.

— Jack l'Éventreur ? Vous vous en êtes chargé ?

— Nous ne l'avons pas exécuté. Mon grand-père l'a fait. Je n'étais pas encore né.

— C'était un « vous » collectif, se défendit Remo.

Le téléphone sonna. Chiun répondit.

— Ne parlez pas, fit le maître de Sinanju, écoutez. Les troubles qui secouent l'économie mondiale viennent de quelqu'un de votre gouvernement. Cette personne sera amenée à mes quartiers avant l'aube. Je vous dirai s'il est bien coupable et il sera à moi.

Il raccrocha.

— Je ne crois pas qu'ils apprécient votre dernière condition, remarqua Remo.

— Ils n'ont pas à l'apprécier, mais à l'exécuter !

Remo regarda les commandos changer de position.

— Exécuter. Oui, je crois que c'est bien le mot pour ce qu'ils ont en tête.

Dans le salon, le colonel Neville Upton-Downs écoutait la voix du Premier ministre au téléphone de la réception.

— Tout de suite, madame.

Il raccrocha.

— On y va, dit-il au trio de soldats gardant l'entrée. La moitié prend l'ascenseur, l'autre les escaliers.

Les hommes se déployèrent dans un vacarme de bottes.

Le colonel avait une telle confiance en ses hommes qu'il ne se sentait nullement tenu de les accompagner au combat. Les deux terroristes n'étaient pas armés. L'un d'eux devait être chinois. Il se demanda pourquoi le Premier ministre avait tant attendu avant de donner le feu vert.

Il sortit et annonça à ses hommes la conclusion imminente de cette affaire. Il se mit en position pour observer la fenêtre des terroristes, au troisième étage.

— C'est bientôt fini, garçons, marmonna-t-il.

En effet. La vitre se brisa sous l'impact d'un soldat des SAS planant à basse altitude. Il termina son piqué sur le béton, comme un sac de patates. Un second soldat vint lui tenir compagnie, puis un troisième, tous proprement empilés sur le trottoir.

Un visage apparut par la fenêtre brisée.

— Ne recommencez jamais ça ! cria-t-il avec un horrible accent américain.

— Le vaurien ! s'écria le colonel Upton-Downs. Tirez ! Effacez-moi ce sacripant ! Tout de suite !

Les canons se levèrent. Des doigts s'alanguièrent sur des gâchettes.

— Oh oh ! mauvais, mauvais ! fit l'Américain.

Le colonel changea brusquement d'avis.

— Cessez le feu ! Saperlipopette ! Ne tirez pas !

Car l'Américain avait en main le sceptre royal, qu'il tenait face à lui.

— Allons, faut pas s'énerver comme ça ! admonesta-t-il en se retirant.

Le colonel traîna des pieds en direction de l'hôtel. Le Premier ministre n'allait guère apprécier.

— Merci, colonel. Restez à l'écoute, dit le Premier ministre. Elle se tourna vers son cabinet, réuni au dix Downing Street.

— L'assaut a échoué. Il faut considérer d'autres options.

— Par exemple ? s'enquit le secrétaire d'État.

— Mon cher, ces terroristes sont sincères. Vous connaissez la situation aux États-Unis ; notre Bourse a elle aussi terriblement souffert. Et cela ne peut qu'empirer. Les marchés asiatiques vont certainement réagir suite à cette déconfiture en Europe et aux États-Unis. Et il faut s'attendre à un nouveau vent de panique. Cela peut ne jamais finir.

— Mais si la situation des Américains est aussi mauvaise, fit remarquer le ministre des Finances, cela n'aura guère d'importance. Par leur frénésie, ils sont en train de mettre en faillite leur marché des changes.

— Mais quelqu'un peut-il vraiment avoir provoqué toute cette histoire ?

— Foutaises !

Un murmure d'assentiment souligna l'éclat du ministre des Affaires étrangères.

— Quelle espèce de fou sanglant pourrait tenter un coup pareil, sachant qu'il ruinerait notre propre économie ? remarqua, à raison, le ministre des Finances.

— Une taupe communiste ? suggéra alors sir Guy Phillistone.

— C'est une idée, marmonna le secrétaire d'État. Dieu sait si nous en avons eu notre part.

Personne ne joignit son rire au sien.

— Le monde communiste, attend que l'Ouest l'aide à sauver son économie, dit le Premier ministre. Si nous coulons, ils vont au fond

avec nous. Réfléchissez, messieurs ! explosa-t-elle en frappant la table de sa paume, réfléchissez, si vous en êtes capables !

La remarque fit mouche. Le cabinet cessa de parler et se mit à penser.

— Vous savez, dit lentement le chancelier de l'Échiquier, j'ai reçu récemment des lettres assez incohérentes, m'informant qu'un Grand Plan quelconque était en marche.

— Et qu'avez-vous fait de ces lettres ?

— Eh bien, je les ai jetées ! Il ne peut s'agir que des élucubrations d'un dément.

— Et ce dément avait-il un nom ?

— Un sir Quincy, je crois.

— Et vous n'avez plus une seule de ces lettres ?

— Je crains que la dernière ne soit allée à la corbeille admit le chancelier.

Le Premier ministre se leva d'un bond.

— Messieurs, trouvez cette lettre, même si vous devez ramper dans les ordures. C'est notre seule piste. Allons-y, messieurs.

Avant de quitter la pièce, le Premier ministre envoya de nouvelles instructions à un colonel Upton-Downs des plus surpris.

Dans l'heure, la lettre se retrouva sur le bureau du Premier ministre, puant le vieux mégot et le thé éventé.

Elle la prit avec des doigts prudents et lut l'adresse de réexpédition. Seule la dernière ligne était encore lisible :

« Oxford, Oxfordshire, OXI 2LJ. »

— Cela restreint les recherches, dit-elle en extrayant la lettre.

Celle-ci ressemblait bel et bien à l'œuvre d'un dément. Elle délirait sur la grandeur déclinante de l'Empire britannique, qui, bientôt, reflleurirait tel le Phénix. Une métaphore colorée, bien qu'impropre, pensa le Premier ministre. Le paragraphe final était paraphé sir Quincy Chiswick.

Elle rechercha un sir Quincy Chiswick dans son annuaire. Celui-ci était professeur d'histoire au collège Nuffing, à Oxford. Un coup de fil au dit collège leur apprit que le personnel était absent ; personne n'était en demeure de leur fournir une adresse ou un numéro de téléphone.

Le Premier ministre appela le Service des renseignements. Après

dix minutes, on lui apprit qu'il n'existait pas de sir Quincy Chiswick à Oxford ou dans l'Oxfordshire.

Elle fit venir son secrétaire.

— Recherchez dans les documents officiels, une Charte de repossession royale.

— Cela peut prendre un certain temps.

— Alors n'en perdez pas, dit-elle en gratifiant son secrétaire d'un sourire de piranha.

L'homme se retira. Le Premier ministre appela personnellement le *Morton Hôtel*.

— Allô, la réception ? Pourriez-vous me passer les terroristes de la chambre 28 ? Merci.

Remo Williams décrocha.

— Hep ! Chiun, j'ai le Premier ministre en ligne !

— Je ne parlerai qu'à un représentant de la royauté.

— Désolé, dit Remo au Premier ministre, il est indisposé. Vos feuilleteurs asexués le passionnent.

Remo écouta pendant cinq minutes sans dire un mot, puis se tourna vers le maître de Sinanju.

— Ils disent qu'ils ont le nom du gars. Ils n'arrivent pas à le trouver, mais pensent qu'il vit à Oxford.

— Informe le Premier ministre que je t'autorise à rechercher cette personne dans la ville d'Oxford.

— Vous m'autorisez à quoi ?

— Dis-lui, ordonna Chiun.

— Bon, voilà, fit Remo dans le combiné. J'ai un sauf-conduit jusqu'à Oxford, carte blanche pour trouver notre bonhomme, et le sceptre et mon ami restent tout tranquillement ici. C'est entendu ?

Le Premier ministre avait entendu. Remo raccrocha.

— C'est bon. Vous êtes sûr que c'est le meilleur moyen ?

— Non, dit Chiun sans décoller les yeux de l'écran, mais si j'y vais, je raterai la fin de l'histoire.

— Bien pensé. Je vous tiens au courant.

Remo descendit les escaliers, passant devant les soldats. Une voiture l'attendait dehors, flanquée d'un colonel des SAS dépourvu d'armes, mais portant un trousseau de clés.

— Voilà, Ricain, précisa le colonel civilement, on vous a trouvé une Vauxhall Cavalier. Bonne voiture. Faite en Angleterre.

— Merci, dit Remo en ouvrant la portière de gauche.

— Le volant est à droite.

— Je sais, mentit Remo en se glissant sur le siège du conducteur.

— Prenez le sens giratoire à Regent's Park, puis vous prendrez la A 40 vers l'Oxfordshire. Vous serez à Oxford en un clin d'œil.

— Combien de kilomètres ?

— Pas la moindre idée, mais ça fait cinquante miles à vol d'oiseau, si cela vous dit quelque chose. Il y a une carte dans la boîte à gants et un jerrycan dans le coffre. Le moteur est sous le capot, comme aux États-Unis.

— Si seulement on parlait la même langue, grogna Remo.

Remo trouva facilement la A 40 ; mais les panneaux vert et blanc lui annoncèrent qu'elle devenait la A 35, puis la A 40 de nouveau. Maintenant les panneaux ne comportaient plus de « A » devant les nombres. Remo se demanda s'il ne confondait pas les limitations de vitesse avec les panneaux indicateurs. Il passa devant un panneau bien annonçant 40.

Une fois sorti de la ville, Remo trouva un panneau bleu annonçant 404. Cela devait être la A 404. Personne ne pouvait rouler à 404 miles à l'heure, pas même un Anglais.

Remo se prépara à un long voyage.

CHAPITRE XXV

La Bourse de New York toucha le fond à midi. Le Dow Jones était à 1188,7, au bord du précipice, à peine retenu par l'appétit insatiable de Crown Acquisitions pour les actions dévaluées – c'est-à-dire à peu près tout ce qui se vendait sur le marché des changes.

Ce fut la curée. Smith remarqua que la première vague provenait de LD&B. Lippincott lui emboîta le pas, achetant une compagnie aérienne et des composants électroniques. DeGoone Slickens rafla les compagnies pétrolières. Et d'autres suivirent, des firmes prestigieuses et centaines avec des solides noms anglo-saxons.

Et Smith comprit alors le schéma général tel qu'ils l'avaient pensé. Une bonne vieille association d'épargnants, comme les spéculateurs en constituaient pour accaparer le marché avant que les régulations n'y mettent bon ordre. L'OPA pirate selon les règles. Les Loyalistes œuvraient de concert, et rien ne pouvait plus les arrêter. Ils étaient littéralement en train d'acheter les États-Unis.

Le Comité de direction de la Bourse avait voté de maintenir les transactions, quoi qu'il arrive. Pas étonnant : ils étaient le Comité. Et aussi la Commission des opérations boursières. Bien que ce qui était en train de passer fût ouvertement illégal, on ne pouvait le réprimer légalement sans écraser le noyau de la puissance économique américaine. Ils étaient l'économie.

Pire : ils étaient l'Amérique.

Smith se laissa aller dans son fauteuil, hagard. Le marché était en suspens. Il pouvait toujours revenir en force, comme le prévoyait le réseau Global par la voix de son porte-parole et propriétaire, P. M. Looncraft.

Lorsque tout serait terminé, l'économie américaine aurait changé de main comme un vulgaire billet froissé.

Smith se pencha sur son ordinateur. Il n'avait plus qu'à jouer son joker. Il entra dans « Descendants du Mayflower » et activa un programme appelé : TRACEUR. Puis il s'empara du téléphone rouge.

— Monsieur le Président, ne posez pas de questions, simplement écoutez-moi. Par simple précaution, je voudrais que vous purgiez vos Services secrets de tous les agents aux origines anglo-saxonnes. Je vous prie... Oui, gardez les Italiens. Évitez juste les Anglais. En effet, il serait bon d'annuler votre entretien avec le vice-président. Et pour finir : avez-vous arrangé le voyage de Looncraft à Londres ? Excellent.

Je vous expliquerai plus tard ce qu'il en est. Au revoir, monsieur le Président.

Il raccrocha, en sueur. L'Intercom bourdonna.

— Monsieur Smith, M. Winthrop est là et demande à vous voir.

— Il est là ?

— Il insiste.

— Dites-lui de partir.

— J'ai essayé, mais... Non ! Vous ne pouvez pas entrer...

Smith appuya rapidement sur un bouton, et le terminal de CURE s'escamota dans son bureau. La porte s'ouvrit et un homme immense apparut, rouge d'indignation.

— Que signifie cette intrusion ?

— Je suis Nigel Winthrop, monsieur Smith, et je dois vous parler sans délai. C'est urgent. Si vous voulez bien me consacrer quelques instants...

— D'accord, mais soyez bref. Je suis très occupé. Ce n'est rien, madame Mikulka, je m'en occupe.

La secrétaire referma la porte.

— Je ne sais si vous vous rappelez de moi, monsieur Smith. J'ai réglé la succession de votre père.

Smith se rappelait maintenant. Winthrop et Weymouth. Les avocats de son père.

— Ce fut réglé il y a des années.

— Et vous fûtes évincé.

— De l'histoire ancienne, trancha Smith qui n'aimait pas qu'on lui rappelât que son père l'avait déshérité.

Winthrop ouvrit son attaché-case et en tira une lettre scellée. Il la tendit à Smith.

— Cette lettre m'a été confiée par votre père. Elle devait vous être remise ou, en cas de décès, à votre fils aîné.

— Je n'ai pas de fils. Juste une fille.

— Ouvrez-la, s'il vous plaît.

Smith ouvrit la lettre à l'aide d'un coupe-papier et en tira une liasse de papier. L'introduction lui était adressée.

Smith se mit à lire et ses yeux s'agrandirent.

À mon fils, Harold.

J'écris ceci de mon vivant, mais je serai plus de ce monde lorsque tu la liras, si tu la lis un jour. Nous avons eu nos différends, Harold. Tu m'as trahi en tant que fils. Je sais que tu m'en veux de ne pas avoir accepté ton refus de reprendre l'entreprise familiale. Cette lettre te confirmera que mon intérêt ne résidait pas dans l'édition de magazines de quatre sous, mais dans un dessein d'une tout autre ampleur.

S'il te reste une certaine loyauté envers ta famille, si le sang anglo-saxon coule toujours dans tes veines, tiens-en compte maintenant. La reine et l'Empire t'appellent afin que tu réparas l'affront commis par une bande de loqueteux sans lois envers ces colonies. Je veux parler de la séparation qui coupa ce pays de la Mère Patrie.

— Mon Dieu, bégaya Smith en regardant Winthrop, de quoi parlet-il ?

— Finissez cette lettre, monsieur Smith, s'il vous plaît.

Ce qu'il fit. Et il apprit comment, après la signature du traité de Yorktown qui conclut la révolution américaine, une cellule de taupes fut créée sur l'ordre du roi George III. Ils devaient attendre leur heure et être activés sur signal de la Couronne. Et, par n'importe quel moyen disponible, amener la ruine financière des États-Unis.

— Mon propre père... murmura Smith d'une voix altérée. Il tremblait de tous ses membres.

— Votre père vous offre une seconde chance, reprit gravement Nigel Winthrop. Vous pouvez vous racheter à ses yeux. Vous étiez une forte tête, obtus et arrogant, comme ces colonies. Cela appartient au passé. Seule mon impossibilité à vous contacter vous empêcha de descendre dans l'arène, comme le véritable Britannique que vous êtes par naissance. Je suis venu entendre votre réponse.

— Mais... J'aime mon pays, fit Smith, au bord des larmes.

— Certainement, vous aimez davantage votre père. Et ne craignez rien pour les Amériques : c'est aussi notre pays. Nous nous contentons de la remettre à sa place légitime dans le grand ordre des choses. Maintenant, il me faut votre réponse.

CHAPITRE XXVI

Remo perdit la A 40. Il arriva dans un hameau nommé Aylesbury, où il dut demander successivement son chemin à trois personnes. Leur accent était si épais qu'il lui fallut entendre trois fois la direction à suivre pour comprendre. En retrouvant la A 40, il comprit pourquoi on disait que les Anglais et les Américains sont séparés par un langage commun.

Vu de loin, Oxford ressemblait à un village de conte de fées en pleine décrépitude, mais une fois en ville, il perçut les habituels fast-food et officines de photocopies.

Remo trouva une place entre deux voitures, puis remarqua une borne rouge sur le trottoir. Tant pis pour la borne à incendie. La sécurité du monde valait bien une contravention. Après un examen plus attentif, il s'agissait d'une boîte postale. Ce qui lui fit se demander à quoi ressemblait les bornes à incendie anglaises – à des poubelles ?

Les rues étaient peuplées d'étudiants. Remo en accosta un.

— Excusez-moi, je cherche sir Quincy.

— Désolé, je ne le connais pas.

Il se tourna vers une femme entre deux âges.

— Connaîtriez-vous un sir Quincy ?

— Je ne crois pas qu'il y ait un sir Quincy sur nos terres. Êtes-vous perdu ?

— Moi, non, mais sir Quincy, oui. Vous avez une idée de ce que je dois faire ?

— Oui, vous asseoir et prendre une bonne tasse de thé. Vous avez l'air claqué.

— Juste mouillé.

— Bonne chance alors, fit son interlocutrice en poursuivant son chemin.

Il se mit à l'abri dans un magasin entièrement dévolu à la bande dessinée. Après lui entrèrent des étudiants, bavardant avec entrain. L'un d'entre eux avait un fort accent de l'Oklahoma ; Remo se sentit sauvé des eaux.

— Hé, peut-être que vous pouvez m'aider, attaqua Remo. Connaissez-vous un sir Quincy ? Il est censé vivre dans le coin.

— Sir Quincy Chiswick ? Je le connais. C'est un don.

— Quoi ? La mafia, ici ?

— Non. C'est un professeur, d'histoire. On les appelle des dons. Allez jusqu'au bout de cette rue et tournez à droite dans St. John's Street. C'est là.

Remo le remercia et quitta le magasin, une main devant ses yeux pour se protéger de la pluie, et se perdit immédiatement. Il demanda à un vieil homme. Cette fois-ci, il décida de soigner sa prononciation en prononçant « Sinjin » pour St. John.

— Pouvez-vous me montrer où est Sinjin Street ?

— Désolé, pas de Sinjin Street à Oxford, dit l'homme en s'éloignant.

Remo le suivit des yeux en se demandant s'il n'était pas entré dans la quatrième dimension. En désespoir de cause, il entra dans un pub sombre et enfumé.

— Sinjin Street, cria-t-il à la cantonade, quelqu'un connaît ?

— On prononce St. John's Street, dit une voix rude.

— Je croyais que vous autres, Anglais, prononciez « Sinjin ».

— Oui, pour St. John. Mais pour St. John's, on dit St. John's.

— C'est dans un dictionnaire ou si vous inventez au fur et à mesure ?

— Vous voulez le chemin ou vous êtes venu là pour râler ?

— Le chemin. Je peux toujours me plaindre plus tard ?

— Au bout de la rue.

Remo trouva St. John's Street, trempé et gelé. Il força son sang à circuler plus rapidement afin de générer de la chaleur. Il ne fut plus gelé, mais toujours trempé, ce qui ne valait guère mieux. Quand pourrait-il partir d'ici ?

Remo trouva sir Chiswick au numéro cinquante. Une vieille femme aux cheveux gris et aux dents jaunes vint lui ouvrir.

— Je recherche sir Chiswick.

L'entrée sentait le bois ancien et quelques siècles d'odeurs de cuisine accumulées. Remo remarqua la phalange d'horloges.

— Professeur ! On vous demande ! appela la vieille femme.

Une voix ronchonne retentit.

— Qu'est-ce que c'est, madame Burgoyne ?

— Un Américain vient vous voir, lord Chiswick.

Une tête apparut par-dessus la balustrade.

— Un Américain dites-vous ? À quel sujet ?

— Pourquoi ne pas me le demander directement ? fit Remo en montant l'escalier.

— Et qui êtes-vous ?

Sir Chiswick était un homme d'âge indéterminé, ressemblant à un acteur des années trente.

— Appelez-moi Remo. Je viens à propos des lettres que vous avez envoyées au gouvernement britannique.

— Ah, enfin ! s'exclama sir Chiswick d'un ton ravi, je me demandais si la poste ne les avait pas égaré. Entrez, entrez !

La pièce était gentiment en désordre.

— Asseyez-vous ! Voulez-vous une tasse de thé ?

— Non. Écoutez, je n'ai pas le temps de tourner autour de la théière. Êtes-vous responsable de ce désordre économique, oui ou non ?

— Que non ! Il était déjà assez désordonné comme ça.

— Cela ne répond pas à ma question, reprit Remo, tranchant.

— Quelle est la question, cher ami ?

— Avez-vous écrit au chancelier des chèquiers ?

— De l'Échiquier. Un chéquier est un instrument de paiement.

— Épargnez-moi les cours de langue, je vous prie. C'est vous, oui ou non ?

— C'est moi. J'espère que tout se déroule bien.

— Vous êtes dingue ? Les marchés des changes du monde entier se désintègrent.

— Vraiment ? fit sir Chiswick, intrigué.

— Vous ne lisez pas les journaux ?

— Mon Dieu, non. Ces torchons ne sont que nuisances. Il n'y en a pas un pour racheter l'autre.

— Eh bien, félicitations, vous avez réussi à bousiller l'économie mondiale, et avant que je casse votre cou en deux, je veux savoir si vous pouvez arrêter ça.

— Arrêter ? Pourquoi le ferais-je ?

— Parce que l'économie anglaise est en train de couler avec les autres. Vous comprenez ça ?

— Inutile de nous énerver, jeune homme. Voudriez-vous un scone ? Ils sont un peu secs, mais...

— Pourquoi ? Dites-moi juste pourquoi vous avez fait tout cela.

— Parce que j'ai reçu l'ordre d'activer le Grand Plan.

— On y vient. Quel Grand Plan ?

— Celui du roi George III bien entendu. Mon arrière-arrière-arrière-arrière-grand-père fut chargé de s'en occuper. Moi, son descendant, ai vu m'incomber cette tâche glorieuse. Et franchement, à mon âge, j'avais renoncé à tout espoir de recevoir un jour le signal.

— Quel signal ?

— Eh bien, celui qui active le Grand Plan, bien sûr ! Y a-t-il un autre signal.

— Bien sûr, suis-je bête. Au fait, qui vous l'a donné ?

— La duchesse d'York. Indirectement.

— La rousse avec des taches de rousseur ?

— En effet, c'est elle mais ce n'est pas la seule, mon cher, tous ont quelque chose à y voir, de la reine mère aux parents néerlandais ou d'ailleurs.

— La famille royale est derrière toute cette machination ?

— Allons, jeune homme, surveillez votre ton. Rasseyez-vous et laissez-moi terminer mon récit.

— Désolé, Remo se leva, vous m'avez dit tout ce dont j'avais besoin. Il est temps de partir.

— Où allons-nous ?

— Moi, en Amérique. Vous, au cimetière le plus proche. Désolé, mon vieux, mais c'est la vie.

Juste à cet instant, la voix de M^{me} Burgoyne appela du rez-de-chaussée.

— Professeur ? Un autre visiteur. Un nommé Smith.

— Smith ? fit sir Quincy en clignant des yeux.

— Smith ? s'étonna Remo.

CHAPITRE XXVII

Si la situation n'avait pas été d'une telle urgence, si l'économie du monde entier n'avait pas été en jeu, Harold W. Smith ne se le serait jamais pardonné.

Mais la situation était critique. Aussi, à Victoria Station, Smith s'entendit dire au chauffeur du taxi qui l'avait amené de l'aéroport d'Heathrow de garder la monnaie.

Douloureux, mais nécessaire. Il n'avait pas le temps d'attendre !

Smith paya cinq livres pour un aller et retour vers Oxford. On l'informa que le bus partirait dans cinq minutes. Smith le savait. Il avait planifié son voyage en avion afin d'arriver à temps pour prendre ce bus.

Smith s'assit à l'étage. Insensible au charme de la campagne anglaise, il entreprit de surveiller l'économie mondiale depuis son ordinateur portable.

Aux États-Unis, les cotes étaient en hausse : des petits épargnants attirés par les soldes du siècle arrivaient en masse. L'activité de Crown s'était, réduite, puis s'interrompit sous ses yeux. Smith eut un sourire crispé. Gagné.

Reuter rapportait la découverte d'un document oublié datant du XVII^e siècle dans les Archives nationales de la Chancellerie de Londres. Le contenu du document n'était pas détaillé ; une déclaration conjointe de Buckingham Palace et du dix Downing Street le répudièrent.

Smith fit la grimace. Trop peu, trop tard, se dit-il.

Dans un recoin de l'écran se trouvait un numéro de téléphone. Celui d'une maison de St. John's Street, à Oxford, que son ordinateur avait fini par cracher après des heures et des heures de dissection du programme de la messagerie « Descendants du Mayflower ». Il avait fallu passer par divers terminaux à travers tous les États-Unis pour en arriver à un relais de Toronto, puis à Londres et enfin Oxford.

Comme l'ordinateur agissait à partir d'une simple ligne téléphonique. Smith put obtenir le numéro, lequel, était au nom d'un certain Alfred Burgoyne, cinquante St. John's Street. Là se trouvait celui qui dirigeait Looncraft et sa clique.

Et là, Smith serait mis en demeure de faire le choix le plus douloureux de sa vie, entre sa loyauté envers son pays et son devoir

de fils.

Smith ferma les yeux. Le voyage durait une heure et demie. Et il savait qu'il devrait être reposé s'il voulait conclure cette incroyable affaire.

CHAPITRE XXVIII

— Sir Quincy, je suis Harold W. Smith. Harold Winston Smith.

— Des Smith du Vermont ?

— Tout à fait. J'ai reçu mon ordre de mission aujourd'hui même.

— Eh bien, alors, que faites-vous ici ? Il y a de la besogne à abattre.

— Une minute, dit Remo, j'ai une question à poser. Qu'est devenu votre chaise roulante, Smitty ?

— Pas maintenant, grogna ce dernier.

— Si, maintenant. J'ai bossé pour vous parce que vous aviez besoin de moi. Vous ne pouviez pas marcher, soi-disant. Et je vous vois galoper jusqu'ici comme une cigogne en costume trois-pièces.

— Je vous en prie, Remo, il faut que j'en apprenne davantage sur les opérations de sir Quincy.

— Je suis heureux de vous renseigner. Il est derrière tout ça. Il dit que la famille royale l'a envoyé au charbon. Mais c'est quand même lui le cerveau. J'étais sur le point de m'en charger lorsque vous avez débarqué.

— Non, dit fermement Smith, défense de tuer cet homme. C'est un ordre.

— Je ne travaille plus pour vous, alors vos ordres, j'en fais des papillotes, dit Remo en attrapant sir Quincy par le col.

— Laissez-moi... ruffian ! cracha sir Quincy.

— Je pensais à un coup de poing arrête-cœur, suggéra Remo. Juste là.

Il frappa la poitrine de sir Quincy. Celui-ci vira au blanc. Il ressemblait à un corbeau enduit de farine.

— Non, Remo ! s'égosilla Smith.

— Mais enfin qu'est-ce qui ne va pas, Smith ? C'est lui le manipulateur en chef. On l'élimine et tout est fini.

— Non, tout n'est pas fini. Cet homme connaît le secret d'une conspiration remontant à la révolution.

— Il a parlé de quelque chose comme ça, oui. Comment vous le savez ?

— Lâchez-le et je vous le dirai, dit calmement Smith.

Remo secoua sir Quincy comme un prunier.

— Je préfère encore le tuer.

— Vous ne travaillez plus pour l'organisation. Tuer cet homme n'entre pas dans vos attributions.

Remo soupesa la question, puis lâcha sir Quincy qui s'affala sur le tapis.

— Je n'aime pas être manipulé, avertit Remo.

Smith aida sir Quincy à se relever, puis l'assit sur le canapé, près du foyer.

— Sir Quincy, acceptez toutes mes excuses pour ce traitement des plus incorrects.

— Quoi ? explosa Remo.

— Vous devez me répondre. Qui vous a donné le signal ?

— Ça, je peux vous le dire, affirma Remo. La duchesse d'York.

— Ce n'est pas drôle ! rétorqua Smith en faisant les gros yeux à Remo.

— C'est vrai, confirma sir Quincy.

— Quoi ? La duchesse d'York ? La femme du prince Andrew ?

— En effet. Ainsi que le stipule la Charte de repossession royale. Lorsqu'un membre de la famille royale donnerait naissance à une fille et la nommerait Béatrice, cela serait considéré comme étant le signal d'activer le Grand Plan.

— Quoi ? fit Smith, hagard.

— C'est assez astucieux, mon cher ami. Comme vous le savez – ou devriez le savoir – il faut l'accord de chaque branche de la famille, aussi lointaine soit-elle, avant qu'un nom ne devienne définitif. Et l'accord doit être à l'unanimité. C'est une bonne garantie contre l'erreur.

— Je vois. Et la nature de l'invasion ?

— En fait, il me manque quelques détails. Les Loyalistes ont laissé agir Percy.

— Percy ? demanda Remo, curieux de savoir.

— Looncraft, répondit Smith.

— Brave gars. Sa famille tenait quartier dans le IV régiment – celui du roi lui-même – durant la Rébellion, vous savez. Et ils furent

nommés dépositaires du Grand Plan, après avoir reçu son signal.

— Par ordinateur ?

— Maudite engeance ! Je déteste ces engins de malheur. Mais je refuse d'avoir le téléphone, et les postes sont si lentes de nos jours.

— Quel est donc ce plan ? s'enquit aigrement Remo.

— Mais, mon garçon, vous devez en concevoir une certaine idée dès à présent. Rassembler les colonies sous notre giron, bien sûr ?

— Par la force ?

— Rien de si terrible ! Nous n'avons aucun ressentiment envers nos cousins égarés. Et ce, depuis le roi George : il croyait que les Colonies ne pourraient survivre sans la Mère Patrie. Ce qui s'est révélé faux, et le convainquit de créer le Grand Plan. L'idée en était géniale : pousser l'Amérique à la ruine afin de lui faire rejoindre l'Empire. J'imagine qu'il y a un rapport avec ce marché boursier dont vous parliez.

— Sir Quincy, vous devez savoir que l'économie anglaise est dans une mauvaise passe, dit fermement Smith.

— Je l'ai entendu murmurer. Mais que diable ! Chaque époque a ses hauts et ses bas. Tout ira bien si nous la gardons bien haute, comme disent les jeunes.

— Incroyable, dit Remo, ce type se croit encore au XVII^e siècle.

Smith jeta un regard farouche à Remo, puis s'adressa d'un ton calme à sir Quincy.

— Vous devez arrêter l'opération, fit-il. L'économie anglaise n'y résistera pas.

— Calembredaines ! L'Angleterre tiendra bon. Il faut avoir confiance dans la tradition. Ce n'est pas quelques hoquets économiques qui vont ruiner notre fière race.

— Les marchés sont en émoi. La livre se déprécie davantage à chaque minute.

— Les Colonistes auraient-ils semé la pagaille ?

— Vous ne connaissez même pas les détails de ce plan, dit Smith d'une petite voix en fixant sir Quincy.

— Le Grand Plan, corrigea ce dernier. Et l'histoire est mon fort, pas l'économie. Je suis juste le gardien du phare qui ramènera le navire à bon port. Les détails ne sont pas de mon ressort.

— Ils devraient l'être, étant donné la situation économique. L'Angleterre sera ruinée bien avant les États-Unis si vous persistez dans votre délirant dessein. Vous devez annuler l'opération.

— Impossible. On ne peut pas l'annuler. Et je ne le ferais pas, de toute manière. Pour suivre les désirs d'une espèce de Yankee qui boit certainement sa bière glacée et ne sait même pas nouer sa cravate à la Windsor ?

Smith remarqua un cordon gris sous la nappe surdimensionnée de la table à thé. Il la souleva, dévoilant un ordinateur.

— C'est votre ordinateur ?

— En effet.

— J'ai envoyé un virus dans le réseau des Descendants du Mayflower. Il m'a donné votre adresse ; il devait suivre la trace et se dupliquer à chaque relais.

Sur l'écran apparurent ces mots :

* * * ATTENTION !!! * * *

IMPLOSION IMMINENTE !

* * * DANGER * * *

— Doux Jésus ! hoqueta sir Quincy, tout va exploser.

— Non, dit Smith, le message est sans danger. Sa fonction est d'empêcher qu'il ne soit d'essayer d'éradiquer mon virus de son système. Et sans ordinateur, vos gens ne peuvent plus effectuer de transactions. Ils sont déboutés hors du marché, qui est à la relance.

— Mais que diable ! ragea sir Quincy, vous êtes l'un d'entre nous ! Pourquoi faire une chose pareille ?

— Pour sauver le monde. Sachez que le gouvernement anglais ne sait rien de votre Grand Plan.

— Foutaises ! Un exemplaire de la Charte de repossession royale est en leurs mains.

— Perdue en 1877 suite à une erreur de classement. Le signal que vous avez reçu n'était qu'une coïncidence. Tout cela, d'ailleurs, devait fatalement arriver : il est heureux qu'il en fût ainsi alors que je vieillais. Voyez-vous, la famille royale a répudié la charte.

— Bon sang ! Cela expliquerait pourquoi la reine n'a pas répondu à mes lettres ! J'en fus réduit à écrire au chancelier de l'Échiquier, qui semble ne plus ouvrir son courrier. Si ce que vous dites est vrai, voilà un retournement de situation inattendu.

— J'ai encore une question à vous poser avant de partir, sir Quincy. De ceux qui ont repris le flambeau, qui sont les chefs ?

— Percy est au sommet. Je ne sais qui sont ses lieutenants. La décision fut prise en 1776 par son arrière-arrière-arrière...

— Peu importe. Je sais ce qu'il me fallait savoir. Au revoir, sir Quincy. Je rentre en Amérique. Mon travail m'y attend.

— Heureux de l'entendre ! J'ai cru un instant que vous n'étiez pas loyal.

— J'ai toujours été loyal envers mon pays, dit-il froidement. Remo, rejoignez-moi dehors quand vous en aurez terminé avec lui.

— Un moment, s'il vous plaît, Smith, vous ne pouvez pas me laisser avec ce... implora sir Quincy, ce Méditerranéen. Je vous en supplie d'Anglais à Anglais que dirait votre père. Pensez-y, Smith. Pensez à votre héritage...

Smith sortit sans dire un mot. Remo se tourna alors vers sir Quincy.

— Et si je ne vous tue pas ? Maintenant que votre plan se débîne, essaieriez-vous à nouveau ?

— Bien sûr. Quoi qu'en dise votre ami, j'ai reçu le signal.

— Smith n'est pas mon ami, répliqua froidement Remo. Pas plus que vous.

Il attrapa une manche de la robe de sir Quincy.

— Lâchez-moi, espèce de... rebelle !

— Je suis un Américain, répliqua vertement Remo. Tout comme Smith. C'est la seule chose que nous ayons en commun.

— Commun est bien le terme ! Pas une seule goutte de sang anglo-saxon chez vous.

— Bien des innocents ont été massacrés par votre garde Cornwallis. Qu'avez-vous à dire là-dessus ?

— Y avait-il des gentilshommes de sang anglais parmi eux ?

— Je n'ai jamais pensé à la demander, dit-il, décidé.

Il porta sir Quincy jusqu'à son lit.

— Vous avez une dernière parole ?

— Vive la reine ! Que règne l'Angleterre !

— Ça suffit, décida Remo en frappant sir Quincy au centre de sa poitrine.

Celui-ci oscilla ; son visage bleuit en s'affaissant. Trouvant que cela prenait trop longtemps, Remo le poussa sur le lit. Il l'arrangea afin que sa mort passe pour une simple crise cardiaque.

Avant de sortir, il prit le temps de marquer sur l'écran de l'ordinateur ces simples mots.

— C'est fait ? demanda Smith, qui attendait sur le trottoir.

— Ouais. Et j'ai des explications à recevoir. D'abord, vous me dites de ne pas le tuer, ensuite il faut le tuer, et puis vous sortez sans crier gare. Alors, quoi ?

— Mon pays est plus important que tout. Plus que mon père, qui m'a déshérité parce que j'ai choisi de suivre mon propre chemin. C'est pour lui que j'ai sacrifié ma vie. Je n'aime pas mentir. J'ai horreur de tuer. Et je n'ai pas demandé une telle responsabilité qui me force à mentir et vous ordonner de tuer. J'ai accepté et dois vivre avec ce choix. Lorsque je mourrai, personne ne prendra ma place. Je dois faire un maximum de mon vivant. Vous mentir, vous éliminer même, n'est pas un trop grand prix à payer pour la liberté.

Une pluie fine commençait à tomber sur la ville. Remo regarda l'homme qu'il connaissait depuis vingt ans.

— Parfois je vous hais ! sacré fils de garce !

— Mais vous me comprenez.

— Trop !

— Vous avez été choisi à cause de votre haut quotient de patriotisme, vous savez.

— J'aime mon pays. C'est tout.

Smith ouvrit sa valise et alluma son ordinateur.

— La crise semble être passée. La confiance des investisseurs devrait rester fiable. Si nous éliminons Lippincott et DeGoone Slickens, le reste n'a plus d'importance. Sans chefs, les agents redeviendront des taupes, des dormeurs héréditaires attendant de génération en génération un signal qui ne viendra jamais. Comme moi, sir Quincy est le dernier de sa lignée. Voyez-vous, Remo, il n'y aura plus de Chiswick pour activer les loyalistes.

— Vous voulez que je m'occupe de Lippincott et Slickens ?

— À votre guise.

— Pourquoi pas ? je le ferai en la mémoire des morts de Nostrum. Et Looncraft ?

— Il va arriver à Londres. Les Anglais sont mécontents et se chargeront de lui, et avec sévérité soyez-en sûr. Alors, vous êtes de retour dans l'organisation ?

— Peut-être. Mais nous ne serons jamais amis.

— Nous ne l'avons jamais été. Je n'hésiterai jamais à vous sacrifier

si la cause l'exige. Gardez cela en tête et nous nous entendrons bien.

— Je vous ramène à Londres, Smitty ?

— Non. J'ai acheté un ticket de bus aller et retour, et j'aime en avoir pour mon argent.

Harold W. Smith s'éloigna, l'air vieux, voûté et très fragile.

CHAPITRE XXIX

P. M. Looncraft arriva à l'aéroport d'Heathrow, confiant, Crown détenait désormais l'essentiel de l'économie américaine. Il faudrait encore un an ou deux pour consolider leur position, mais cela valait toujours mieux que d'envoyer des chars d'assaut dans les rues. Les Conscrits se chargeraient de réduire les poches de résistance.

Il sortit de la salle d'attente en pensant :

— Enfin, le sol anglais !

Looncraft s'attendait à être accueilli par un envoyé de la reine. À la place, il eut la surprise de trouver un quartet de gendarmes londoniens, le visage dur.

— Percival Marylebone Looncraft ? s'enquit l'un d'entre eux, une voiture vous attend.

Il ne s'agissait que d'une banale voiture de police.

— Précisément, jeune homme, mais j'espérais un peu plus de cérémonie, se plaignit Looncraft. On ne se rend pas à Buckingham dans une voiture de police, habituellement.

— Entrez. Nous vous expliquerons en chemin.

La voiture les conduisit hors de Londres. Peut-être allaient-ils au château de Windsor ? Looncraft posa la question.

— Non, bonhomme. Vous allez à Wormwood Scrubs.

— Est-ce la retraite royale ?

— Wormwood Scrubs est une prison où vous serez détenu sur ordre de la reine.

— Une prison ? Il doit y avoir erreur ! Je venais pour voir la reine.

Les policiers éclatèrent de rire.



Remo Williams s'arrêta devant le *Morton Hôtel* et se demanda où étaient passés les soldats.

La réceptionniste lui apprit que le maître de Sinanju était parti après avoir reçu un coup de fil d'un dénommé Smith.

— Il a oublié de payer sa note, ajouta-t-elle.

— Donnez-la-moi, soupira Remo.

Après qu'il eut payé, la jeune Indienne retrouva le sourire et la mémoire.

— Il vous a laissé un mot !

Celui-ci disait : « Je prends le thé avec la reine mère. Attends-moi aux portes de Buckingham Palace. Chiun. »

Remo prit le métro jusqu'au palais royal. Il attendit deux heures et trois tempêtes de pluie avant que Chiun n'émerge des portes, souriant aux anges.

Une femme forte portant une couronne dorée agita la main depuis la porte d'entrée.

— Alors ? grogna Remo.

— Tout s'est bien passé. La reine mère est une brave femme. Elle a accepté le sceptre avec grâce et sans récriminations, contrairement à sa vulgaire fille. Smith m'a dit que tout était terminé ?

— J'ai fini le grand patron. Et j'ai eu droit à un sermon sur mon devoir.

— Et qu'as-tu décidé ?

— Rien. Je suis toujours furax contre Smith. Mais je vous suivrai jusqu'à ce que j'aie décidé ce que je veux faire de ma vie.

— Suis-moi encore quelques heures avant que nous ne quittions cette ville grise au ciel gris pleine de gens gris.

— Une île peuplée de Smith, remarqua Remo.

— Il y a du bon dans chaque peuple. Sauf peut-être les Japonais.

— Et les Chinois, pour qui nous ne travaillerons jamais.

— Les Thaïlandais ne valent pas grand-chose non plus.

— Et je n'ai jamais aimé les Vietnamiens. Ni les Français.

Le maître de Sinanju mena Remo à Oxford Street, où il entra dans un magasin appelé « Virgin Megastore ». Remo acheta une feuille à scandales qui délirait sur les sphinx de l'Aiguille de Cléopâtre. Le vendeur lui remit un sac de pièces pour son billet. Les poches de Remo pesaient déjà une tonne.

— Vous n'avez pas de billets ?

— Désolé. Le billet d'une livre a été aboli.

— Alors gardez la monnaie.

Chiun sortit du magasin, chargé de sacs en plastique.

— Que faisons-nous, demanda Remo.

— Allons à Heathrow, répondit Chiun. J'ai convoqué l'avion Nostrum. Maintenant que nous avons agi en cette terre, nous n'avons plus besoin de la quitter en secret.

— Nous ? C'est moi qui grelottais pendant que vous buviez du Earl grey !

— Du thé vert. Les Anglais sont certes des barbares, mais la royauté britannique maintient néanmoins une certaine qualité de vie. Même s'ils sont loin d'être coréens.

CHAPITRE XXX

Douglas Lippincott leva la tête, surpris.

— Je vous connais ?

— Uniquement si vous lisez les canards à scandales, dit Remo.

— Je crains que non.

— Alors vous ne me connaissez pas. J'ai entendu dire que vous avez pris une dégelée à la Bourse hier.

— Je ne discute pas de mes affaires avec des inconnus. Veuillez quitter cette pièce, je vous prie.

— Après vous, fit Remo en se dirigeant vers une des fenêtres du bureau.

Il tenta d'ouvrir la fenêtre à guillotine. Bien sûr, pensa Lippincott, il ignorait que celles-ci n'étaient que des éléments décoratifs. Elles étaient scellées depuis le krach de 1929, et depuis, on avait enregistré une baisse notable dans les statistiques de suicide chez les investisseurs.

Remo découpa du bout de l'ongle un ovale dans la vitre et poussa. Il attrapa le morceau de verre et le posa sur le bureau de Lippincott.

— Vous avez rudement encaissé, dit Remo. Vous ne pouvez couvrir vos marges et tous ces trucs d'épargnant.

— Comme je l'ai dit précédemment, cela ne vous regarde pas, répliqua Lippincott, cherchant à atteindre son téléphone.

Trop tard Lippincott se sentit soulevé par son nœud de cravate (un authentique Windsor).

— Une dernière parole avant d'être mis en faillite définitive ? s'enquit nonchalamment Remo.

— Je pense que Dieu sauve la reine serait de circonstance.

— Pas ici, répliqua Remo, s'apprêtant à le faire passer par la brèche de la vitre.

Lippincott emporta une partie du verre avec lui : le trou n'était pas assez large. Remo se félicita d'avoir vérifié qu'il n'y ait pas de passant en contrebas. Les chutes de morceaux de verre étaient dangereuses.

Lorsque DeGoone Slickens vit le signal laissé par Smith sur son ordinateur, il se cacha sous son bureau en prévision d'une explosion.

Lorsqu'il se releva, une ombre dominait les lettres, un visage sombre, spectral, avec des yeux de squelette. Il se sentit propulsé vers l'écran.

Celui-ci le reçut avec une certaine hostilité. Le tube cathodique implosa, avalant la tête de Slickens dans une pluie d'étincelles.

Remo Williams débrancha l'ordinateur. Il ne voulait pas causer un incendie.

Une heure plus tard, Remo entra dans l'appartement de Faith Davenport.

— Remo chéri ! Je me suis fait tant de souci !

Elle jeta ses bras autour de son cou. Sa main glissa le long du poignet de Remo et caressa son index.

— Je ne peux pas rester, fit Remo en se dégageant. Je suis venu vous dire que nous ne pouvons plus nous voir.

— Mais... Je vous aime !

— Non, vous ne m'aimez pas. Uniquement mon index, reconnaissez-le.

— C'est vrai. Mais... donnez-moi une bonne raison de rompre !

— La voilà.

Remo lui donna le paquet qu'il portait sous le bras. Elle en tira le costume d'Oursman.

— C'était vous ! hoqueta Faith.

— Maintenant, vous connaissez mon secret. Promettez-moi de le garder, Faith.

— Oh, bien sûr, dit-elle. C'est un honneur, j'ai l'impression d'être Kim Basinger.

— Ma vie est trop dangereuse pour que je la partage. Je dois partir. L'appel du devoir.

Il ramassa son costume.

— Vous n'avez pas un tuyau à me donner ?

— Si. Balancez votre fax. Ces appareils rendent stériles les souris de laboratoire.

— Oui. Je vous le promets.

Elle lui envoya un baiser et il lui donna une dent d'ours jaunie. Il se tint les côtes de rire tout au long du trajet en ascenseur. Son rire s'étrangla dans sa gorge lorsque, dans la rue, il vit un gamin portant un tee-shirt avec les mots :

« J'ai vu l'ours ! »

Sous la légende se trouvait le visage grimaçant d'Oursman. Plus loin, il vit une casquette avec un visage d'ours. Et des autocollants, des colliers, même un costume de grizzly sur un danseur des rues.

— Oh, non ! soupira-t-il en se dirigeant vers Nostrum.

*

* *

Remo trouva Chiun dans son bureau vide d'employés. Les bureaux étaient dévastés depuis la fusillade.

— Je viens d'avoir ce traître de Smith au téléphone, ragea le maître de Sinanju.

— Laissez-moi deviner. Il vous a repris Nostrum ?

— Il n'oserait pas. Il dit qu'elle est à moi si j'endosse ses dettes. Elle a emprunté à un organisme nommé Sécurité sociale. Je ne connaissais pas cette dette. Et toi ?

— Non. Et alors ?

— Smith m'a dit que cet organisme appartenait au gouvernement. Je lui ai dit que si le Président veut nous faire un procès, j'irais jusqu'à la Cour suprême. Tu vois, j'ai appris à raisonner comme ces gens.

— Et alors ?

— Il a marmonné quelque chose sur les retraités qui n'auront plus rien à manger, puis m'a fait une offre que je ne pouvais refuser. Quelque chose de plus précieux que toutes les actions du monde.

— Eh ? Smith ? Notre Smith ? Et que vous a-t-il offert ?

— Des dramatiques australiennes ! triompha Chiun. Diffusés par satellite jusqu'à notre demeure, chaque jour. Tu te rends compte. J'aurai à nouveau de quoi embellir mes vieux jours !

— Ouai... En effet, ça vaut tous les millions du monde.

— J'étais sûr de ta réaction, c'est pourquoi je lui ai offert tes parts de Nostrum.

— Quoi ?

— Smith proposait des dramatiques anglaises en prime. Pouvais-je refuser ?

— Surtout quand vous ne payez pas la note. Et Rae Dawn Chong ? Je croyais qu'elle était numéro un sur votre liste.

— Une femme n'est jeune que pour un printemps. L'art est éternel.

— Maintenant, c'est à mon tour. Je vois Oursman partout, et ce n'est pas moi !

— Je sais, je sais. Maudite Faith ! Un simple massacre lui suffit pour ne plus venir travailler. Et un bandit s'est approprié les droits d'Oursman ! Cette traîtresse ne les avait pas déposés, et maintenant, d'autres copient ce qui devrait être mien.

— Au poil ! Je n'aurai pas à faire de la publicité. Le costume est dans l'entrée. Je ne veux plus le voir.

— Aucun risque. J'ai perdu des milliards !

Chiun regarda autour de lui, tel un Napoléon partant pour l'exil.

— Adieu, Nostrum. Tu me manqueras.

— Pas à moi, rétorqua Remo.

— Aide-moi à débarrasser mes affaires ! demanda Chiun en lui montrant un tas de sacs en plastique remplissant les tiroirs.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Mes compact discs, dit fièrement Chiun. Tu vois, je ne suis pas aussi pauvre qu'au départ. Sur l'avis de Smith, j'ai investi mon salaire de P-DG en CD.

Remo prit l'un des paquets et en tira un disque. La tranche disait : « Nana Mouskouri en concert ». Sur la pochette s'étalait le visage de Barbra Streisand.

— Maintenant que le marché est à nouveau sûr, je vais les échanger contre de l'or ! Smith a dit que n'importe quelle banque les prendrait.

— J'ai une idée. Pourquoi ne pas laisser Smith se charger de la transaction ? Il connaît pas mal de banquiers.

— Excellente idée. C'est le moins qu'il puisse faire pour nous. Peut-on le faire ce soir ? Tu connais les Américains et leur folie du jeu. Le marché peut s'effondrer en un tournemain.

— Petit Père, dit Remo avec un grand sourire, allons tout de suite à Folcroft bénéficier des talents financiers de Smith.

*Achevé d'imprimer en septembre 1991
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'imp. 2722. —

Dépôt légal : octobre 1991.

Imprimé en France

Notes

[1] Partie de l'enceinte de la Bourse où se tiennent les agents de change pendant le marché.

[2] *Count Deposit* : sorte de compromis entre les SICAV et un livret de Caisse d'épargne.